G. ZAÏDAN

ZAY

Al Abbassa ou La Sœur du Calife

- ROMAN -

Traduit de l'arabe par M.-Y. Bîtâr
Mis en français par Charles Moulié
et augmenté d'une préface par
CLAUDE FARRÈRE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
FONTEMOING ET Cic, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF, 4



PRÉFACE

L'an 732 de notre ère, une catastrophe, la plus néfaste peut-être de tout le Moyen Age, s'abattit sur l'humanité ; et le monde occidental en fut plongé, pour sept ou huit siècles, sinon davantage, au tréfonds d'une barbarie que la Renaissance commença seulement de dissiper, et que la Réforme faillit épaissir à nouveau. — Cette catastrophe, dont je veux détester jusqu'au souvenir, ce fut l'abominable victoire que remportèrent, non loin de Poitiers, les sauvages « harkas » des guerriers francs conduits par le Carolingien Charles-Martel, sur les escadrons arabes et berbères que le khalifat Abd-er-Rhaman ne sut pas concentrer assez nombreux, et qui succombèrent. En cette journée funeste, la civilisation recula de huit cents années. Car il suffit de s'être promené dans les jardins d'Andalousie, ou parmi les ruines éblouissantes encore de ces capitales de magie et de rêve que furent Séville, Grenade, Cordoue, voire Tolède, pour entrevoir, dans un miraculeux vertige, ce qu'il serait advenu de notre France,

arrachée par l'Islam industrieux, philosophe, pacifique et tolérant, — car l'Islam est tout cela! —
aux horreurs sans nom qui dévastèrent par la suite
l'antique Gaule, asservie d'abord aux féroces bandits austrasiens, puis entamée par les pirates normands, puis morcelée, déchirée, noyée de sang et
de larmes, vidée d'hommes par les croisades, gonflée
de cadavres par tant et tant de guerres étrangères
et civiles, — alors que, du Guadalquivir à l'Indus,
le monde musulman s'épanouissait triomphalement
dans la paix sous l'égide quatre fois heureuse des
dynasties omnayade, abbasside, seldjoucide, ottomane!

Cela n'est pas l'histoire officielle, la menteuse histoire que les manuels ad usum delphini enseignent aux candides petits Français de nos écoles. C'est l'histoire vraie, celle que l'on s'apprend à soimême, à force de mers traversées, de terres parcourues, de bibliothèques étrangères feuilletées. Et ce n'est pas trop de toute une vie de voyageur pour constater, en fin de voyages, et toucher du doigt le grand mensonge impudent que nos maîtres ont voulu, et veulent encore nous imposer comme une

vérité, - comme la vérité.

Or, à tous les Français de bonne volonté, qui ne demandent qu'à rejeter les vieilles erreurs, mais qui n'ont ni le temps ni le loisir d'entreprendre deux ou trois tours du monde à la poursuite de la vérité, — de la vérité vraie, — je suis ravi de pouvoir présenter aujourd'hui un simple livre, — ce livre-ci, — qui leur peut épargner le voyage de Bagdad, de Damas et de l'Espagne méridionale, en leur révélant, si clairement que c'en est une joie pour les yeux et pour l'esprit, la vraie couleur et la vraie nature de cet Islam du VIII° ou du IX° siècle, que le barbare Carolingien rejeta hors de France, à grands coups de son marteau de fer.

Car ce fut bien peu d'années après la bataille de Poitiers que le khalife Haroun-ar-Rachid, — héros de ce livre-ci, roman très historique, — régnait, dans Bagdad, sur tout l'empire compris entre la Tunisie et la Perse, et de Mascate à Trébizonde.

Comment s'exerçait cette royauté géante, — avec quels rafsinements de civilisation presque décadente; parmi quelles intrigues et quelles passions entre-heurtées; — c'est ce que mon éminent confrère, le romancier syrien Zaïdan, a su mettre en lumière dans ce récit que j'ai l'honneur, quoique très indigne, de préfacer aujourd'hui, et qu'il me serait tout à fait impossible d'apparenter avec aucune œuvre de notre littérature; car je crois bien qu'il n'existe pas un seul roman français qui se puisse comparer

à la Sœur du Calife... sauf peut-être, en y songeant, Notre-Dame de Paris? Encore le Moyen Age du confiant Hugo sent-il fortement le bric à brac et l'antiquaille, tandis que l'Islam abbasside de Zaïdan effendi me paraît au contraire, si imparfaitement que j'en puisse juger, de la plus impeccable érudition...

00

A quoi bon d'ailleurs tenter ici l'éloge d'un livre qui se recommande par soi-même? Je défie tout lecteur sincère de lire les quatre premières pages de la Sœur du Calife et de s'arrêter ensuite avant d'avoir dévoré la page 320° et dernière!

Qu'il me soit donc seulement permis, à moi, qui ai lu d'un pareil appétit, de remercier de tout cœur MM. Bîtâr et Moulié, celui-là pour l'exactitude d'une traduction sous laquelle on devine le savoureux mot à mot arabe, celui-ci pour la précision délicate d'un style si purement français que, d'un bout de l'ouvrage à l'autre, je me suis moi-même senti Arabe, voire Abbasside, à si bien saisir, dans ses moindres nuances, la pensée de tels héros et de telles héroïnes qui ont vécu si loin de notre Paris, et tant de siècles avant notre siècle.

Donc, et puisque la chose est si facile, il me plairait que beaucoup, beaucoup de Français lussent le très beau livre que voici. A ces Français, je demanderai ensuite ce qu'ils pensent de « notre » victoire de 732 sur les Musulmans? et s'ils ne jugent pas avec moi que cette défaite d'un peuple civilisé par un peuple barbare fut, pour l'humanité entière, un grand malheur? et s'ils ne jugent pas aussi que notre préjugé chrétien nous porte trop souvent à charger au hasard l'Islam de tous nos vices, de toutes nos vilenies, de tous nos crimes, — et que, par exemple, en Tripolitaine, la véritable, la saine civilisation n'est pas du côté de l'Italien envahisseur, mais, avec-le bon droit et avec l'héroïsme, du côté du Turc envahi, — envahi, mais invaincu?

CLAUDE FARRÈRE,

Méditerranée, 4 schewal 1330.

LA SŒUR DU CALIFE

1

Deux Étrangers

Abou'l Atahia se hâtait.

La route était longue : le palais de Mohammad al Amine, d'où il venait, se trouvait au sud du quartier Al Mokarram, dans la partie Est de Bagdad, et la maison de Fanhas, où il se rendait, sur les hauteurs de l'Ouest.

Pourquoi ce voyage en pleine nuit?

Voici: Abou'l Atahia était poète. Comme tel, il assistait aux fêtes et aux réjouissances que donnaient le Calife Haroun ar Rachid et l'héritier présomptif, Mohammad al Amine. Or, dans l'aprèsmidi de ce jour, Mohammad avait fait part à ses convives de l'envie qu'il avait d'acquérir des esclaves blanches qui fussent expertes à chanter: chose inouïe. En ce temps-là, vers l'an 187 de l'hégire, les chanteuses étaient des esclaves de race jaune.

Mais l'autoritaire Mohammad voulait comme chanteuses des esclaves blanches: il les lui fallait. Désireux avant tout de plaire à son maître, le courtisan Al Fadl avait dit qu'un juif de Bagdad, nommé Fanhas, possédait justement un lot de jolies esclaves dont on admirait la beauté; qu'on pouvait en acheter quelques-unes et les confier au fameux Al Mouçalli, chanteur en titre du Calife, pour leur enseigner le chant; même, Al Fadl avait pris sur lui d'aller dès le lendemain chez ce marchand d'esclaves et de choisir celles qui auraient le plus joli visage et la voix la plus charmante.

Mais Abou'l Atahia, qui bien que riche était avare et fort cupide, l'avait entendu. Tout de suite, il flaira la bonne affaire: donc il irait, le soir même, chez le juif Fanhas, il le mettrait au courant du désir de Mohammad; il lui annoncerait pour le lendemain la visite d'Al Fadl; il lui dirait que c'était lui, Abou'l Atahia, qui avait conseillé au fils du Calife d'acheter des esclaves chez Fanhas; et il engagerait le marchand à augmenter considérablement ses prix, mais avec cette réserve que l'augmentation serait pour le dévoué poète, en récompense de son zèle.

Voilà pourquoi Abou'l Atahia se hâtait.

Cette nuit, Abou'l Atahia portait un vêtement très simple, tout autre que celui qu'il avait coutume de porter dans les assemblées du Calife ou dans celles de son fils, aux jours où il récitait des vers. Depuis qu'il avait décidé de mener une vie ascétique, le poète, qui se souvenait du temps de sa jeunesse où il fabriquait des jarres et des pots, s'habillait comme les pauvres. Peut-être son avarice le poussait-elle à s'accoutrer de la sorte. Toujours est-il qu'il aimait à s'envelopper d'un large manteau très ordinaire et à se coiffer d'un turban ordinaire aussi. Cependant, il était propre et ne laissait pas d'avoir un bon extérieur, de l'élégance et de la distinction. Aujourd'hui, avant de se mettre en route, il s'était drapé dans son manteau et il avait changé le nœud de son turban afin de mieux se dissimuler, car, pour conduire à bien son entreprise, il devait se dissimuler.

Longtemps, Abou'l Atahia longea la rive du Tigre, se demandant s'il prendrait un des bateaux qui faisaient le service du fleuve, ou s'il irait plutôt par terre. Au fond, il préférait aller à pied : ainsi, il n'aurait pas à payer son passage sur le bateau, et il économiserait le prix d'un mulet. Mais, bientôt, il aperçut des voiles déployées et une barque qui fendait rapidement les flots. Il résolut de monter sur cette barque.

La nuit avait descendu son rideau. L'air était calme. Aucun bruit : on se sentait loin des rues pleines de monde. Les bâtisses des bords du Tigre étaient pour la plupart des palais splendides, avec des jardins en fleurs : ils appartenaient au Calife, à son vizir et à quelques-uns de ses enfants ou de ses parents. Tout n'était que silence.

Abou'l Atahia appela. En vain: la barque con-

tinua sa route. Il appela encore, criant plus haut. Cette fois, le maître de la barque lui répondit qu'il ne pouvait pas s'arrêter. Abou'l Atahia insista, implorant la générosité du passeur. Alors les matelots se mirent en mouvement. Ils amenèrent les voiles, le bateau ralentit sa marche. Le poète entendit la cadence précipitée des rames. Il comprit que ces gens avaient un motif sérieux de se presser et que ce n'était point pour le seul plaisir de se promener qu'ils naviguaient à cette heure. La lune, en effet, n'éclairait pas la nuit, et la nuit n'était guère propice à la promenade. Abou'l Atahia se réjouit déjà de la vitesse de l'embarcation : il arriverait plus tôt chez Fanhas, et cela importait.

Un homme se montra à l'avant du bateau et demanda:

- Oui es-tu?

— Un étranger, répondit le poète. Je me suis attardé dans le soir. Je voudrais aller au quartier de Harbija et j'ignore le chemin.

L'homme quitta l'avant du bateau et disparut. Le bateau ralentissait son allure. De la rive, Abou'l Atahia l'attendait.

Quelques instants après, l'homme reparut et dit:

- Sois le bienvenu. Viens.

Puis il donna un ordre à un matelot. La barque s'approcha. On jeta une planche entre elle et la rive. Abou'l Atahia s'engagea sur la planche, entra, salua le maître du bord qui lui rendit son salut et, sans un mot de plus, lui fit signe de s'asseoir sur un escabeau, à côté du mât.

Le poète s'assit et regarda autour de lui curieusement.

D'abord, il ne vit que quatre matelots qui, à force de rames, travaillaient à augmenter la vitesse du bateau.

Ensuite, il regarda vers l'arrière.

Là, grâce à la lumière pourtant faible d'un lampion, il aperçut un homme et une femme, vêtus à la manière des Bédouins, assis jambes croisées, et qui paraissaient dormir. Près de l'homme, de gros souliers, pareils à ceux des habitants du Hédjaz.

Abou'l Atahia regarda plus attentivement.

Deux enfants, deux garçons, couchés sur le pont comme dans un lit, sommeillaient, la tête posée sur les genoux de la femme. Ils portaient des habits qui ne sentaient pas du tout le désert, et la femme les avait couverts avec une écharpe de soie brodée.

Le poète s'étonna, et tout de suite il voulut connaître l'histoire de ces passagers mystérieux.

Le bateau coupait le fleuve. L'air était tranquille. On n'entendait que le bruit de la proue qui fendait l'eau et le bruit des rames maniées en cadence.

On ne tarda pas à découvrir les maisons mêmes de Bagdad et les palais illuminés de toutes parts. Puis on reconnut la voix des muezzines qui appelaient les fidèles à la prière du soir. En cette circonstance, Abou'l Atahia trouva un prétexte pour parler au maître du bord.

Il lui dit:

— N'avez-vous pas un tapis, pour que je fasse la prière?

Le maître du bord se leva et lui apporta un tapis qu'il étendit sur le pont, à côté des étrangers.

Debout, le poète se mit à prier.

Mais ses yeux ne quittaient ni l'homme, ni la femme, ni les deux enfants. Il scrutait les visages. Il s'assura que l'homme et la femme étaient bien du Hédiaz. Ils étaient vieux, leur mise fruste trahissait le désert. Quant aux enfants, la lumière du lampion tombait juste sur eux. Malgré le vacillement de la petite flamme, Abou'l Atahia vit que c'étaient deux frères. L'un pouvait avoir cinq ans et l'autre quatre environ. Sur leur figure se révélait la beauté frêle des enfants des villes, une blancheur légèrement soutenue de rouge. Les cils de leurs yeux étaient longs et comme teints de kohl. L'écharpe de soie brodée qui les couvrait leur donnait chaud, et la chaleur avivait l'éclat de leurs joues. Ils dormaient d'un profond sommeil. Abou'l Atahia jugea qu'ils étaient trop jeunes pour être les fils des deux Bédouins. Et son désir grandit de savoir qui ils étaient.

Maintenant qu'il avait vu ce qu'il voulait voir, Abou'l Atahia était pressé de finir sa prière. Quand il l'eut achevée, il s'avança vers le maître du bord et lui dit:

— Je ne connais pas mes compagnons de voyage. Sont-ils étrangers comme moi?

— Oui.

- D'où sont-ils ?

- Pourquoi cette question ?

— Oh! parce que les étrangers sont parents.

Le maître du bord ricana, et dit :

— Que t'importe l'histoire de ces gens? Ne sois pas si curieux, je te prie. Je ne t'ai pas demandé d'où tu viens, ni où tu vas, ni comment tu te nommes?

Et il le laissa sur ces paroles pour aller à l'autre bout du bateau.

On approchait du Pont Inférieur de la ville.

Le Tigre, en effet, divisait Bagdad en deux parties à peu près égales, et ces deux parties étaient reliées entre elles par trois ponts dont le plus considérable, celui du milieu, s'appelait le Pont de Bagdad, ou encore simplement, le Pont.

A l'approche du bateau, on ouvrit le Pont Inférieur. Comme il était fait de barques attachées par un système de chaînes et recouvertes de planches, il suffisait de tirer sur les chaînes. Les barques s'écartèrent, et le bateau passa.

Peu de temps après, on atteignait le Pont du Milieu. Il était rarement ouvert. A cette heure, il était fermé.

Le maître du bord dit à Abou'l Atahia:

— Nous n'allons pas plus loin. Prépare-toi donc à descendre.

La rudesse de ce langage déplut au poète. D'abord il eut envie de se faire connaître : si le maître du bord avait su à qui il parlait, il eût mieux parlé, tant les poètes avaient d'influence sur les Califes et étaient gens à ménager. Mais Abou'l Atahia songea qu'on devait ignorer son voyage. Il se tut, et se leva.

Du bateau, on découvrait le château de l'Immortalité, résidence favorite de Haroun ar Rachid. A toutes les fenêtres du palais brillaient des bougies, et la lumière éclairait les plantes du jardin somptueux. On respirait une odeur d'encens et de musc mêlée au parfum des fleurs et des basilics.

Abou'l Atahia rêvait.

Il rêvait à l'affaire qu'il entreprenait et au bénéfice qu'il attendait de sa réussite. Il préparait les paroles qu'il dirait tout à l'heure au marchand d'esclaves Fanhas, et il oubliait les deux petits garçons qui l'avaient intrigué.

Il demanda en riant au maître du bord:

— Est-ce que nous descendrons dans le palais du Commandeur des Croyants?

- Non, derrière, à proximité du pont.

- Bien.

Puis il arrangea son turban, serra sa ceinture et s'enveloppa de son manteau.

On accostait. On jeta une planche sur la rive. Le poète remercia le maître du bord pour sa bonne hospitalité, et descendit.

Il pensa encore aux enfants. Mais la joie du gain qu'il souhaitait l'occupait davantage.

11

Atba

Dès qu'il eut mis pied à terre, Abou'l Atahia marcha vite, dans la direction du Nord.

Il traversa la rue de la Porte-de-Khorassan et s'engagea dans la rue de la Maison-des-Esclaves. La plupart des boutiques étaient fermées, mais il y avait encore beaucoup de monde dehors.

Abou'l Atahia avait bien envie de louer un âne. Mais il était trop avare, l'avarice eut raison de lui, et il continua de marcher à longues foulées. Dans peu d'instants, il arriverait à la demeure de Fanhas.

C'était un grand palais, car Fanhas avait acquis une fortune par le commerce des esclaves. Sa clientèle se composait en général des califes, de leurs enfants et de leurs ministres. Quand il avait sous la main une belle ou un bel esclave, il envoyait un courtier vers le calife, l'émir ou d'autres personnages de marque, pour « faire l'article ». Le plus souvent, le courtier était un favori du Prince ou de l'héritier présomptif. Presque toujours, c'était un poète ou un chanteur, et maintes fois Abou'l



Atahia avait gagné de l'argent de cette façon. A présent, Abou'l Atahia n'était pas loin de la maison de Fanhas.

La nuit était fort avancée, et il craignit que le marchand ne fût déjà dans son lit. Fanhas, en effet, ne veillait guère. Il n'aimait ni le chant ni la boisson. Il n'avait qu'un souci: placer sa marchandise chez les joyeux compagnons de Bagdad. Le reste n'existait pas. Plus les joyeux compagnons de Bagdad augmentaient le train de leur débauche et leurs amusements, plus Fanhas se réjouissait, car ses bénéfices augmentaient d'autant. Donc, il avait l'habitude de dîner au coucher du soleil, et au moment où le muezzine appelait les fidèles à la prière du soir, Fanhas allait se coucher. Abou'l Atahia savait cela. Néanmoins, il espérait que cette nuit, peut-être, Fanhas serait encore éveillé.

Quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il aperçut, contrairement à la coutume, des lumières dans le palais! Sa poitrine se gonfla: la chose lui parut d'un heureux présage pour la réussite de son affaire.

Il obliqua vers la gauche et pénétra dans l'allée qui conduisait à la porte de la maison.

Abou'l Atahia crut distinguer, dans l'ombre, de vagues formes humaines. De loin, du bruit parvenait à son oreille.

Il écouta. Il regarda. Il s'était arrêté.

Deux mules étaient là, et deux personnes en descendaient, qui avaient avec elles deux petits enfants. Abou'l Atahia n'eut pas de peine à reconnaître ses compagnons de voyage du bateau. Alors, il pensa qu'on amenait les deux garçons

pour les vendre comme esclaves.

Pourtant, l'homme n'avait pas l'air d'un trafiquant : c'était un Bédouin. Alors?

Abou'l Atahia s'approcha doucement et se cacha dans un coin d'où il pût voir sans être vu.

L'homme sauta à bas de la mule, saisit le marteau de la porte et frappa vigoureusement.

La femme lui dit:

- Crois-tu qu'ils nous attendent ?

L'homme répondit :

— C'est évident : regarde les lumières. A coup sûr, notre maîtresse nous attend avec impatience, et elle doit être sur des charbons ardents, car nous sommes en retard.

Abou'l Atahia ne trouva dans leur voix ni l'accent de Médine ni l'accent de La Mecque, mais plutôt l'accent même de Bagdad. Tout cela lui semblait étrange.

Le guichet de la porte s'ouvrit : une femme se montra.

Elle tenait à la main une lanterne qui lui éclairait la figure. Abou'l Atahia put remarquer un visage éclatant, deux yeux noirs, deux sourcils arqués, une bouche fine et une chevelure simplement tressée. C'était une esclave blanche. Elle approchait peut-être de la quarantaine, et ses yeux noirs gardaient toute leur beauté.

A cette apparition, le cœur du poète battit.

Abou'l Atahia se souvenait d'un visage qu'il connaissait et d'une femme qu'il avait aimée.

Voici bientôt dix ans qu'il s'était pris de passion pour une femme qui ressemblait à cette esclave; mais son amour n'avait point trouvé d'écho en elle, et il était resté une brûlure vive dans le cœur de l'amoureux.

Abou'l Atahia regardait fixement l'esclave.

L'air ému, elle disait :

— Vous êtes arrivés? Grâces à Allah! Tu as bien tardé, Riach.

L'homme répondit :

— C'est malgré nous que nous avons tardé. Demande à Barra quelles difficultés nous n'avons pas rencontrées en route. Nous sommes allés d'abord chez notre maître : il nous retint jusqu'au soir. De chez lui, nous sommes venus tout droit. Est-ce que notre maîtresse est ici, Atba?

Atba? Abou'l Atahia avait-il bien entendu?

Il fut stupéfait. Les battements de son cœur se précipitèrent. Cette esclave était la femme qu'il avait aimée, il y avait dix ans, du temps du calife Al Mahdi. Il avait écrit plus d'un poème d'amour à son intention, mais il n'avait pas osé la demander au calife. Il se souvenait : il avait eu recours à la ruse. Pour la fête du premier jour de l'an, il avait fabriqué un petit vase en terre, car dans sa jeunesse il avait été potier, et l'avait offert à Al Mahdi. Le vase renfermait une étoffe parfumée, et sur l'étoffe le poète avait tracé deux vers où, par d'habiles

allusions, il demandait l'esclave à son maître. Le calife avait compris et s'était disposé à exaucer son vœu. Mais Atba avait eu peur et s'était écriée: « O Commandeur des Croyants! vous oubliez mon honneur et mes services; et cela, pour me donner à un marchand de pots qui gagne sa vie en faisant des vers! » Et le Prince, touché, avait renvoyé au poète le petit vase de terre, non sans l'avoir rempli d'or. Mais en même temps, Abou'l Atahia reçut l'ordre de ne plus écrire de poèmes à l'adresse de l'esclave. Il avait obéi, il s'en souvenait, il n'avait plus parlé d'elle dans ses vers. Seulement, son amour lui était resté au fond du cœur. Après la mort d'Al Mahdi, les esclaves s'étaient dispersés. Abou'l Atahia ne sut jamais ce qu'était devenue Atba.

Cette nuit, il la revoyait. Et le feu de la jeunesse flambait dans son cœur.

Mais l'histoire des étrangers intriguait le poète, il écarta le souvenir de Atba.

III

Le Palais de Fanhas

Derrière le guichet, Atba disparut.'
Elle ordonna au portier d'ouvrir la porte. Il l'ouvrit.

Riach entra, portant l'un des garçons sur son épaule. L'enfant dormait, la tête posée sur ses bras repliés et les bras appuyés sur la tête de l'homme; ses cheveux en tresses pendaient, rejetés en arrière.

Barra suivit, portant l'autre enfant dans la même position.

Atba, la lanterne à la main, marchait devant eux. Ils traversèrent la cour du palais.

Bientôt Abou'l Atahia les perdit du regard.

Les deux mules, qui avaient amené les étrangers, s'en allaient, conduites par le moucre.

Abou'l Atahia songeait.

Il oubliait l'affaire capitale pour quoi il avait fait le voyage. Il était soucieux. Il ne comprenait pas. Ce mystère l'inquiétait et l'attirait. Il aurait voulu tenir le mot de l'énigme. Était-ce un mystère? Ne se forgeait-il pas de vaines idées? Ses soupçons, sur quoi les fondait-il? Cependant, l'homme et la femme avaient demandé des nouvelles de leur maîtresse, après avoir parlé de leur maître qui les avait retenus jusqu'au soir.

Et le poète se disait :

« Quelle est cette maîtresse? Suis-je sur la piste de quelque grave secret? Et si je le découvre, et s'il est grave, n'en tirerai-je pas plus de bénéfice que de mon affaire d'esclaves? »

Il ne fallait pas perdre de temps. Abou'l Atahia prit une décision et se traça un plan. Il n'entrerait pas tout de suite chez Fanhas: ainsi, les gens de la maison ne pourraient pas le suspecter. Il n'aurait pas l'air d'un espion. Agir autrement serait maladroit. Il entrerait un peu plus tard, ce serait plus prudent et plus sûr. Puis il chercherait par ruse à débrouiller le secret qu'il flairait déjà. Après...

Il écouta.

La porte grinça. On la refermait. Des serrures crièrent.

Il attendit.

Enfin il sortit de sa cachette, s'approcha, saisit le marteau que, quelques instants auparavant, Riach avait saisi, et frappa.

De l'intérieur un homme demanda:

— Qui est là?

Abou'l Atahia frappa une seconde fois.

De nouveau, le guichet s'ouvrit et un Nabatéen apparut.

C'était le portier de Fanhas. Il se nommait Haïan. Il connaissait Abou'l Atahia pour lui avoir ouvert la porte souvent. Mais à pareille heure, - il était près de minuit, - Haïan s'étonna de sa visite. Néanmoins, il lui fit bon accueil et lui ouvrit.

Abou'l Atahia passa le seuil. Il soufflait, se courbait et pliait les jambes, feignant la fatigue. Il dit.

- Est-ce que ton maître est à la maison, Haïan?

- Oui. Vous voudriez lui parler?

- Je n'avais pas l'intention d'entrer si tard, fit le poète en marchant dans la cour. Je n'aurais pas frappé si je n'avais vu le palais éclatant de lumières, contrairement à l'habitude. Je ne savais pas, en effet, que maître Fanhas veillât après dîner. C'est pourquoi j'ai été surpris, et j'ai voulu connaître la cause de cette veillée afin de m'en réjouir si elle est heureuse. Je suppose que c'est une noce? où l'arrivée d'un hôte?

Et, plaisantant, il poussa le portier, avec l'espoir qu'on lui révélerait quelque chose.

Haïan répondit:

- Il n'y a rien ici qui trouble notre paix. Au surplus, j'ignore, comme vous, la cause de la veillée.

Là-dessus, il coupa court et demanda:

- Vous comptiez voir mon maître tout de suite?

- Oui. Où est-il?

- Je vais vous l'appeler.

Le portier pressa le pas et s'engagea dans un corridor assez long, au bout duquel se trouvait un escalier. Il monta, suivi de près par Abou'l Atahia, qui craignait de rester dehors sans pouvoir apprendre ce que maintenant il avait à cœur d'apprendre.

Des bougies éclairaient le corridor et l'escalier. Ils ne rencontrèrent ni serviteurs, ni esclaves. Aucun bruit: le poète en conclut que les étrangers devaient avoir intérêt à se cacher.

Haïan conduisit Abou'l Atahia dans une pièce où Fanhas recevait d'ordinaire.

La pièce était sombre. Haïan apporta un candélabre dont toutes les bougies étaient allumées. Il invita le poète à s'asseoir, puis il alla prévenir son maître.

Abou'l Atahia s'assit.

Il préparait un stratagème pour passer la nuit dans cette maison.

Tout d'abord, il importait de savoir où se cachaient les hôtes mystérieux.

A ce moment, il entendit un rire d'enfant.

Donc, les hôtes n'étaient pas loin. Dans une chambre voisine, sans doute.

Abou'l Atahia connaissait le palais: il se dirigerait sans difficulté et il trouverait la chambre.

Mais Haïan revint, disant :

— Mon maître est couché. Le réveillerai-je?

Abou'l Atahia saisit le prétexte. On lui offrait le stratagème qu'il cherchait. Il resterait là jusqu'au matin, et jusqu'au matin il aurait le temps d'épier les étrangers.

Il répondit :

- Laisse-le dormir. Je le verrai demain.

Il bâilla, s'étira, se frotta les yeux, montrant qu'il était fatigué et qu'il avait besoin de sommeil.

Le portier reprit :

— Désirez-vous vous reposer ? Ou préférez-vous

manger un peu auparavant?

— Je n'ai pas faim, merci. Mais je suis las. Je viens de loin, et je suis fourbu d'être demeuré trop longtemps à cheval. En approchant de votre palais, j'ai remarqué les lumières. J'en ai été surpris et heureux, je te l'ai dit, et j'ai frappé à la porte avec l'intention de passer une heure avec maître Fanhas. J'ai renvoyé ma monture et le moucre. Maintenant, si je tenais à partir, je ne saurais même pas où me procurer une mule!

— S'il vous faut absolument partir, dit Haïan, les mules ne manquent pas dans notre écurie. Mais je ne vois pas pourquoi vous partiriez. Vous n'êtes pas si pressé? Reposez-vous donc ici, cette nuit. Vous parlerez à mon maître demain matin. Si vous voulez dormir, je vous mènerai dans une chambre

où il y ait un lit.

— Mais, s'écria le poète, je ne pourrai pas dormir, avec toutes ces lumières!

— On en a déjà éteint quelques-unes, et la maison tout entière dormira bientôt.

— Dans ce cas j'accepte. J'aime mieux rester. Cela m'épargnera la peine de revenir demain, et je serais revenu, car j'ai une affaire à proposer à maître Fanhas, et une affaire où, avec l'aide d'Allah, il y aura gros à gagner.

Le portier eut alors bien plus envie de garder

Abou'l Atahia.

Haïan connaissait son maître. Fanhas serait enchanté de gagner un peu d'argent; car, malgré son immense fortune, il était âpre au gain et ne dédaignait pas les plus minces. L'argent était son unique souci. Peu lui importaient les moyens. La fin seule l'occupait. Trop souvent il employait des moyens qu'un autre, plus scrupuleux, n'eût pas employés. Mais il s'excusait lui-même en alléguant que les hommes se font en général une fausse conception de la vie, et qu'ils s'attachent à des choses sans importance ou d'une importance fort relative, telles que l'honneur. C'est pour de semblables bagatelles, estimait-il, que les hommes sacrifient leur existence, perdent leur fortune, négligent les occasions de s'enrichir, comme si l'honneur les nourrissait quand ils ont faim, comme si l'honneur les réchauffait quand ils ont froid, comme si l'honneur les désaltérait quand ils ont soif! Fanhas disait aussi: « L'or, c'est le pouvoir et le sceptre. Celui qui le possède est un calife devant qui les têtes se courbent. »

Tels étaient les principes de maître Fanhas. Haïan ne les ignorait pas. Abou'l Atahia ne les ignorait pas davantage. Plus d'une fois, le poète et le marchand avaient traité ensemble des affaires grosses de profit pour tous les deux. Ce soir encore, Abou'l Atahia venait offrir un marché à Fanhas.

Haïan insista donc pour que Abou'l Atahia dai-gnât rester.

Abou'l Atahia ne désirait pas autre chose : il resta.



Le portier sortit, invitant le poète à le suivre.

Ils traversèrent un corridor.

Haïan tenait à la main un candélabre. Abou'l Atahia prêtait l'oreille et se retournait dans tous les sens: il espérait découvrir ainsi la cachette des étrangers.

Enfin Haïan s'arrêta et poussa une porte. Abou'l

Atahia entra.

- Voici un lit fort convenable, dit-il.

Puis, pour renvoyer Haïan:

-- Merci.

Haïan le laissa.

Abou'l Atahia sourit : il avait, chemin faisant, découvert la chambre qui l'intéressait.

Dès que les bougies furent éteintes à peu près partout et que les gens de la maison lui parurent dormir, il enleva son turban et son manteau, se coiffa d'un béret qui traînait sur le lit et sortit, à tâtons, en s'appuyant au mur. Ses genoux tremblaient.

Le palais était endormi. De tous les côtés, le silence.

Dans l'ombre, Abou'l Atahia pensait retrouver la chambre: si un bruit de voix ne la désignait pas, la lumière qui rayonne à travers les fentes de la porte serait un indice IV

L'Espionnage

Abou'l Atahia parvint à la chambre qu'il cherchait.

Il entendit des gens qui parlaient à voix basse, mais il ne percevait rien de leurs paroles. Evidemment, ces gens craignaient d'être entendus.

Alors il se mit devant la porte et, par un trou, il regarda.

Une femme, vêtue de vêtements princiers, était assise sur un lit, au milieu de la pièce. Elle avait l'air bon. Elle tenait les deux enfants sur ses genoux. Elle les serrait contre sa poitrine. Elle les embrassait. Ses yeux s'emperlaient de larmes et les traits de son visage révélaient à la fois qu'elle était contente et qu'elle était triste. Ses yeux pleuraient et sa bouche souriait. Il eût été difficile de dire si elle pleurait de joie ou de chagrin.

Abou'l Atahia examina cette femme.

Elle pouvait avoir de vingt-cinq à trente ans. Le poète vit sur sa figure une beauté et une dignité comme il n'en avait jamais vu, et cependant il avait rencontré beaucoup de jolies esclaves à la cour des califes et des héritiers présomptifs. Cette femme, par sa beauté, ne ressemblait en aucune façon aux autres femmes, et sa dignité la distinguait encore davantage. Ses yeux n'étaient pas larges; ils brillaient d'une façon extraordinaire; ils n'avaient pas la langueur des yeux des courtisanes; ils étaient perçants. L'homme sur qui leur regard se posait, sentait qu'ils pénétraient sa poitrine, atteignaient son cœur et découvraient ses secrets. Elle n'avait point la peau blanche, quoique, à cette époque, on tirât vanité d'avoir la peau blanche, mais plutôt couleur de froment et à peine teintée de rose. Sa bouche n'avait pas besoin de parler pour se faire comprendre: elle trahissait les sentiments de l'inconnue comme le miroir montre les traits de celui qui s'y mire.

Son front était paré d'une écharpe enrichie de joyaux, mode rare et coûteuse que suivaient seules les personnes de qualité. Ses cheveux, coiffés à la Soukaïna, portaient sur le devant une toughra incrustée de diamants: un oiseau, dont les yeux étaient des émeraudes et les ailes des hyacinthes rouges; le tout d'un art merveilleux. L'éclat de ce bijou s'alliait aux feux de la lumière, à tel point que Abou'l Atahia put croire la pièce éclairée par le rayonnement de la toughra et non par les bougies. La femme avait de plus sur la tête un voile grenat ornementé de broderies d'or. A ses oreilles, deux boucles: chacune se composait d'un anneau et d'une perle unique, grosse comme un œuf de pigeon. A son cou, un collier de diamant,

de taille très proportionnée. Quant à son costume, il était fait des étoffes les plus précieuses, mais fort simple, couleur d'azur, et bordé d'une broderie très fine.

Quand il eut bien tout examiné et admiré, Abou'l Atahia pensa perdre la tête d'étonnement.

« Qu'est-ce donc? se dit-il. Sans doute cette nymphe appartient à la cour de Haroun ar Rachid. Pour quelle affaire est-elle ici? Quel est son secret? S'agit-il d'un complot ou d'une intrigue? Si je trouve son secret, quelle aubaine! »

Puis il regarda autour de l'inconnue.

Dans un coin, Riach et Barra étaient assis par terre, respectueux. Ils avaient encore leurs habits de paysans du Hédjaz. Riach surtout semblait plein de déférence. Il était vieux; ses cheveux blanchissaient. Le poète scruta sa physionomie. Il n'y reconnut pas les traits des vrais Bédouins. L'homme n'était donc pas un Bédouin: il s'était déguisé. La femme, Abou'l Atahia sut tout de suite ce qu'elle était: une esclave vieillie. Elle ne l'intéressait pas.

Atba aussi était là, assise près du lit. Elle essayait de consoler la jolie inconnue, elle lui disait de bonnes paroles.

Le poète la considéra.

Atba avait toujours son beau visage d'autrefois; mais elle était devenue plus grosse et plus grasse. Cette nuit, Abou'l Atahia la voyait pour la première fois tête nue. Au bout de chacune des dix tresses de ses cheveux, elle avait attaché une pièce

d'or ou un joyau. Autour de son cou, un collier précieux ; à ses bras, des bracelets, et sur elle une robe rouge relevée d'un dessin de branches vertes.

Abou'l Atahia restait confondu d'étonnement. Ses genoux tremblaient d'émotion. La fatigue le tenait déjà, car, pour mettre l'œil au trou de la porte, il devait se courber. Puis, il retenait son souffle et son cœur battait vite, à grands coups et tant qu'il redoutait qu'on n'en entendît de la chambre les battements. Il ne bougeait pas, il avait de la patience, et il prêtait l'oreille aux paroles qu'on chuchotait dans la pièce. Il finit par s'habituer au petit bruit qu'il percevait à peine, il saisit d'abord quelques mots, et bientôt rien ne lui échappa.

Atba disait:

— Vous ne courez aucun danger, maîtresse. Pourquoi pleurez-vous?

L'inconnue leva la tête vers Atba, serra les deux petits contre sa poitrine, et, d'une voix que les larmes étouffaient:

— Mon cœur me dit, Atba, que c'est la dernière fois que je les embrasse.

L'esclave protesta:

— Plaise à Allah que non, maîtresse! j'espère, au contraire, que vous pourrez les embrasser bien des fois encore, chaque année, comme vous avez fait jusqu'à ce jour. Riach ne vient-il pas dès que vous l'ordonnez? Qu'Allah vous rende libre, et ils seront avec vous pour jamais.

La maîtresse soupira et répondit :

— Tu demandes là des choses impossibles, Atba. Songes-y: notre adversaire est injuste et tyrannique. Il a un pouvoir sans limites, nous sommes dans ses mains. Il s'est vautré dans tous les plaisirs. Il a joui de tout ce que son cœur a désiré. Et il ne s'inquiète pas de savoir si d'autres, près de lui, périssent de soif, meurent de faim, ou fondent d'amour. C'est un être sans pitié, Atba, et sans miséricorde!

Elle se tut, tira de sa robe un mouchoir brodé d'or et s'essuya les yeux.

Atba reprit doucement:

— Tous les hommes sont pareils, hélas! Ils sont les maîtres, et ils s'aiment mieux qu'ils ne nous aiment. Ils se permettent ce qu'ils nous défendent. Ils prennent plusieurs femmes, et par-dessus le marché des esclaves et des concubines; et ils interdisent à la femme d'épouser celui qu'elle aime et qui l'aime. Mais...

— Il n'y a pas un seul homme, interrompit l'inconnue, il n'y a pas un seul homme entre tous, Atba, qui ait fait ce qu'a fait mon frère, et pas une femme entre toutes qui souffre les maux que je souffre. Quoi! il me marie avec un homme que luimême m'a présenté; lui-même me dit de plaire à cet homme; lui-même, par contrat, me donne à cet homme; et après, il veut nous refuser ce qu'Allah ne refuse pas aux plus misérables de ses créatures! N'est-ce pas une honte? Atba, il nous défend d'avoir des fils! Et cela sous peine de mort! Et lui conti-

nue à se pavaner, l'insolent, dans son palais, au milieu de ses centaines d'esclaves qui sont de tous les pays et de toutes les couleurs, au milieu de ses Turques, de ses Persanes, de ses Grecques, de ses blanches, de ses jaunes et de ses noires! Oh!

Et la pauvre femme sanglota.

Les enfants étaient sur ses genoux. L'aîné la regardait attentivement. En la voyant pleurer, il se mit à pleurer. Son frère fit comme lui. Atba ellemême retenait mal ses larmes.

Atba se ressaisit la première et tenta de calmer sa maîtresse.

Elle dit:

— Voyons, maîtresse, vous le savez : votre frère, le Commandeur des Croyants, — qu'Allah le garde! — ne vous a pas empêchée de vous marier avec ce vizir parce qu'il en est indigne, non. Mais vous êtes fille de Calife et sœur de Calife, et vous êtes parente de l'oncle du Prophète. De son côté, le vizir n'est qu'un affranchi et un Persan. Comment pourriez-vous vous marier avec un affranchi, vous qui devriez épouser un de vos cousins les Hachimites? Le Commandeur des Croyants est réputé pour l'affection qu'il vous porte. S'il vous interdit ce mariage, c'est afin qu'on respecte votre rang, soyez-en certaine.

Atba fut arrêtée d'un geste.

— Tu récites bien ta leçon, et tu voudrais te persuader que j'ai tort. Malheureuse! Te laisserastu donc toujours tromper par ces prétextes? Car ce

ne sont que de mauvais prétextes. Si mon frère estime que le mariage de sa sœur et d'un affranchi déshonorerait le califat, pourquoi se marie-t-il, lui. avec tant d'esclaves ? Un affranchi, est-ce moins qu'un esclave ? Pourquoi leur donne-t-il, à ses esclaves, des fils qu'il élève ensuite à la dignité d'héritiers présomptifs de son trône? Et je ne parle pas de toutes les concubines qui peuplent son palais. Pourquoi ne se contente-t-il pas d'une seule épouse, de sa cousine Zoubaïda par exemple, puisqu'il prétend avoir pour elle tant d'amour et de vénération ? Mais non, Atba! Il n'obéit qu'à ses passions, et personne ne le retient. Personne n'a le droit de le retenir. Il se vautre dans la débauche. Et, comme je suis une faible femme à sa merci, il me tyrannise. Pourquoi m'a-t-il fait connaître ce jeune vizir, à qui je ne trouve pas d'égal parmi mes cousins les Hachimites, dont tu me parles ? Pourquoi nous a-t-il rapprochés, s'il nous défend de nous aimer et de nous voir ? C'était forcé, Atba, et c'est naturel : nous nous sommes vus malgré ses ordres ; nous nous sommes aimés quand même ; et nous avons ces deux enfants, les chers petits! Mais nous nous voyons si rarement! Pour nous joindre, nous sommes obligés de nous cacher et d'inventer des mensonges. Notre amour nous semble une trahison, et nous tremblons à la pensée qu'on pourrait découvrir notre secret, comme si nous étions des criminels!

V

Al Abbassa, héroïne

Courbé devant la porte, l'œil collé au trou d'où il suivait toute la scène, Abou'l Atahia avait mal au dos. Ses jambes se dérobaient, et il retenait son souffle, par crainte d'être surpris.

Maintenant, il savait quelle était cette belle femme qui se lamentait.

Il venait de reconnaître Al Abbassa, la sœur du calife Haroun ar Rachid.

Abou'l Atahia se rappelait. On lui avait raconté l'histoire :

Haroun ar Rachid, le Commandeur des Croyants, aimait beaucoup son vizir Ja'far. Il se plaisait à sa conversation et il ne pouvait guère se passer de sa compagnie, tant il appréciait son esprit. Mais le Calife aimait aussi beaucoup sa sœur Al Abbassa. Elle était très intelligente, vive, prompte à la repartie, elle parlait et jugeait bien de toutes choses, et Haroun ar Rachid ne pouvait guère davantage se passer de sa compagnie. Situation embarrassante, car le Calife aurait transgressé les lois de l'étiquette

la plus élémentaire, s'il avait réuni, dans un même entretien, sa sœur et son vizir.

Or, pour ne se priver ni de l'un ni de l'autre, Haroun ar Rachid n'avait trouvé rien de plus simple que de marier Al Abbassa et Ja'far. Mariage de pure forme. De cette façon, le jeune homme et la jeune femme se verraient sans manquer aux règles de la bienséance. Mais Ja'far n'était qu'un affranchi; son mariage n'était légalement pas valable. Le Calife lui permettait ainsi de voir Al Abbassa en sa présence. Rien de plus; il avait stipulé au contrat qu'il sévirait terriblement, s'il y avait jamais entre eux autre chose.

Et voici que Abou'l Atahia apprend par hasard qu'il y a eu autre chose entre eux. Malgré les menaces du Calife, et nul n'ignore que le Calife ne pardonne pas, Ja'far et Al Abbassa ont secrètement consommé leur union. Même ils ont deux enfants, ces deux garçons qui intriguèrent Abou'l Atahia sur le bateau.

Abou'l Atahia oublie sa fatigue. Il ne se tient pas de joie. Il a un mauvais sourire. Oh! il gagnera beaucoup d'argent, car il possède un secret redoutable. Il tient désormais le sort de Ja'far entre ses mains. Ja'far a des ennemis; il en a beaucoup: le poète leur vendra le secret. Ils le payeront cher, plusieurs milliers de dinars peut-être, mais ils l'achèteront à n'importe quel prix; ils ne lésineront pas, parce qu'ils souhaitent tous la chute de Ja'far. Abou'l Atahia n'aura que l'embarras du choix: les ennemis

du vizir sont très nombreux et le moins acharné n'est pas Al Fadl, cet Al Fadl qui viendra le lendemain choisir chez Fanhas des esclaves blanches pour Mohammad al Amine, l'héritier présomptif du trône de Haroun ar Rachid.

Dans la chambre, Atba consolait Al Abbassa. Elle disait:

— Ne pleurez plus, maîtresse, je vous en conjure. Vous avez surmonté mille obstacles et couru mille dangers pour voir vos enfants. Embrassez-les. Ne songez pas à l'avenir. Laissez les circonstances aller au gré d'Allah et sous sa protection!

Docile, Al Abbassa essuya ses pleurs.

Les deux enfants étaient à ses pieds. Tristes, ils la regardaient, d'un air étonné.

Lorsqu'elle vit qu'ils la regardaient et qu'ils avaient l'air triste, avec des yeux encore pleins de larmes, elle ne put s'empêcher de sourire.

Elle prit l'aîné, le serra contre elle et le couvrit de baisers sur les joues, sur les paupières, sur le front, dans le cou, sur la poitrine. Elle humait l'odeur de sa jeune peau. Et lui riait, croyant qu'elle voulait l'amuser.

Et comment aurait-il pu savoir ce qu'elle pensait ou ce qu'elle sentait? Il ne connaissait des douleurs de la vie que les plus simples : la faim et la soif-Qu'avait-il fait jusqu'à présent, que de jouer avec du sable ou des osselets?

Tout ce qu'il désirait, c'était une caresse de sa mère. Son rêve? — Une voiturette à traîner ou une balle à lancer. Son plaisir? — Des cailloux pour construire une petite maison, ou de la terre pour modeler une informe statue. Devant un mort, il disait : « Il dort. » Devant une vipère : « C'est une corde. » Il eût peut-être mieux aimé un chat que ses parents, pourvu que le chat eût joué avec lui. S'il pouvait raisonner, il comprendrait combien il souffrirait s'il perdait un oiseau auquel il se serait attaché, et il comprendrait l'amour d'une mère pour son fils, cette partie de son cœur, cette parcelle de son âme, cette image de son bien-aimé. Mais il ne comprend pas. Il ne comprendra que plus tard, quand lui-même sera père. Sa mère pleure, et il rit parce que sa mère l'embrasse.

VI

La surprise

Al Abbassa embrassait son fils en pleurant. Tantôt, désespérée, elle soupirait. Tantôt, elle espérait.

L'enfant riait. Son visage rayonnait de franchise, et ses petits gestes étaient d'une naïveté charmante. Un peintre eût fait de lui un ange.

Mais les enfants sont jaloux.

Lorsqu'il vit son frère câliné, le cadet se jeta sur la poitrine de sa mère, comme pour la disputer à l'autre. Lutte délicieuse! Al Abbassa souriait.

Al Abbassa le prit à son tour et lui fit des caresses. Puis elle se tourna vers Atba, et ses yeux parlaient pour elle, mais elle ne put se retenir de murmurer:

— Comme ils sont gentils! Et comme leurs noms sont gentils! Al Hassan... Al Houssaïn... Est-ce qu'Allah me permettra jamais, Atba, de vivre avec eux? Pour vivre avec eux, je renoncerais à tout, je me contenterais d'une misérable chaumière, ou d'une tente au désert!

Atba répondit :

- Allah sur toute chose est puissant, maîtresse. Mais ne croyez-vous pas qu'il soit temps que vous retourniez au palais? Voici l'aube déjà, le jour est proche. Et si quelqu'un vous rencontrait...

— Oh! il m'est si pénible, Atba, de m'en aller! Et pourtant, il le faut. As-tu l'argent que je t'ai

confié en venant? Donne-le à Riach.

Atba donna une poignée de pièces d'or à Riach. Riach remercia, se leva, et baisa la main d'Al Abbassa. Sa femme l'imita.

Al Abbassa leur dit:

— Je n'ai pas besoin de vous recommander Al Hassan et Al Houssaïn, n'est-ce pas ? Vous savez qu'ils sont la moitié de mon cœur.

Al Hassan était l'aîné. Il comprit que sa mère allait partir. Quand elle se leva, il se blottit contre elle, s'empara de sa main, mit la joue sur la paume brûlante, et il dit, d'une voix étoussée :

- Viens avec nous, maman! Et dis à papa de venir aussi avec nous!

Il la regardait. Il l'admirait. Il avait l'air grave. Deux larmes hésitaient entre ses paupières. Ses lèvres tremblaient et ne lui obéissaient pas. Il aurait voulu prononcer quelques mots. En vain.

Il faut renoncer à décrire ce qui se passa dans le cœur d'Al Abbassa, lorsqu'elle entendit les paroles de son fils.

Depuis les premiers instants de l'entrevue, elle avait redouté l'heure de la séparation. Elle avait lutté avec elle-même, elle s'était efforcée de se contenir, elle s'était raidie, alors que son cœur n'en pouvait plus.

— Viens avec nous, maman! Et dis à papa de venir aussi avec nous!

Al Abbassa chancela. L'émotion avait raison d'elle.

Elle se rassit, serra l'enfant contre elle. Elle balbutia :

- Oui, mon fils, oui.

Puis elle eut une crise de larmes, et perdit connaissance.

Atba, debout, surveillait les mouvements de sa maîtresse.

Elle se précipita, enleva une bougie du candélabre et courut vers la porte pour appeler un domestique.

Abou'l Atahia voulut fuir.

Trop tard.

La porte s'ouvrit, et Atba se trouva nez à nez avec le poète qui restait immobile, figé sur place.

Dans son affolement, Atba le prit d'abord pour un des serviteurs du palais. Elle lui cria:

- Vite! de l'eau!

Mais elle se ravisa.

Cette tunique, ce béret, ce regard fixe et gêné, ce n'était pas d'un serviteur. Que faisait là cet homme?

Il recula.

Sa stupeur n'avait duré que le temps d'un clin d'œil. Il reculait.

Et Atba se rappela brusquement, elle aussi. Elle reconnut Abou'l Atahia, le poète qui, jadis, l'avait harcelée.

Que signifiait ceci?

Elle ne réfléchit pas davantage, inquiète qu'elle etait du sort de sa maîtresse. Sans s'occuper du poète qui fuyait prudenment, elle se hâta vers la chambre des domestiques.

La scène avait été rapide.

On apporta de l'eau.

Atba aspergea le visage de sa maîtresse.

Al Abbassa revint à elle.

Atba la caressait avec de douces paroles, mais son esprit était ailleurs. Maintenant que sa maîtresse allait mieux, Atba pensait à Abou'l Atahia.

Il avait l'air bien gêné quand elle ouvrit la porte. Il avait l'air d'un homme qu'on prend en flagrant délit. Pourquoi? Que faisait-il là? Est-ce que, par hasard, il espionnait? Assurément, car pourquoi aurait-il eu l'air si gêné s'il n'avait pas été en faute? Alors, il avait sans aucun doute saisi quelque chose de la conversation, sinon tout? On avait parlé de la tyrannie du calife. Abou'l Atahia était donc au courant, il tenait le secret. Il le divulguerait, car il était vil et méchant. Al Abbassa serait perdue: son frère la ferait mettre à mort!

Que décider ?

Alba avait peur.

Tout en parlant, elle réfléchissait.

Avertirait-elle sa maîtresse ? Valait-il mieux se

taire et ne pas augmenter le chagrin d'Al Abbassa? Tant pis, il valait mieux se taire.

D'ailleurs, Atba commençait à dresser un plan pour empêcher Abou'l Atahia de parler. Oui, elle arrangerait l'affaire. Ce ne serait pas très difficile. Son plan réussirait. Sa maîtresse serait sauvée.

Cependant, il faudrait faire vite.

Atba reprit confiance.

Elle fit signe d'abord à Riach d'emmener les enfants.

Riach obéit, se leva, mit les deux garçons sur ses larges épaules, salua et sortit. Les enfants riaient : Riach les amusait par de belles promesses.

Puis, Al Abbassa ordonna au domestique qui lui avait apporté de l'eau, d'aller chercher Haïan, le portier.

Haïan vint, les yeux gonflés de sommeil.

Atba lui dit:

— Fais accompagner ceux qui partent. Qu'on leur procure une barque, pour qu'ils passent le Tigre. Dépêche-toi : ordre de ma maîtresse!

VII

L'inquiétude

Haïan se mit les mains sur la tête en signe d'obéissance, et se retira.

Al Abbassa resta seule dans la chambre avec Atba.

Anxieuses, elles attendaient le retour de Haïan. Trouverait-il une barque à cette heure? Ne remarquerait-on pas le départ des enfants? Les suivrait-on? Pourvu qu'ils fissent un bon voyage!

Atba affirmait que rien de mal n'arriverait. Al Abbassa désirait se faire persuader que ses craintes étaient vaines.

On entendit la porte du palais se refermer. Haïan revenait.

Atba courut à sa rencontre. Elle avait quelque chose à lui demander, disait-elle.

Elle le rencontra dans le corridor, l'appela à l'écart, et lui tendit un mouchoir plein de pièces d'or:

— Ma maîtresse me charge de te remercier tout spécialement de tes bons services à notre endroit. Ce mouchoir t'appartient: un cadeau de sa part. Puis elle tira un autre mouchoir et le lui donnant:

- Ceci est pour maître Fanhas, dit-elle.

Haïan fit mille protestations.

Atba l'arrêta.

— Est-ce que Abou'l Atahia est ici depuis longtemps ? demanda-t-elle sans détour.

— Non, répondit Haïan. Il nous est arrivé cette nuit même.

Atba lui prit la main.

Dis-moi toute la vérité!

Haïan répondit tranquillement:

— Je te l'ai dite. Il est arrivé cette nuit pour voir maître Fanhas. Il prétendait avoir une bonne affaire à lui soumettre. Je n'en sais pas davantage. Maître Fanhas dormait déjà quand le poète frappa à la porte; alors, j'ai invité Abou'l Atahia à passer le reste de la nuit chez nous.

Haïan avait parlé sans hésitation aucune. Il ne devait pas mentir.

Atba dit, en baissant la voix:

- Écoute, Haïan, il faut que tu me rendes un service. Cela ne te coûtera pas la moindre peine. Veux-tu?
 - Très volontiers.
- Éh bien, écoute. Je désire que tu retiennes ici Abou'l Atahia, et que tu ne le laisses pas sortir avant mon retour. Je reviendrai tout à l'heure. Je conduis ma maîtresse au palais, et je reviens.

Haïan parut étonné. Il répliqua:

- Je crains que mon maître ne lui donne congé malgré moi.

Atba lui coupa la parole:

— Tu diras à Fanhas que le Commandeur des Croyants veut qu'on garde ici cet homme jusqu'à nouvel ordre.

Au nom de Haroun ar Rachid, Haïan s'émut. A la vérité, il ne savait rien de bien précis sur Al Abbassa. Il savait seulement que c'était une femme riche de Bagdad et que, de temps à autre, elle louait chez Fanhas, comme cette nuit, une chambre, pour « affaire spéciale ». Rien de plus. Cela lui suffisait.

Il s'inclina.

- Je dirai la chose à mon maître.

Atba crut bon d'insister.

- Mais prends-y garde, Haïan! Ceci est très grave. N'oublie pas surtout!
 - Pas de danger.
- Bien. Alors, maintenant, prépare-nous les mulets, que nous partions.

Et Atba revint vers sa maîtresse.

Al Abbassa trouva qu'elle avait été bien longue. Atba répondit qu'on préparait les mulets et que des ordres à donner l'avaient mise en retard. Al Abbassa la crut.

Elles sortirent de la chambre, montèrent sur les bêtes et bientôt disparurent.

Derrière elles, Haïan referma la porte.

Il songeait aux paroles de Atba.

Garder Abou'l Atahia? Pour quoi? Qu'avait-il

fait? Haïan ne s'expliquait pas comment le poète pouvait mériter la colère du Calife. Mais Atba avait prononcé le nom du Commandeur des Croyants. Il n'y avait pas à discuter.

Haïan ne discuta pas. D'ailleurs, que lui importait?

Tout à l'heure, quand Fanhas serait éveillé, il lui transmettrait l'ordre de Atba. Toutefois, il aurait soin de laisser à cette femme la responsabilité d'une telle démarche.

Ayant ainsi décidé, Haïan alla enfin se coucher. La plus grande partie de la nuit était écoulée, mais il aurait encore le temps de dormir un peu.

Cependant, Abou'l Atahia avait fui devant Atba. Fou d'esfroi, le sang presque figé de stupeur, il avait gagné sa chambre en toute hâte et fermé la porte au verrou. Puis, les reins brisés, il s'était laissé choir sur le lit, et, haletant, il avait prêté l'oreille.

Entendrait-il un bruit de voix ? Saisirait-il un bruit de pas ?

Qu'allait-on faire? Qu'allait-il arriver? Plein d'angoisse, il attendait.

Attente douloureuse.

Un bon moment passa.

Abou'l Atahia retenait son souffle pour mieux

écouter. Les yeux démesurément ouverts, il croyait apercevoir dans l'ombre le spectre de Atba.

Mais non, rien. Personne ne bougeait.

Il avait la fièvre.

Il reprit un peu d'assurance et regarda autour de lui.

La pièce où se trouvait Abou'l Atahia donnait, par une de ses fenêtres, sur la cour du palais.

Un cliquetis de mors et un tohu-bohu de bêtes qui s'ébrouent parvinrent jusqu'à lui.

Avec précaution, il se leva et regarda par la fenêtre, juste à temps pour voir Riach et Barra qui s'en allaient, accompagnés des deux enfants

Il espéra qu'Al Abbassa et son esclave s'en iraient aussi. Il fit le guet.

Bientôt, en effet, il distingua de nouveaux piaffements.

Son cœur bondit de joie: les deux femmes s'avançaient vers leurs montures.

Un garçon d'écurie tenait, d'une main, l'étrier d'Al Abbassa et, de l'autre, la croupe d'un mulet.

Al Abbassa monta, remercia, et partit.

Elle était méconnaissable : un ample manteau l'enveloppait, et quelque chose, qui ressemblait à un turban, lui cachait la tête.

Abou'l Atahia respira.

Ensin! elle était partie. Donc, l'aventure n'aurait pas de suites, et il pouvait être tranquille. D'ailleurs quelle chance que Atba l'eût reconnu? Assu-

rément elle l'avait pris pour un esclave du palais. Elle lui avait dit: « Vite, de l'eau! » Mais elle ne l'avait pas regardé. Et songeait-elle à Abou'l Atahia? Sans doute Abou'l Atahia avait été dupe de sa propre imagination. Al Abbassa était partie. Il pouvait respirer.

Il se jeta sur le lit et pensa librement à l'affaire qu'il proposerait à maître Fanhas. Il verrait le marchand de bon matin; puis il se rendrait chez Mohammad al Amine, l'héritier présomptif; ou, plutôt, il se rendrait chez Al Fadl, et il reviendrait chez Fanhas, à la suite d'Al Fadl, pour assister à l'achat des esclaves.

Il s'endormit, eut de beaux rêves, et ne songea pas un instant à Atba.

VIII

Un nouveau venu

Il ne dormit pas longtemps. La rue était pleine de tumulte.

Le poète s'éveilla, et, pour la seconde fois, il entendit un cliquetis de mors et des hennissements nombreux.

Effrayé, il sauta de son lit, alla vers la fenêtre, et l'ouvrit.

Le jour s'était levé.

Abou'l Atahia pencha la tête et vit plusieurs cavaliers, montés sur des chevaux de race. A leurs selles et aux étoffes de soie qui les couvraient, il sut que ces chevaux appartenaient aux écuries de Mohammad al Amine.

Son cœur battit violemment. Abou'l Atahia se reprocha d'avoir eu peur.

Du regard, il interrogea la petite troupe des cavaliers. Il aperçut, au milieu d'eux, Al Fadl et, autour de lui, quelques-uns des plus célèbres courtisans de Mohammad al Amine. Des serviteurs les accompagnaient. Al Fadl disait:

- Je crois qu'ils dorment encore?

On lui répondit :

— Il ne faut pas craindre de les réveiller. Seul, l'espoir du gain intéresse maître Fanhas, et le sommeil a pour lui moins d'intérêt.

Al Fadl rit de cette réponse et ajouta:

— Il va peut-être s'imaginer que nous sommes des voleurs, ou des assassins?

— Bah! répliqua l'autre. Que non! Le dévaliser ne nous serait d'aucune utilité, grâce au Commandeur des Croyants, puisque l'or coule à flots dans le coffre des finances et que nous y puisons à pleines mains. Quant à tuer Fanhas, nous n'y songerions même pas, car les hommes de l'Etat ont besoin de leurs esclaves, et le Commandeur des Croyants tout le premier!

L'un des domestiques s'approchait de la porte, puis frappait.

Les cavaliers commencèrent par descendre de cheval et, avant tous, Al Fadl mit pied à terre.

Il était grand et mince. Dans sa barbe, peu fournie, le brun se mélangeait de blond. Bien qu'il fût encore dans la fougue de la jeunesse, Al Fadl savait se contenir et se modérer. Une grande force de caractère et une volonté redoutable l'aidaient à cacher ses véritables sentiments. Tout en cherchant à leur nuire, il pouvait feindre d'aimer ses ennemis. Malin qui eût deviné ce qu'il dissimulait au fond de sa conscience! Sous les injures, il patientait, jusqu'au jour où enfin il se vengeait. La colère ne le faisait jamais sortir des limites de la prudence, et jamais ses yeux ne trahissaient sa pensée. C'était un homme terrible.

En le voyant, Abou'l Atahia se dit:

— Il vient bien tôt! Pourquoi?

Sans doute était ce sur l'ordre pressant de Mohammad al Amine, que tenaillait l'envie d'avoir tout de suite ces fameuses esclaves? Car Mohammad al Amine aimait beaucoup les plaisirs et la débauche, et sa passion pour le chant était célèbre.

Alors, Abou'l Atahia s'inquiéta.

L'arrivée d'Al Fadl, à cette heure, risquait de déranger ses plans. Abou'l Atahia n'avait pas encore parlé à Fanhas, et le gain qu'il espérait allait lui échapper! Tant d'efforts et de périls n'aboutiraient-ils qu'à un échec?

Il abandonna la fenêtre et courut du côté de la chambre de Fanhas.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Les gens de la maison étaient en mouvement, Haïan en tête. On se précipitait, on se bousculait, pour recevoir les visiteurs.

Abou'l Atahia poursuivit sa route vers la chambre de Fanhas.

La porte était fermée.

Il frappa et dit:

— Est-ce que maître Fanhas dormirait toujours? Aussitôt des pas retentirent dans la chambre. La porte s'ouvrit, et maître Fanhas parut. Il avait encore le costume du sommeil. Ses yeux étaient pleins de chassie, à cause de leur faiblesse naturelle et parce que Fanhas avait trop dormi. Ses cheveux, en désordre; ses favoris et sa barbe, emmêlés. La barbe de Fanhas était touffue, blanche un peu, et partagée. Le nez, long et mince, ne semblait presque plus recourbé à force d'être lon g.

Surpris, comme le poète, en plein sommeil, par tant de brouhaha, maître Fanhas s'était empressé de se lever. Il n'avait pas pris le soin de fermer sa chemise. Nus, le bas de son cou et le haut de son torse étaient ridés et couverts de poils. En cet appareil, Fanhas avait plutôt l'air d'un vagabond que d'un riche marchand.

Maître Fanhas se frottait les yeux avec la paume de la main.

Il dévisagea le poète et lui cria joyeusement:

- Quoi de neuf, Abou'l Atahia?

Le poète entra, ferma la porte derrière lui, et :

— Je suis venu, dit-il, hier soir chez vous, pour une affaire. Mais vous dormiez et j'ai attendu jusqu'à présent. Comme vous n'en finissiez pas de dormir, je vous ai réveillé. Je pense que je ne suis pas importun?

Fanhas mettait de l'ordre dans sa barbe. Il ferma le col de sa chemise et dit:

- Tu n'es pas importun. Parle. Qu'y a-t-il done?
- Rien de grave, répondit le poète, sois sans crainte. Il s'agit d'une bonne affaire. Voici : j'ai

engagé notre seigneur l'héritier présomptif à acheter quelques esclaves blanches, et, naturellement, j'ai recommandé ta maison. Tu connais quelle influence nous avons, nous autres poètes, sur les califes et les hommes de l'Etat: Mohammad al Amine a suivi mon conseil. Et voilà. Je t'apporte la nouvelle, pourvu que ma peine ne soit pas perdue.

Fanhas l'interrompit.

- Bien. J'ai compris. Sois tranquille. Lorsque viendra le messager de Mohammad al Amine, j'ajouterai ta commission au prix de vente.
 - Merci.
- Dieu te bénisse! N'est-ce pas ce que tu voulais?
 - Certes.
- Tu es un homme soucieux de mon intérêt. A ton choix, je t'offrirai une belle esclave.
- Je n'ai pas besoin d'esclaves, dit le poète, qui se renfrogna. Tu le sais bien.
- Bon! repartit Fanhas en riant. Je ne suis pas sourd. Mais notre traité ne sera valable qu'une fois l'affaire conclue.
- Elle le sera tout de suite! s'écria le poète rasséréné, Mohammad al Amine a délégué vers toi Al Fadl, et Al Fadl vient d'arriver. D'où, tout ce bruit que tu entends. Même, à l'heure qu'il est, je crois qu'on a fait pénétrer Al Fadl et sa suite dans les appartements des esclaves. Mais chut! que personne ne soit au courant de ce qui s'est passé entre nous!

Fanhas posa la main sur la bouche de Abou'l Atahia.

— Dieu! que tu es simple! Je te jugeais plus intelligent.

Et il continua de s'apprêter. Il se peigna les cheveux et la barbe, se lissa les favoris, endossa une tunique, serra une ceinture autour de la taille, et sortit.

Abou'l Atahia sortit derrière lui.

Au même instant, Haïan accourait vers son maître.

Lorsque ses yeux rencontrèrent Abou'l Atahia, Haïan eut un léger mouvement de recul. Dans son désir d'aller plus vite au-devant des envoyés de Mohammad al Amine, il avait oublié la recommandation de Atba. Et voici qu'il s'en souvenait tout à coup.

Haïan voulait arrêter son maître, pour lui faire part, à la fois, de l'arrivée d'Al Fadl et de sa requête de Atba.

Fanhas, croyant prévoir ses paroles, le devança:

— Je sais. J'y vais. Où sont-ils?

Etonné, Haïan n'osa point parler, d'autant plus que la présence de Abou'l Atahia le gênait. Il se contenta de répondre:

— Notre seigneur Al Fadl est venu. Nous l'avons fait entrer dans les appartements des esclaves, et il est là-bas qui vous attend.

Il se promettait de communiquer un peu plus tard à son maître l'ordre de Atba.

Abou'l Atahia regarda Haïan et sourit, comme d'habitude, sans soupçonner le moins du monde ses intentions.

Haïan salua respectueusement le poète, et le suivit.

Les appartements des esclaves

Tout en s'embarrassant dans la traîne de son manteau, maître Fanhas parcourut le corridor de son appartement particulier et arriva à une porte, qu'on appelait au palais la Grande Porte et qui marquait l'entrée des appartements des esclaves à vendre.

La porte donnait sur une large cour intérieure, bornée de tous les côtés par une trentaine de chambres au total.

La place était encombrée de serviteurs, de la suite d'Al Fadl, et leurs regards allaient vers les trente chambres comme vers trente sujets d'étonnement.

Dans la cour, près de la Grande Porte, s'ouvrait une pièce spéciale, couverte de tapis, pleine de coussins alignés au pied des murs qu'ornaient des peintures variées. C'était un salon d'attente pour les visiteurs.

C'est là qu'Al Fadl, avec quelques-uns de ses familiers, attendait maître Fanhas. Il était assis au milieu de la pièce, les jambes croisées, et les coudes appuyés sur les genoux.

Maître Fanhas entra, courut à lui, et se précipita sur sa main pour la baiser. Il souriait respectueusement.

Al Fadl sourit aussi, et dit, en retirant sa main:

- Je crois, Fanhas, que notre visite t'a dérangé.

— Non, non, mon seigneur, répliqua Fanhas. Votre visite est pour moi un bonheur et une grâce.

D'un signe, Al Fadl invita le marchand à s'asseoir.

— Notre seigneur l'héritier présomptif nous a chargé de lui acquérir quelques jolies esclaves, des chanteuses surtout. Nous aurions pu t'envoyer un homme de notre entourage : nous avons préféré venir nous-même. Nous désirions voir tes esclaves, car on prétend que tu en as un choix sans pareil.

Fanhas pensa rougir d'orgueil. Il fit mille politesses.

— C'est trop de peine pour vous, dit-il, et pour moi trop d'honneur. Vous n'auriez eu qu'un geste à faire, et j'aurais immédiatement mené toutes mes esclaves chez notre seigneur, — que Dieu le garde! Mais, puisque ma bonne fortune a voulu que vous prissiez cette peine, si vous désirez voir les différentes espèces d'esclaves que je possède, je vous jure que vous trouverez ici ce que vous ne trouverez chez aucun autre marchand. Oh! je n'ai pas épargné les sacrifices! Je me suis procuré les plus beaux types d'hommes et de femmes de toutes les

races. A quel prix, Dieu le sait! J'ai des blancs, des jaunes, des rouges et des noirs. Vous en verrez de tous les pays, de toutes les tailles et de tous les âges. Les uns viennent du Iraq ou du Hédjaz; d'autres des contrées les plus lointaines de l'Orient et de l'Occident. J'ai des Grecs et des Grecques, des Turcs et des Turques, des Persans et des Persanes, des Arméniens et des Arméniennes, des nègres et des négresses.

Al Fadl l'interrompit:

- As-tu des chanteuses?

— Si j'ai des chanteuses, mon seigneur? Hé! pourquoi non? J'en ai d'admirables. Elles ont eu comme maître de chant le chanteur attitré du Commandeur des Croyants lui-même. Elles ont appris des vers magnifiques. Toutes, elles jouent d'un instrument quelconque: l'une, du rebec; l'autre, du luth ; celle-ci du tambourin ; et celle-là manie les cymbales à merveille.

Al Fadl eut un sourire :

— Il me semble que tu nous dénombres les esclaves du Commandeur des Croyants. Mais, j'y pense, les chanteuses dont tu parles sont de race jaune ou de race noire? Or, notre seigneur Mohammad al Amine a envie de chanteuses de race blanche.

Fanhas s'empressa.

- Tout ce que peut demander mon seigneur, je l'ai!

- Pourtant, reprit Al Fadl, d'ordinaire, à Bagdad, tu ne l'ignores pas, on réserve les esclaves blanches pour le concubinage?

Et Fanhas, obséquieux:

- N'ai-je pas dit à mon seigneur qu'il trouvera chez moi ce qu'il ne trouvera chez aucun autre marchand?

Al Fadl se leva.

Fanhas se leva aussi, et avec lui toute la séquelle d'Al Fadl.

Fanhas prit les devants et fit sortir ses hôtes. Dans la cour, les domestiques s'écartèrent vivement pour laisser passer le cortège.

On arriva à la première chambre.

La porte était entr'ouverte. Fanhas la poussa de la main.

Ils entrèrent.

Des fillettes de race blanche étaient là. La plus vieille n'avait pas dix ans. Elles étaient presque complètement nues : on reconnaissait en elles la rudesse du désert. Leurs cheveux, rejetés en arrière sans plus, jamais, depuis leur naissance, peigne ne les avait touchés. Mais une beauté toute naturelle s'épanouissait dans l'éclat de leur visage à peine coloré et brillant de santé. Sans parler de la splendeur de leurs yeux. Telle, blonde, les avait bleus; telle, brune, les avait noirs.

Lorsqu'elles aperçurent Al Fadl et les gens de sa suite, ces fillettes eurent le mouvement des gazelles en face des chasseurs, et la crainte apparut sur leur visage. Mais la pièce, trop étroite, ne leur permettait guère de s'enfuir. Alors, elles se cachèrent les unes derrière les autres, et plusieurs se mirent à pleurer et à pousser des plaintes dans une langue que nul ne comprit.

Al Fadl, étonné, regarda Fanhas.

Fanhas lui dit:

— Ne vous étonnez pas, mon maître, de l'air sauvages de ces filles. Toutes, ou à peu près, les esclaves, chanteuses ou musiciennes, qui peuplent aujourd'hui les palais du Commandeur des Croyants et les palais des émirs, toutes furent d'abord comme celles-ci. Je vous ai fait entrer à dessein, en premier lieu, dans cette chambre, pour vous donner une idée de l'état des esclaves quand nous les recevons. Vous vous rendez compte du mal que nous avons à les dégrossir et à les éduquer, jusqu'à ce que, d'entre elles, sorte enfin une femme qui se vende mille, dix mille ou vingt mille dînars!

Al Fadl répondit :

- En vérité, la tâche n'est pas aisée. Est-ce que, au commencement, Farida, Manna, Oumm al Hân, et tant d'autres qui nous séduisent, étaient aussi balourdes?
 - Oui, presque toutes.
 - Et d'où te viennent-elles?
- De partout. Les marchands voyagent dans tous les pays, endurent toutes sortes de fatigues et courent toutes sortes de risques pour nous les amener.

Al Fadl semblait intéressé par la question: Il demanda:

- Mais, là-bas, comment se les procurent-ils, les marchands?
- Quelquefois ils les enlèvent; quelquefois ils les achètent à leurs parents, oh! aux prix les plus vils. Néanmoins, ils nous les revendent à des prix exorbitants.

Al Fadl se récria:

— N'est-ce pas un crime, d'arracher ces pauvres petites à leur famille et de les emporter ainsi à l'étranger?

Fanhas se prit à rire, respectueusement toutefois:

— Non, mon maître, dit-il, car l'esclavage est la cause même de leur bonheur. Que souhaiter de plus? Par l'esclavage, elles passent d'une vie difficile et sauvage à une vie civilisée et facile. Il y en a qui arrivent à posséder dans leur existence des biens que ne possèdent pas des filles de princes. Il suffit que leur visage soit aimable et leur voix belle, qu'elles sachent chanter et réciter des vers. Quant aux autres, celles que nous ne pouvons pas suffisamment dégrossir, nous leur inculquons quelques principes de ménage. D'ailleurs, mon maître, dans les chambres où je vous conduirai, vous verrez des esclaves de toutes les catégories.

Al Fadl en avait assez de regarder les fillettes du désert. Il fit mine de se retourner.

Fanhas s'empressa de le conduire à la seconde chambre.

La porte ouverte, Al-Fadl vit des femmes aux

cheveux crépus et au nez écrasé. C'étaient des négresses, plus sauvages encore et plus incultes que les précédentes.

Fanhas s'aperçut tout de suite qu'elles ne plaisaient point à Al Fadl.

Tandis qu'ils se retiraient, Fanhas expliqua:

— Ce sont des négresses que les marchands nous amènent des profondeurs du Soudan. En général, on les enlève, et nous les achetons pour peu de chose. On les destine aux travaux manuels, et, le plus souvent, nous les mettons au service des esclaves blanches.

Avant d'ouvrir la porte de la troisième chambre, Fanhas dit :

— Ici, des Berbères. Elles viennent du désert d'Afrique. On les envoie à Bagdad, à la place d'impôt, mon seigneur ne l'ignore pas. A côté ce sont des esclaves jaunes. Là des esclaves rouges. Plus loin des servantes aux attributions diverses : des baigneuses, des cuisinières, des boulangères. Plus loin encore, des hommes blancs : des boulangers, des cuisiniers, des tapissiers, des palefreniers. Il se trouve parmi eux de bons poètes, des chanteurs, des boulfons. Et il y en a de toutes les couleurs et de tous les âges.

X

Les esclaves-mères

La visite menaçait d'être longue.

Al Fadl dit à Fanhas:

— Montre-nous des échantillons des choses les plus étranges que tu possèdes, et fais-nous grâce de ces détails minutieux. Le temps ne nous permet pas de nous attarder à chacune des chambres.

Fanhas ouvrit une porte.

Al Fadl entra.

- Voici des esclaves blanches.

Elles avaient de quinze à vingt-cinq ans. Cependant, même les moins jeunes étaient très naïves. Vêtements fort simples. Cheveux flottants ou tressés. Aux oreilles, des boucles. Au cou, des colliers de verroterie multicolores. Ces filles avaient toute la beauté de leur sexe, avec sa pudeur. A la vue d'Al Fadl, elles furent prises de honte et d'inquiétude.

L'une d'elles attira le regard d'Al Fadl. Candide de tenue, la taille élancée, les yeux vifs, elle lui plut.

Il lui dit quelques mots, en arabe.

Elle ne comprit pas, mais elle devina que c'était

à elle qu'il parlait. Elle s'effraya, se cacha derrière sa compagne, tourna la tête, et se fit un voile de ses bras pour dissimuler sa figure.

Al Fadl goûta la franchise de cet effroi.

— Où est le Abou'l Atahia, où est le Abou Nouas qui nous décrira ce spectacle en un vers!

Au nom de Abou'l Atahia, Fanhas eut un mouvement comme s'il s'attendait à voir le poète à côté de lui. Mais il ne le vit pas, et il l'aurait appelé, s'il ne s'était souvenu tout à coup du désir qu'avait le poète de n'être point remarqué. Aussi Fanhas fit-il la sourde oreille.

Il dit:

— Mon seigneur a raison de distinguer cette esclave. Elle est du Tabarestan. Je l'ai achetée avec d'autres femmes du même pays. Mais c'est elle la plus belle. Et j'ai mieux, mon maître. Que diriezvous, si je vous montrais mes esclaves-mères, celles de Bassorah, par exemple, ou celles de Coufa? Leur voix est douce, leur taille fine, leur front délicat, leurs yeux cernés de noir. Toutes ont d'agréables vêtements rehaussés de parures. J'en ai de toutes les qualités: j'en ai de grandes, de brunes, de grosses. J'en ai même qui ressemblent à Aïcha, vous savez la fille de Thala, celle qui ne pouvait se lever qu'aidée par deux hommes, tant elle était lourde!

Al Fadl s'égaya de la bonne humeur du mar-

— Tu es très fort, dit-il, pour décrire les belles, maître Fanhas!

Et Fanhas de répondre aussitôt, la main posée sur la barbe :

- Où donc ai-je vécu, mon seigneur, sinon parmi elles ?
- Mène-nous chez tes esclaves-mères, conclut Al Fadl.

Fanhas fit le geste de l'obéissance et se dirigea vers l'angle opposé de la cour.

Chemin faisant, il dit:

— Vous devez être fatigué de rester debout? Je vais vous mener chez les chanteuses et les musiciennes. Ainsi vous vous reposerez.

Ils entrèrent dans une chambre couverte de tapis et encombrée de coussins.

Trois esclaves étaient là, assises, enveloppées d'un parsum de musc.

L'une d'elles avait sur la tête un voile ornementé. Par-dessous ce voile, deux mèches de cheveux pendaient, et, au bout de chaque mèche, une hyacinthe rouge était attachée. Toute la chevelure flottait, pareille à la nuit. La femme exhalait une odeur agréable d'encens et de musc. Elle était plus considérée que ses compagnes, parce qu'elle était plus belle. Ses yeux noirs brillaient comme teints de kohl. Sa peau était blanche et limpide, de la limpidité du cristal. A son cou, un collier de rubis.

A peine entré dans la chambre, Fanhas l'apostropha:

— Debout, Giroflée! dit-il, et baise la main de notre seigneur Al Fadl Ibn ar Rabi!

L'esclave connaissait ce nom et la place qu'occupait Al Fadl à la cour du Calife.

Elle prit de l'élan pour se lever. Mais cela n'alla pas vite, à cause du poids de ses hanches ; car, comme dit le poète :

> Quand elle se lève, c'est un « duel », tant elle est lourde. Quand elle s'assied, c'est un « singulier ».

Cependant, Giroflée se leva et, tandis qu'elle marchait vers les visiteurs, elle se balançait, et ses voiles se pliaient au-dessus de ses pas.

Dès qu'elle fut près d'Al Fadl, elle lui adressa le sourire du salut, avec grâce et gentillesse. Puis elle se courba, pour lui baiser la main.

Il l'en empêcha.

En homme satisfait, Fanhas se tourna du côté d'Al Fadl.

— Parlez-lui, seigneur, dit-il. Elle parle bien.

Al Fadl salua Giroflée.

Elle répondit avec beaucoup d'aisance.

Pourtant, en dépit de son « type », elle avait l'accent de Bassorah. Al Fadl s'en aperçut et il interrogea Fanhas:

— Est-elle de Bassorah?

Fanhas répondit:

- Non, mon seigneur, mais elle y a vécu depuis son jeune âge. Elle est Géorgienne. Je l'ai achetée tout enfant, encore semblable aux petites filles que vous avez vues dans la première chambre. Elle était belle. J'ai vite remarqué son intelligence, et je l'envoyai à l'un de mes agents de Bassorah qui lui enseigna l'arabe, le coran et des vers. Quand elle me revint, je trouvai du charme à son parler et à la douceur de sa voix. Et, comme alors les hommes politiques mouraient d'envie d'avoir, à l'instar du Commandeur des Croyants, des chanteuses de race blanche, je demandai à Al Mouçalli, chanteur attitré du Calife, de lui apprendre le chant. Il n'accepta que contre une grosse somme. Mais je n'ai pas lésiné. Le sujet en valait la peine. Chaque matin, elle alla chez lui. A cette heure, elle est l'une des plus précieuses esclaves de Bagdad. Je suis sûr qu'elle n'a pas de rivale, même à la cour du Commandeur des Croyants.

Fanhas bavardait joyeusement, et Al Fadl contemplait la beauté de Giroflée.

Cependant, tandis que le marchand faisait son panégyrique, Giroflée s'occupait à décrocher du mur un luth. Sa manche glissa, et le potelé de son bras apparut, son bras paré de bracelets.

Quand Fanhas eut terminé son discours, Al Fadl lui dit:

— Tu m'as affirmé qu'elle sait des vers et de l'arabe?

— Demandez-lui ce que vous voudrez, mon seigneur, dit Fanhas et écoutez sa conversation. Ou plutôt, regardez son foulard, et lisez ce qu'elle a brodé dessus.

Al Fadl s'approcha, examina le foulard, et lut ces vers qui y étaient brodés en or :

Le fard n'est pas un ornement pour ma main, ma main est un ornement pour tous les fards.

Al Fadl fut touché de ces vers.

Il dit à Fanhas:

— Que ces foulards sont beaux! Et combien celle qui les inventa a d'élégance!

— Je crois, seigneur, que vous faites allusion à Aliyya, sœur de notre maître Haroun ar Rachid?

— Oui.

— Certes, elle a inventé là une jolie parure.

— Sais-tu pourquoi elle l'inventa, cette jolie parure?

- Non, mon seigneur.

— Je te dirai pourquoi, car je le sais. Aliyya a le front tellement large que cela l'enlaidit. Alors, elle a voulu cacher ce défaut, et elle le cache sous des foulards enrichis de pierreries. Voilà! 'C'est une invention qui n'a pas d'égale parmi toutes les inventions des femmes.

Fanhas avait déjà deviné que, certainement, Al Fadl achèterait Giroflée pour Mohammad al

1. Kitab al Aghani, IX, 63.

Amine. Mais il désirait lui faire acheter, en même temps, les deux compagnes de Giroflée. Al Fadsemblait ne pas les voir. Aussi Fanhas adressal t-il à l'une d'elles un petit signe qu'elle saisit.

Elle s'isola dans un coin de la pièce, se tourna vers un miroir qui était suspendu au mur, et ne montra plus aux visiteurs que sa nuque et son dos.

Pour retenir l'attention d'Al Fadl, Giroflée, pendant le manège de sa compagne, s'amusait à accorder le luth.

Fanhas dit à Al Fadl:

— Regardez maintenant, mon seigneur, le visage de celle-ci. Viens, Suzanne!

Suzanne vint en se dandinant, et sa robe de pourpre ondulait dans son éclat.

Al Fadl regarda le visage de Suzanne.

Elle avait écrit sur sa joue, avec du musc, ce nom:

AL FADL IBN AR RABI

Al Fadl se déclara enchanté.

Il fut évident que Suzanne suivrait Giroflée chez l'héritier présomptif.

Et la troisième craignit de rester seule. Quel triomphe pour elle si Al Fadl l'achetait aussi! Triomphe, sa plus grande espérance, auprès de quoi rien n'existait.

Elle s'écarta donc un instant, prit une pomme, l'apprêta et l'offrit à Al Fadl.

Elle avait tracé ces vers sur la pomme:

Si c'est le Destin qui te donne l'une d'entre nous, et s'il nous exclut de ton choix, le Destin n'est pas juste.

Al Fadl ne put résister à tant de bonne grâce. Il résolut d'acheter les trois esclaves.

Avant de négocier l'affaire, il aurait voulu les entendre chanter. Mais il ne voulait pas, d'autre part, prolonger son retard. Au surplus, il s'en rapportait à la parole de Fanhas. Et, d'ailleurs, le plaisir et la débauche l'attiraient peu, bien qu'il se mélât aux orgies de Mohammad al Amine, l'héritier présomptif. S'il s'y mêlait, c'était seulement par politique. Il traiterait donc cette affaire au plus vite. Dès ou'elle serait conclue, il partirait.

XI

Le marchandage

Il sortit, suivi de ses gens.

Fanhas lui dit:

— Si mon seigneur désire que je lui montre d'autres esclaves, je n'en manque pas. Mais je dois avouer que je lui ai montré ce que j'ai de mieux.

Il parlait ainsi pour attacher Al Fadl encore plus fortement au choix qu'il avait fait.

Ils se retrouvèrent dans le salon d'attente où tout d'abord ils avaient été reçus par Fanhas.

Ils s'assirent.

Fanhas ordonna:

- Qu'on apporte des boissons!

Al Fald s'excusa. Il était pressé par le temps. Il demanda sans détour à Fanhas.

— Combien nous vends-tu les trois esclaves? Respectueusement, Fanhas se leva et répondit:

— Saurait-il être question de prix pour notre seigneur l'héritier présomptif? Mes esclaves sont les siennes, et nous tous nous sommes ses serviteurs, qu'il nous paye ou qu'il ne nous paye pas! Al Fadl flaira la ruse du marchand.

— Nous tous, dit-il, nous sommes les créatures de l'héritier présomptif, c'est vrai. Mais le droit d'acheter et de vendre est un droit imprescriptible.

— Je ne le nie pas, reprit Fanhas. Mais j'aurais honte de fixer un chiffre. Veuillez le fixer vous-même.

— C'est ton affaire. Réclame ce qu'il te plaira. Fanhas hésitait.

— Hé! un homme comme vous connaît la valeur des choses. Si ces esclaves conviennent à notre seigneur l'héritier présomptif, il est généreux, il ne s'inquiétera pas de la somme qu'il aura versée. Quant à nous, nous accepterions volontiers qu'il payât le prix qu'a payé notre seigneur le Commandeur des Croyants.

Ce disant, Fanhas souriait.

Plaisantait-il? Était-il sérieux? La manœuvre semblait bien grossière.

Al Fadl s'impatientait. Il demanda:

— Combien a payé le Commandeur des Croyants?

— Cent mille dînars ', pour une seule esclave. Et pensez-vous, mon seigneur, que cette esclave fût supérieure à Giroflée ou à Suzanne?

A son tour, Al Fadl sourit.

— Ignores-tu la fin de l'histoire, Fanhas? Je te la raconterai. C'était au commencement du règne de Haroun ar Rachid. Lorsqu'il intima l'ordre à son vizir Yahya de régler cette dette, le vizir se

1. Tabari (III-1332).

récria, disant que c'était folie que de donner cent mille dînars pour une esclave. Haroun ar Rachid se mit en colère. Yahya dut s'incliner. Mais il chercha un moyen de faire comprendre au Calife combien le Trésor souffrirait d'une pareille dépense. Alors, il convertit en dirhems la somme exigée, et la jeta dans le vestibule que traverse le Calife, à l'heure des ablutions. Cela faisait un million cinq cent mille dirhems. Haroun ar Rachid ne put pas ne pas s'étonner de l'énorme quantité de pièces de monnaie qui gisait à ses pieds. Il la jugea excessive et reconnut que, sans son vizir, il eût commis une sottise.

Fanhas ne se laissa pas démonter par si peu. Il dit tranquillement:

— Si notre seigneur l'héritier présomptif ne veut pas payer le prix que paya son père, peut-être voudra-t-il payer celui que paya le vizir de son père?

Al Fadl entendit la malice.

Le marchand parlait de Ja'far, leur ennemi à tous. Al Fadl se souvint de la haine qu'il avait vouée au vizir. Ah! Fanhas était malin! Il prenait Al Fadl par l'amour-propre. Mais Al Fadl feignit de n'avoir rien remarqué et son visage ne trahit point ses sentiments. Il dit:

. - Et combien a-t-il payé, le vizir?

— Quarante mille dînars '. Siérait-il que notre seigneur l'héritier présomptif fût plus avare qu'un

^{1.} Ibn Killikan (I, 105).

vizir? Cependant, quoi qu'il arrive, je vais envoyer les esclaves au palais de notre seigneur Mohammad al Amine, et ce qu'il nous donnera sera accepté.

Al Fadl n'était pas content de ce marchandage. Certes, il ne supporterait pas que Mohammad al Amine se montrât plus avare que leur ennemi le vizir; car la popularité ne se gagne que par la prodigalité, et Al Fadl souhaitait vivement que Mohammad al Amine fût populaire. Non qu'il l'aimât. Mais l'héritier présomptif pouvait servir aux vengeances d'Al Fadl.

Fanhas, qui possédait tous les secrets de Bagdad, possédait sans doute celui d'Al Fadl. Malin, il n'avait parlé de Ja'far que pour exciter Al Fald à sauver le prestige de Mohammad al Amine, et, par conséquent, à enrichir Fanhas. Et voici que le stratagème réussissait, puisque Al Fadl disait :

— Si tes esclaves valent l'esclave du vizir, tu as raison de demander ce que tu demandes. Dans tous les cas, pour ces trois esclaves, je te donne un million de dînars.

Fanhas joua l'homme désintéressé :

— Tout ce que notre seigneur nous donnera sera un effet de sa générosité, car nous lui appartenons, nous et nos biens.

Al Fadl ne fut pas dupe des protestations du juif. Il lui répondit sur le même ton :

— Allah te bénisse! Envoie-nous donc tes esclaves le plus tôt possible, et quelqu'un pour toucher l'argent.

- Je les enverrai tout à l'heure, dit Fanhas. Quant

à l'argent, rien ne presse. Al Fadl se leva.

Sa séquelle en fit autant. Fanhas était ravi.

XII

La main-mise sur Abou'l Atahia

Al Fadl avait à peine conclu son marché et franchi le seuil de la maison de Fanhas, qu'il entendit un grand brouhaha dans la rue.

Des hommes, en nombre considérable, s'agitaient et se démenaient.

De longs manteaux recouvraient leurs habits: on aurait facilement pris ces gens pour des gens déguisés. Mais leurs bonnets, très hauts et tendus à l'aide de baleines, trahissaient leur qualité.

C'étaient des soldats.

Al Fadl ne s'y trompa point.

Mais pourquoi ces longs manteaux ? Et pourquoi cette allure louche? Et que signifiait cette espèce de rixe ?

Une voix monta d'entre les hommes et perça le tumulte:

- Je suis de la suite d'Al Fadl Ibn ar Rabi! Laissez-moi tranquille! Je vous dis que je suis de la suite d'Al Fadl Ibn ar Rabi!

Nommé, Al-Fadl s'avança.

Ses compagnons s'écartèrent devant lui.

Les soldats s'évertuaient à lier un pauvre être qui se débattait et faisait l'impossible pour sortir de leurs mains.

C'était Abou'l Atahi.

Al Fadl s'étonna de le trouver en pareille posture. Il jeta les yeux de droite et de gauche.

Alors, il aperçut, au coin de la rue, une femme dont le visage était voilé et qui ordonnait aux soldats d'enchaîner le poète et de l'emmener au plus tôt.

Quand elle vit paraître Al Fadl et ses compagnons, la femme assujettit son voile, comme pour mieux se dissimuler.

Abou'l Atahia clamait des menaces, jurant qu'il était de la suite d'Al Fadl.

Les soldats disaient:

- Que nous importe ton Al Fadl? Tu répondras au Calife.

Al Fadl, intrigué, regarda Abou'l Atahia.

Le poète reconnut le courtisan. Leurs regards se rencontrèrent.

Abou'l Atahia demandait protection et appelait à l'aide. Ses yeux étaient brillants de promesses.

Al Fadl cria aux soldats:

- Lâchez cet homme! Qui vous a chargés de le saisir?

Sans interrompre leur besogne, qui n'allait pas sans quelque difficulté, ils ripostèrent:

- Il est requis par le Commandeur des Croyants.

— En êtes-vous sûrs? Avez-vous des ordres formels? Et quel est votre but?

L'un d'eux — leur chef précisément — s'approcha d'Al Fadl.

D'après la mise, le chef jugea qu'il était en présence d'un des grands de Bagdad. Mais ne se trompait-il pas? Ce personnage, qui parlait en maître, pourquoi ne montrait-il pas son visage, et pourquoi avait-il disposé son turban d'une si étrange façon? Un imposteur, sans doute. Il fallait s'en débarrasser.

Le chef répondit tranquillement:

— Nous sommes de la garde du Commandeur des Croyants, et nous avons des ordres formels pour arrêter Abou'l Atahia.

A Fadl répliqua:

- Vous êtes des soldats, vous? Et où donc portez-vous l'emblème de l'Etat?

Le chef sourit, marquant par là le peu de cas qu'il faisait des doutes d'Al Fadl.

Toutefois, il enleva son manteau, tourna le dos à l'incrédule, et Al Fadl put lire, brodée entre les épaules, cette inscription réglementaire:

ALLAH VOUS AIDERA CONTRE EUX: IL EST CELUI QUI ÉCOUTE ET QUI SAIT.

Le chef eut ensuite un geste, comme s'il cherchait quelque chose à son côté.

Al Fadl put reconnaître le sabre pendu à la ceinture.

Cependant, il objecta:

— Hé! ces costumes datent de l'époque d'Al Mansour! Vous les aurez achetés chez un fripier pour faire croire que vous êtes des soldats. Montrez-moi seulement le nom de Haroun ar Rachid? Vous devez l'avoir, vous ne l'ignorez pas.

Le chef, souriant encore, étendit le bras, et Al-Fadl lut l'indispensable nom brodé en caractères d'or:

HAROUN IBN MAHDI, COMMANDEUR DES CROYANTS

Il n'y avait qu'à s'incliner.

Après quoi, le chef rejoignit ses soldats, toujours occupés à lier Abou'l-Atahia, qui se défendait de son mieux, et leur commanda de se hâter.

Les compagnons d'Al Fadl n'attendaient qu'un signe de leur maître pour délivrer le prisonnier. Ignorant ses intentions, ils ne voulaient agir que sur un signe de lui.

Devant la suffisance du chef des soldats, Al Fadl s'adoucit. Mais il insista, et, d'une voix moins rude, quoique forte encore, il dit:

- Puisque cet homme vous affirme qu'il est de la suite d'Al Fadl Ibn ar Rabi!...
- Rien ne le prouve, lui répondit-on. D'ailleurs, à supposer que ce soit vrai, nous avons des ordres.

Le chef avait prononcé ces paroles sans se re-

Al Fadl lui cria:

— Et moi, je vous affirme qu'il est de la suite d'Al Fadl, et je vous ordonne de le lâcher!

Le chef se retourna, surpris du ton de cette voix.

Il scruta le visage d'Al Fadl, qui se dérobait sous le bandeau du turban.

Puis, il regarda du côté de la femme qui les avait amenés.

Il la vit se faufiler à travers la foule et disparaître.

Elle voulait donc s'échapper ? L'homme qui parlait si nettement était donc de ceux dont on craint la colère ?

... Fanhas assistait à l'algarade. Il lui déplut d'avoir un scandale dans sa maison. On saisissait Abou'l Atahia de la part du Calife? Pourquoi? Fanhas ne comprenait pas.

D'abord, il pensa à intervenir, pour sauver le poète. Et il le pouvait. Il avait assez de monde à sa disposition pour tenter un coup de main.

Mais le marchand se rappela la promesse qu'il avait faite à Abou'l Atahia: il devait partager avec lui le bénéfice qui résulterait de la vente des esclaves achetées par Al Fadl. Et, maintenant que le poète était arrêté, Fanhas n'aurait plus à partager avec lui. Double bénéfice. Fanhas ne s'occuperait pas du poète.

Là-dessus, Haïan arriva et, en secret, mit Fanhas au courant des événements de la veille. Il lui rapporta les paroles expresses de Atba, ajoutant qu'il croyait avoir compris que la maîtresse de Atba appartenait à la famille du Calife.

Il n'en fallut pas davantage pour que Fanhas décidât de ne pas intervenir en faveur de Abou'l Atahia.

Fanhas feignit d'avoir subitement de vagues travaux, et il rentra.

... Cependant, les soldats ne lâchaient point Abou'l Atahia.

Al Fadl, qui perdait patience, marcha d'un pas ferme vers le chef, et dit:

— Vous n'avez pas le droit de le lier avant de connaître son crime. Autrement, c'est vous qui subirez les conséquences de votre acte auprès du Commandeur des Croyants!

— Qui donc es-tu, fit le chef, pour nous menacer du Commandeur des Croyants? Mêle-toi de tes affaires!

Tant de mépris excita la fureur trop longtemps contenue des compagnons d'Al Fadl. Ils faillirent se précipiter. Ils faillirent nommer leur maître.

Ils attendirent.

Al Fadl garda son sang-froid.

Seulement, un signe.

Ses compagnons se précipitèrent.

Ils étaient vigoureux et en nombre. Le tumulte grandit. On échangea des coups.

Les soldats portaient déjà la main à leur sabre. Al Fadl les arrêta:

- Ne dégainez pas vos sabres! dit-il. Lachez

Abou'l Atahia! Si on vous le réclame, dites que Al Fadl Ibn Ar Rabi vous l'a enlevé. Si le Commandeur des Croyants ou un autre a besoin de lui, qu'il me le demande, à moi.

Stupéfaits par cette révélation, les soldats ne firent plus aucun mouvement.

Le chef alla vers Al Fadl et, sans dédain cette fois:

— Cet homme, dit-il, est réclamé par le Commandeur des Croyants. Pouvons-nous le lâcher, après l'avoir saisi ? Et que répondrions-nous ?

— Réponds qu'il est chez moi. Réponds qu'il est chez Al Fadl Ibn ar Rabi, ou chez l'héritier présomptif, à ton choix.

Al Fadl était sur le point de se découvrir le visage, pour convaincre son interlocuteur.

Mais le chef ne doutait plus: il se trouvait assurément en présence d'Al Fadl Ibn Ar Rabi.

Quelqu'un, d'ailleurs, lui dit à voix basse:

— Vous parlez à un grand vizir. C'est Al Fadl en personne.

Et, respectueusement, le chef s'excusa.

— Pourquoi mon seigneur ne s'est-il pas nommé tout de suite? Nous aurions obéi sur-le-champ. Enfin, on délivra Abou'l Atahia.

Le turban défait, les cheveux en désordre, minable, le poète se réfugia parmi les compagnons d'Al Fadl.

Il se jeta aux pieds du maître et voulut baiser le pan de son manteau.

Al Fadl le releva.

— Qu'est-ce qui t'a fait tomber dans ce précipice, dit-il, toi, un ascète ?

Il éclata de rire, à la pensée que Abou'l Atahia eût pu commettre une action contraire aux principes de son habituel ascétisme.

Abou'l Atahia murmura:

— La raison, mon seigneur? je vous la dirai. Elle est d'importance.

Al Fadl l'invita à le suivre et monta à cheval. Ses gens l'imitèrent.

Et tous se rendirent au palais de Mohammad al Amine, fils du Calife Haroun ar Rachid.

XIII

Le Sceptre et la Boule

Vers la fin de la nuit, Al Abbassa était revenue de la maison de Fanhas.

Atba semblait fort préoccupée.

Elle était sûre que Abou'l Atahia, méchant homme, avait découvert le secret de sa maîtresse.

Comme Al Abbassa allait se disposer à dormir, Atba, angoissée, n'avait pu s'empêcher enfin de lui communiquer ses appréhensions et de lui conseiller, en même temps, de faire mettre la main tout de suite sur le poète.

Affolée, Al Abbassa avait accepté ce que proposait Atba.

Atba était partie avec un détachement des troupes en service dans le palais.

Cependant, comme on l'a vu, Al Fadl Ibn ar Rabi l'avait devancée. Le coup n'avait pas réussi.

Tandis que l'envoyé de Mohammad al Amine visitait les appartements des esclaves de Fanhas. Abou'l Atahia tâchait à s'évader sans être vu par Al Fadl. Il tenait à ce qu'on ne soupçonnât pas son entente avec le marchand. D'autre part il ne songeait plus à l'aventure de cette nuit, et il ignorait qu'on le guettait dehors pour le prendre.

Mais Haïan, le portier, qui n'avait pu transmettre à temps à Fanhas les recommandations de Atba et qui voulait faire son devoir, amusait le poète afin de le retenir et bavardait.

Enfin, malgré les efforts discrets de Haïan, Abou'l Atahia, comprenant qu'Al Fadl ne tarderait plus à s'en aller, s'était empressé de déguerpir.

Il était alors tombé sur les soldats amenés par Atba.

Tout à coup, il s'était rappelé les événements de la nuit. Il n'avait eu aucun doute sur les intentions des soldats, et il s'était efforcé de résister jusqu'à ce qu'Al Fadl vînt à son secours. Des deux malheurs, il aimait mieux perdre de l'argent que d'aller en prison.

Le reste, on le sait.

0%

Atba étant revenue au palais, Al Abbassa connut l'intervention d'Al Fadl.

Mais quelle avait été l'issue de l'affaire?

Al Abbassa attendait le retour du chef des soldats pour être fixée sur ce point.

Quand elle eut appris la délivrance de Abou'l Atahia, elle se mit à pleurer.

Il était évident qu'avant peu Al Fadl posséderait

le terrible secret. Et Al Fadl était l'ennemi le plus farouche du vizir Ja'far.

Al Abbassa se lamentait.

Atba lui dit:

— Il ne nous reste plus, maîtresse, qu'à demander de l'aide à notre maître le vizir.

— Et comment l'avertirons-nous? dit Al Abbassa. Il est aujourd'hui avec mon frère au Midan ', en train de jouer au sceptre et à la boule.

— Il faut absolument l'avertir l reprit Atba. Si vous le permettez, je me charge de faire part de la chose à mon maître.

Al Abbassa était sans volonté.

Elle dit:

— Arrange cela comme tu l'entendras. Pour moi, je n'y comprends plus rien, et la tête m'éclate.

— Dois-je prier notre maître de venir ?

— A ton gré, Atba. Nous n'aurons pas encore trouvé le moyen de nous tirer de là, que notre secret serait divulgué, j'en ai peur.

— Et moi, fit Atba avec assurance, j'espère pouvoir trouver ce moyen, si Allah nous protège!

Sur ces paroles, Atba se préparait à quitter sa maîtresse.

Al Abbassa la rappela.

— Attends! je vais te donner un billet pour le vizir.

Elle écrivit :

1. Champ de courses.

« Venez, dès que vous serez libre, pour nous tirer des griffes de nos ennemis. »

Et elle donna le billet à Atba.

Atba le prit, le cacha dans ses vêtements, sortit, courut vers sa chambre, s'affubla du costume d'un messager de Khorassan, mit l'écharpe qu'on met quand on voyage, sauta sur un cheval et se dirigea en toute hâte du côté du champ de courses.

Elle fut vite arrivée.

Le palais d'Al Abbassa était à proximité du Midan.

La place regorgeait d'hommes et de montures. Des cordes doubles, supportées par des poteaux, limitaient l'enceinte circulaire. Derrière les cordes, des soldats en armes empêchaient la foule de pénétrer.

Atbaarrêta sa bête de façon à dévisager les joueurs. Elle cherchait Ja'far.

Au seuil d'une grande tente qu'on avait dressée à un angle de la place, Haroun ar Rachid parut, sur son cheval.

Coiffé d'un turban léger, spécial pour le jeu, il tenait à la main le sceptre : un bâton long entouré d'or et dont l'une des extrémités était recourbée.

Déjà les courtisans, à cheval aussi, sceptre en main aussi, se divisaient en deux camps, et les joueurs de l'un de ces deux camps se rangèrent auprès du Calife.

Haroun ar Rachid s'élança, brandissant le sceptre.

On avait posé une balle sur le sol, au milieu du terrain.

Du bout recourbé de son bâton, le Calife la frappa, et la balle bondit dans l'air.

Les joueurs se précipitèrent pour la recevoir avec leurs sceptres et la renvoyer, excitant leurs montures à qui mieux mieux.

Atba reconnut Ja'far.

Il montait un cheval bai brun, et portait une large ceinture de soie par-dessus sa tunique. Un léger turban recouvrait son béret.

Atba remarqua que personne, hormis Ja'far, n'osait s'approcher de Haroun Ar-Rachid.

Les autres joueurs couraient à travers le Midan et semblaient se fatiguer beaucoup, par courtoisie pour le Calife. Mais aucun ne se hasardait à rivaliser avec lui, de peur de le vaincre, car la bienséance exigeait que le Calife fût vainqueur.

Seul, Ja'far rivalisait avec lui.

Et Haroun ar Rachid se montrait plein d'égards pour son vizir.

Si quelquefois il manquait la balle, il riait, apostrophait Ja'far, lui jetait une plaisanterie.

Quelquesois cependant, Ja'far seignait, comme les autres, de ne pouvoir pas l'emporter.

Dans l'ardeur du jeu, les chevaux s'échauffaient,

et la bave, qui souillait leurs naseaux, se mélangeait à la sueur qui dégouttait de leur poitrail.

90

Ja'far avait passé toute la nuit précédente dans l'inquiétude.

Riach lui avait amené ses deux enfants avant de les conduire à Al Abbassa.

Ja'far les avait embrassés, caressés. Il avait joué avec eux.

Puis, ç'avait été la séparation, douloureuse, parce qu'il redoutait toujours qu'une catastrophe ne lui arrachât ses enfants si chers.

Toute la nuit, Ja'far avait été de cœur là-bas, chez Fanhas, à côté d'Al Abbassa.

Il la voyait, embrassant, caressant leurs fils, comme lui-même les avait embrassés et caressés. Il la voyait, tour à tour affectueuse et craintive, tendre et inquiète, elle aussi.

Et Ja'far n'avait pu dormir.

Le matin, il s'était rendu au Midan avec son cortège et sa suite, simulant le calme.

Certes, il savait combien de jaloux, prêts à la médisance, l'entouraient. Mais il était tranquille, sûr de la bonne opinion qu'avait de lui Haroun ar Rachid. Il ne se souciait ni de la jalousie des jaloux, ni de la médisance des médisants.

Cependant on agissait auprès du Calife : on l'excitait contre son vizir. On lui parlait de la richesse

^{1.} Le calife Haroun ar Rachid était passionné pour le jeu du Sceptre et de la Boule, et les hommes de l'Etat se rapprochaient de lui en y excellant. (IBN AL-ACIR. V.)

de sa famille, des palais et des villages qui leur appartenaient, des trésors qu'ils entassaient, — toutes choses qui, au total, dépassaient de beaucoup la fortune personnelle du Calife. Et l'on n'oubliait pas l'importance, chaque jour un peu plus grande, que prenait Ja'far dans le gouvernement.

Mais Haroun ar Rachid ne prêtait point à ces bruits une oreille complaisante. Il aimait Ja'far et il se contentait de répondre en faisant son apologie.

Le Calife avait donné pleins pouvoirs au vizir, dans ses affaires publiques et privées. Il l'autorisait même à entrer chez lui sans permission préalable. Il lui avait confié sans contrôle les caisses des finances, et il avait chargé son père Yahya de la haute surveillance de ses appartements, de ses palais et de ses femmes. Yahya avait tant de prérogatives qu'il fermait les portes à sa guise et s'en allait, emportant les clefs ¹.

On se souvient de ce fictif contrat de mariage que le Calife avait proposé à sa sœur et à son vizir : preuve suprême de l'attachement du Calife au vizir.

C'est ass z dire que le crédit de Ja'far était considérable.

Et Ja'far se croyait à l'abri des intrigues. Haroun ar Rachid l'aimait trop et montrait trop de confiance en lui pour que Ja'far pût avoir des sujets d'alarme.

1. Atlidi.

XIV

Le palais d'Al Abbassa

Atba avait observé les joueurs attentivement. Elle finit par distinguer où était Ja'far.

Il était loin d'elle.

Pour le joindre, il fallait franchir la barrière de cordes et traverser la foule.

Atba cherchait le moyen de faire tenir à Ja'far, en cachette, le billet.

Son regard tomba sur un esclave.

Elle le connaissait.

C'était le plus ancien des serviteurs du vizir. Il avait grandi dans la maison de Yahya; et, même, il avait élevé Ja'far, alors qu'il était jeune encore. Persan d'origine, ayant adopté Khorassan pour patrie, maintenant dans la cinquantaine et toujours robuste, traité en ami plutôt qu'en esclave par son maître chez qui il pénétrait à toute heure, il aimait son maître d'un amour proche de l'adoration. Souvent il venait au palais d'Al Abbassa, avec des messages particuliers. On pouvait donc être sûr de sa fidélité.

Atba l'appela:

- Hamdan!

Hamdan connaissait bien Atba. Malgré le déguisement qui lui révéla qu'elle était en mission secrète, il la reconnut tout de suite.

Il dit:

— Qu'y a-t-il?

— J'ai un billet pour votre maître. Comment le lui faire tenir?

Hamdan répondit:

— C'est bientôt la fin du jeu. Le vizir rentrera dans sa tente. Il sera facile alors de l'aborder, Donne-moi ton billet. Je le lui remettrai.

Satisfaite, Atba lui tendit le billet.

II le dissimula dans ses habits adroitement, et ;Va! dit-il. Sois tranquille. Il l'aura vite.

Atba retourna vers sa maîtresse

00

Al Abbassa commençait à s'impatienter. L'esclave raconta ce qu'elle avait fait.

Puis, toutes deux s'assirent.

Jusqu'à l'arrivée de Ja'far, elles seraient sur des charbons ardents.

Le palais d'Al Abbassa était bâti au bord du Tigre, entre le palais de Zoubaïda, femme de Haroun ar Rachid, et le château de l'Immortalité, demeure du Calife. Un balcon donnait sur le fleuve; un autre, sur la rue qui aboutissait au Midan et par où Atba était revenue.

Al Abbassa se mit au balcon, et, à travers le store, regarda la rue.

Personne.

60

Longtemps elle attendit.

Ses yeux interrogeaient l'horizon.

Y voyaient-ils une ombre? — le vizir, l'aimé, l'époux, celui en qui l'on a placé toute son espérance?

Le soleil s'inclinait vers l'Occident.

Les ombres des minarets s'allongèrent sur les terrasses des maisons de Bagdad, et la voix des muezzines s'éleva.

On entendit la prière du soir.

D'ordinaire, Al Abbassa l'aimait, et s'enivrait d l'écouter. Mais, aujourd'hui, la prière l'agaçait parce qu'elle lui annonçait la fin de la journée et que l'obscurité s'interposait, à présent, entre elle et l'horizon.

Atba était debout à côté de sa maîtresse, non moins inquiète qu'elle.

Lorsqu'elle entendit la voix des muezzines, elle dit, désireuse de rassurer Al Abbassa:

- Je pense qu'il ne viendra pas avant la nuit, et cela à dessein.
 - Pourquoi?

— Pour n'être aperçu de personne, ni du Commandeur des Croyants ni d'un autre.

Cette explication parut fragile à Al Abbassa.

— Hé! s'écria-t-elle. Depuis quand mon frère a-t-il l'habitude d'épier les allées et venues de son vizir, puisqu'il ne le suspecte pas et que toutes les clefs de tous les palais sont entre les mains de Yahya? Non, non! ce n'est point là la cause de son retard, et je tremble. Le poète, ce misérable vendeur de pots, a volé notre secret: désormais, ma vie est en danger! Et peut-être, à cette heure, lui-même...

Atba l'interrompit:

— Ne vous troublez pas, maîtresse! je vous en conjure! Rien ne prouve que Abou'l Atahia ait volé notre secret. Je ne l'ai que soupçonné. Et, si j'ai voulu le faire arrêter, ce n'est que par mesure de prudence. D'ailleurs, admettons que le poète ait bavardé: qui oserait vous dénoncer au Commandeur des Croyants?

Al Abbassa frissonna. Elle imaginait la fureur de son frère.

Elle le savait impitoyable. Mais elle savait que nul n'aurait le courage de faire seulement allusion au terrible secret, en face du Calife.

Elle répondit :

— Si je ne crains pas que Abou'l Atahia nous dénonce à mon frère, ne dois-je pas craindre, en revanche, qu'il parle aux ennemis de Ja'far, qui saisiraient l'occasion de perdre le vizir? Puis, le bras levé:

— Et je ne redoute personne comme je redoute cette femme!

Ce disant, elle désignait le palais de Zoubaïda. Zoubaïda et Al Abbassa se haïssaient. La femme et la sœur du Calife étaient toutes les deux jalouses des faveurs que le Calife dispensait à chacune d'elles, car il les chérissait pareillement toutes les deux. C'est pourquoi elles se détestaient et cherchaient à se nuire.

Atba était au courant de leur rivalité.

Elle dit:

- Je ne vois rien qui justifie vos craintes pour le moment.
- Quoi l s'exclama Al Abbassa, tu ne vois rien, toi qui connais la haine que Zoubaïda m'a vouée! Et si elle tenait mon secret...

Atba eut un sourire triste.

- Croyez-vous, dit-elle, que Zoubaïda ne le tienne pas depuis longtemps?

Al Abbassa devint pâle.

- Elle le tient ? Qui lui a dit?
- Vous êtes sage, maîtresse, répliqua l'esclave, et vos pareilles ne se laissent pas leurrer par les apparences. Peut-on n'avoir pas remarqué que mon maître le vizir vient ici quand il veut, en toute liberté et sans autorisation du Calife?

Al Abbassa frissonnait.

Elle demanda:

— Et les gens du palais, penses-tu qu'ils sachent aussi...?

Elle n'eut pas la force d'achever.

Atba se reprochait d'avoir poussé trop loin. Elle essaya de se reprendre.

— Non, dit-elle, je ne le pense pas. D'ailleurs, si je supposais que Zoubaïda fût fixée, c'est parce qu'elle a un grand nombre d'espions parmi les domestiques et les esclaves, et qu'elle s'intéresse beaucoup à vous. Au surplus, tenir un secret n'implique pas nécessairement qu'on doive le dévoiler à son mari. Car le Commandeur des Croyants, sur certains chapitres, est intraitable; et le vizir, qui est le maître absolu de l'État, n'est pas moins intraitable.

L'ombre s'épaississait.

Les deux femmes attendaient, assises au balcon, dans l'obscurité, tandis que le palais étincelait de la flamme des bougies.

Aucun des gens de la maison ne se doutait, assurément, de l'angoisse qui étreignait leur maîtresse.

Le regard d'Al Abbassa ne se détachait pas de l'horizon de plus en plus sombre. Parfois, cependant, malgré elle, il se tournait vers les lumières du palais du Calife et du palais de Zoubaïda. Dans chacune de ces vastes demeures, il y avait un ennemi.

Ja'far n'arrivait pas. Al Abbassa se leva. — Allons au balcon qui donne sur le Tigre, ditelle. Peut-être viendra-t-il par là?

Mais voici un bruit de pas au fond du corridor. Al Abbassa tressaillit.

Cela ressemblait au bruit des pas de Ja'far.

Elle s'élança.

- C'est lui!

Atba la retint.

— Allez dans votre chambre secrète, maîtresse. Je vous l'amènerai. Là, vous n'aurez pas de témoins, pas même moi.

Al Abbassa ne résista pas. Elle obéit.

Atba s'engagea dans le corridor que des bougies éclairaient.

Ja'far arrivait.

Il marchait vite.

Il était couvert d'un grand manteau noir et coiffé d'un béret allongé,—la tenue officielle des Abbassides.

Atba lui baisa la main.

Il dit brusquement:

- Où est ta maîtresse?
- Dans sa chambre, répondit Atba. Elle vous attend depuis plusieurs heures.

Elle le conduisit jusqu'à la porte.

Elle l'aiderait à quitter ses souliers, puis elle se retirerait, comme de coutume, pour ne point les gêner.

XV

L'entrevue

Al Abbassa se tenait debout au milieu de la chambre.

A cause de la vive émotion qu'elle éprouvait, ses genoux flageolaient, des sentiments divers et contradictoires d'amour, de crainte et d'espérance, agitaient son cœur tour à tour.

Bien qu'elle fût spacieuse et luxueusement meublée (lampes-minarets, tableaux suspendus, tapis déroulés), la pièce où elle se trouvait semblait à Al Abbassa trop étroite, et l'attente, à cet instant, lui paraissait plus longue que toute l'attente de toute la journée.

Des pas derrière la porte. Des souliers qu'on ôte.

Ja'far entra.

Il avait trente-sept ans, la physionomie ouverte, la figure belle, les cheveux châtains, peu de barbe et quelques rares cheveux blancs. De la douceur dans l'expression de la bouche; dans l'expression des yeux, de l'intelligence. Son béret, rejeté en arrière, montrait la blancheur du front et les marques des soucis. Car, pareil à celui des hommes qui ont des sentiments délicats, mais forts, le visage de Ja'far reflétait ses sentiments. Ja'far ne savait pas comprimer sa colère, ni patienter contre l'injure. En cela, il offrait avec Al Fadl Ibn ar Rabi un contraste frappant.

Al-Abbassa se précipita au-devant de son bienaimé.

Elle portait une robe très simple, celle qu'elle portait toujours quand il venait. Ses cheveux étaient tressés en une seule tresse accrochée au sommet de la tête à l'aide d'une épingle incrustée. Une écharpe de soie, enrichie de vers brodés en or sur les côtés, enveloppait ses épaules. L'inquiétude avait fixé dans ses yeux un air de sévérité qui la rendait plus majestueuse et plus belle.

Lorsque son regard tomba sur Ja'far, elle ne put s'empêcher de sourire.

Elle oublia les phrases qu'elle avait préparées. Toute son angoisse la quitta, et elle se sentit soulagée, comme à chacune de leurs entrevues.

Puissance de l'amour. Il triomphe même du malheur. Malgré les embûches, malgré les difficultés, malgré tout, deux êtres qui s'aiment ne songent qu'à leur amour quand ils se rencontrent. Le malheur rend l'amour plus solide. Tel l'or: les risques du jeu le rendent plus précieux.

Quant à Ja'far, bien qu'assuré de l'amour d'Al Abbassa, il n'oubliait jamais qu'elle était issue d'un sang plus noble que le sien, ou du moins que ses contemporains estimaient plus noble que le sien. Elle était Arabe, de la famille de Hachem, fille de Calife, sœur de Calife. Lui n'était que Persan, un étranger et un affranchi. Un affranchi que son mérite personnel avait élevé, certes! mais, tout de même, un affranchi. Et, jusqu'à l'époque de la décadence, jamais affranchi n'osa aimer une fille de Calife.

Mais Ja'far aimait Al Abbassa, et Al Abbassa aimait Ja'far.

S'ils jouaient leur vie en désobéissant au cruel Haroun ar Rachid, c'est parce qu'ils avaient été vaincus par ce sultan : l'amour.

Le poète, Majnoûn-Laïla a écrit:

O Laïla! combien de choses importantes j'oublie, lorsque je viens à toi dans la nuit!

Quelques instants, Ja'far et Al Abbassa furent comme le poète.

Al Abbassa se ressaisit la première.

Elle ouvrit l'entretien, et, la coquetterie étant la plus forte, elle commença par des plaintes.

Tel est toujours le prologue de la conversation des amants, où c'est un prétexte pour que chacun attribue tous les torts à l'autre. Par ce manège, les cœurs se mettent à nu, et l'amour se fortifie.

Al Abbassa murmurait

— Ce n'est que maintenant qu'il a plu à Ja'far de venir à l'appel d'Al Abbassa ?

Ja'far, avec un regard passionné, répondit :

— L'appel d'Al Abbassa est un ordre qu'on ne ne refuse point. Mais les circonstances m'ont retardé, et la peur des jaloux qui nous épient. Je suis venu à toi en barque, par le Tigre, et un domestique garde mon cheval.

Al Abbassa compritalors pourquoi elle ne l'avait

pas vu venir du balcon.

Elle s'assit sur un coussin brodé, en tenant la main de Ja'far pour l'inviter à s'asseoir à côté d'elle.

La main d'Al Abbassa était froide. Ja'far la sentit frémir dans la sienne.

D'une voix émue, Al Abbassa parla:

— Jusques à quand ces mensonges, Ja'far ? Il est temps à la fin que nous vivions ensemble, ou que nous mourions.

Ja'far soupira:

— Le destin nous impose ces transes. Il a misentre nous une barrière faite d'honneur et de noblesse. Il t'a voulue princesse et moi affranchi.

Al Abbassa riposta, les yeux pleins de reproches:

— C'est une barrière de pure imagination. Tu as l'âme plus grande que celle des princes, et tu es plus noble, à mes yeux, que tous les descendants de la famille de Hachem, dont je suis. Mais...

Et elle se tut.

— Tu m'a appelé en hâte, reprit Ja'far. Me voici. Y a-t-il quelque chose de nouveau? A présent, Al Abbassa avait retrouvé toute son angoisse. La joie de voir son bien-aimé était tombée. Et, en pleurant:

— Oui, dit-elle, il nous faut à la fin vivre ensemble, ou mourir. Je ne puis plus supporter cette gêne perpétuelle où nous nous débattons.

Ja'far répondit tranquillement :

— La mort me sera douce, si elle doit te procurer le repos.

Al Abbassa hésita un peu, puis:

— Notre secret est connu. Avant peu, mon frère saura tout.

Sa voix s'étrangla.

Ja'far bondit.

- Quel secret ? s'écria-t-il. Et qui l'a dévoilé ? Et comment ? Et quand ?
- Hier, lorsque j'étais chez Fanhas, j'embrassais nos enfants et leur disais adieu...
 - Et qui a osé?...
 - Abou'l Atahia, le maudit!
 - Abou'l Atahia? Il mourra.
- J'ai voulu le faire tuer. J'ai envoyé des soldats, ce matin, pour le saisir. Il s'est échappé.
- Comment s'est-il échappé des mains des soldats? Les misérables! Ils mourront.
 - Ton ennemi l'a délivré.
 - Lequel ? J'en ai beaucoup.
- C'est vrai. Mais je parle du plus jaloux de tous, du plus méchant. Tu n'as pas deviné?
 - Al Fadl ?

— Oui. Elle éclata en sanglots.

Les larmes d'Al Abbassa excitèrent la fureur de Ja'far.

De rage, il faillit déchirer ses vêtements. Il cria:

— Al Fadl? Allah le maudisse! Lâche et vile créature! Mais ne craint-il donc pas mon pouvoir? Ne craint-il donc pas mon sabre? Pourquoi cette impudence? Ah! je me vengerai!

Al Abbassa secoua la tête, et dit tristement:

- Il ne te craint pas, Ja'far. Il est le favori de Mohammad al Amine et le favori de Zoubaïda, qui est toute puissante sur mon frère. Tu ne peux rien contre lui. Al Fadl se trouvait par hasard chez Fanhas; il achetait des esclaves pour le compte de ce débauché de Mohammad. En sortant, il vit nos soldats qui liaient Abou'l Atahia. Le poète demanda protection. Atba m'a affirmé que ses yeux avaient l'air de promettre quelque chose, — tu sais quoi. Al Fadl le délivra, aidé de ses gens, et menaçant les nôtres, qui revinrent m'annoncer leur échec. Tu penses bien que, pour remercier Al Fadl, le poète lui aura raconté ce qu'il aura découvert chez Fanhas! Je t'ai dépêché Atba avec un billet, tu étais au Midan, et j'ai passé à t'attendre des heures plus longues que des siècles. Voilà mon histoire. Maintenant, tu es là. Quel est ton avis? Pour moi, je ne resterai pas ici un jour de plus : je ne plus suis en sûreté. Il me semble que les pierres de Bagdad et les eaux du Tigre connaissent mon secret. Il me semble que mes serviteurs et mes esclaves sont autant de soldats qui se préparent à me prendre. Ah! si j'étais seule menacée, ma peine serait légère! Mais j'ai peur pour toi de la colère du Calife.

Elle s'essuya les yeux.

Ja'far écoutait, le regard fixé sur elle.

Son cœur battait violemment.

Soudain, il se leva.

— Rassure-toi, dit-il, ma chérie. Ils ne toucheront pas à un seul de tes cheveux. Je leur arracherai plutôt la vie à tous!

Elle s'accrocha à ses habits et l'obligea à s'asseoir.

— Ne t'emporte pas, surtout, dit-elle. Il faut de la réflexion et de la prudence. Prends garde! Ton rival est le Calife, le Commandeur des Croyants. Il a avec lui toute la famille de Hachem, tous les Arabes et tous leurs partis et tous leurs soldats, tous les envieux qui souhaitent de toi un faux pas!

XVI

Le bon avis

Ja'far sourit. Mais ses lèvres et ses yeux trahissaient sa fureur.

- Ne crois pas, dit-il, que je parle sans réfléchir. Je suis en garde contre tout malheur. Tu as nommé les seigneurs de la maison de Hachem et les hommes de l'Etat? Eh bien! il n'y en a pas un parmi eux que je n'aie comblé de mes faveurs et conquis par mes bienfaits. Ce n'est pas en vain que j'ai multiplié mes présents; ce n'est point par sottise que j'ai exagéré ma générosité. J'ai seulement pris mes précautions en vue des jours moins heureux. Ces gens-là me sont attachés. Quant à l'armée, elle est à moi. Tous les généraux persans détestent ton frère, parce qu'il persécute les partisans de Ali. J'ai à Khorassan des milliers de soldats valeureux, soumis à mes ordres: aucun d'eux n'aime la dynastie abbasside. Je parle franchement. Excuse-moi. Je te dis là des choses que je n'ai jamais dites à personne. Ne te fâche pas si j'ai mal parlé de ton frère: il m'a suffi de te voir pleurer pour perdre la tête.



Al Abbassa ne répondit point.

Elle songeait.

Ja'far continua:

— Il me semble que mes paroles t'ont déplu? Si tu désavoues ma rébellion contre le Calife, disle moi.

Al Abbassa leva sur lui ses yeux inquiets.

— Tu as été franc, dit-elle, je n'aurai plus de honte à être franche aussi. Sache que rien au monde ne m'intéresse, hormis toi. Quiconque est ton ennemi est mon ennemi. Je n'excepte personne. Mais, hélas! ton projet me paraît trop vaste. Mon bienaimé, mon seul désir ici-bas, c'est de vivre à côté de toi, avec nos deux enfants, fruits de notre amour.

Elle retint ses larmes. Puis:

— Peu m'importe que nous vivions dans un palais ou dans une chaumière! J'en ai assez, des palais et des dangers qui nous y guettent. Fuyons cette ville! Fuyons vers un endroit où nous n'ayons plus rien à craindre! Laisse le vizirat et tous les honneurs: ils sont entourés de périls. Si longue qu'ait été la vie de l'homme, si grand qu'ait été son pouvoir, il ne lui reste de tout ce qu'il a possédé, qu'un peu de terre où on le fait disparaître.

Et elle éclata en sanglots.

Ja'far, ému, pensa pleurer comme elle.

Mais il fallait agir sans retard et chercher une porte de salut.

Il s'approcha d'Al Abbassa.

Elle avait les mains sur les yeux. Il lui écarta les mains et dit:

— Ne pleure pas, mon cœur. Je ferai tout ce que tu voudras, et rien de plus. Tu as raison: la prudence convient mieux aux caractères énergiques. Et voici ce que je te propose.

Elle le regarda.

Triste, elle souriait, les paupières rouges et encore gonflées de larmes, les cils fatigués.

Ja'far reprit:

- Ton frère n'apprendra pas l'histoire de nos enfants, je te le jure. De ce côté, ta frayeur est vaine. Car nul, ni Al Fadl, ni un autre, n'oserait te nommer devant le Calife ou même faire allusion à ce qui te torture. Cela, je le sais bien. Donc, rien à craindre, pour le moment du moins. Mais nous trouverons le moyen de nous éloigner de Bagdad et d'être en sécurité, avant que ton frère soit averti.
 - Al Abbassa tendit le cou, pour mieux entendre.
- Tu sais que Khorassan est avec moi et que ses habitants sont dévoués à mes ordres. Dans Khorassan, je peux résister à tout le monde, même à ton frère. Et les partisans de Ali combattraient pour moi jusqu'à leur dernier souffle.
 - Oui.
- Depuis longtemps j'ai envie de me débarrasser du vizirat et de l'échanger contre le vilayet de Khorassan. Ton frère m'a déjà promis ce vilayet. Que je le lui demande, et demain il me l'accordera.

— Est-ce vrai, Ja'far? Sa promesse ne cachet-elle pas un piège?

— Il me l'a promis. J'ai sa parole. Au surplus, les envieux me serviront, malgré eux, car ils ne désirent que m'éloigner de la cour, afin de profiter seuls des bontés du Calife. Je n'ai donc qu'à dire un mot et mon espoir sera réalisé.

Les yeux d'Al Abbassa brillaient:

- Je t'adjure par Allah! dit-elle. Hâte-toi de le réaliser! Je ne vois pas pour nous de meilleure solution. Pars pour Khorassan. Je te rejoindrai aussitôt. Et nous vivrons là-bas, avec nos enfants, dans la paix et le bonheur! Haroun ar Rachid ne nous poursuivra pas: pendant qu'il serait à Khorassan, il risquerait de perdre son trône, et il tient à son trône!
- Tranquillise-toi: l'affaire ne traînera pas.
- Oh! je ne suis plus inquiète! Oui, tu l'as dit: ils n'oseront pas raconter au Calife l'histoire de nos fils. Je suis persuadée qu'il ferait mettre à mort ceux qui la lui raconteraient.
 - Donc, ma proposition te plaît?
- Elle est excellente. Ah! est-ce que cet espoir se réalisera? Est-ce que je vivrai enfin avec toi? Seras-tu enfin mon époux à la face de tous, comme tu l'es à mes yeux, en dépit de mon frère?

Elle grinçait des dents.

Ja'far se leva. Il dit:

— Que j'aimerais rester ici et ne pas te quitter, ma bien-aimée! Mais il faut que je te quitte. Je suis venu en cachette, et, puisque nous avons décidé d'être prudents, il vaut mieux que je parte au plus vite.

Al Abbassa le prit par le poignet ; il se rassit.

- Non. Ne pars pas. Je...

Et elle fut secouée d'un sanglot.

- Tu as encore peur? dit Ja'far. N'aie pas peur. Le jour est proche où nous serons réunis, avec la permission d'Allah!
- Cela est nécessaire: nous n'avons pas commis de crime. Notre mariage est légal. Mon frère a eu l'audace de nous défendre ce qu'Allah a permis. N'est-ce pas mon frère qui nous a mariés?
- Oui. Mais il ne reconnaît pas à un autre le droit de jouir de ce qu'Allah a permis.

Il se leva.

Elle se leva.

Il voulait lui dire adieu, mais son âme ne lui obéissait pas. Un instant, il demeura debout à la regarder.

Elle le regardait.

Et leurs yeux se comprenaient beaucoup mieux que si leur bouche avait parlé.

Ja'far rajusta son béret et se dirigea vers la porte. Puis, il remit ses souliers, et, serrant fortement entre les siens les doigts d'Al Abbassa:

— Ne bouge pas, jusqu'à ce qu'un messager de paix te vienne trouver de ma part.

Sans lâcher sa main, elle répondit :

— Va! mon seigneur, sous la garde d'Allah! Et qu'Allah te donne ce que tu désires! Ja'far s'en allait.

Il rebroussa chemin, et, fixant sur elle ses yeux pleins de reproches, il dit:

— Ne prononce plus ce nom de mon seigneur. Je suis un affranchi et je suis ton esclave, selon leurs lois et leurs usages. Car, quelle est ma condition auprès de la tienne, puisque tu es la sœur du Commandeur des Croyants?

A leur tour, les yeux d'Al Abbassa se chargèrent de reproches :

— Que parles-tu de leurs lois et de leurs usages? Tu es mon seigneur, de par la loi d'Allah et les usages des hommes justes!

Ja'far sourit.

— Adieu! Je te confie à Allah. Avant peu nous nous réunirons, et pour toujours, je l'espère. Mais, tant que je n'aurai pas le moyen de nous échapper je ne te verrai pas : cela est préférable.

— Ton absence me pèsera. Mais je la supporterai, dans l'attente de la liberté.

Elle sit le signal convenu auquel Atba avait coutume de répondre.

Atba accourut, et Al Abbassa lui dit:

— Marche devant ton maître. Mène-le à la porte du palais. Et veille à ce que personne ne le voie! Atba obéit.

Peu après, Ja'sar trouvait Hamdan et son cheval et rentrait chez lui. Cependant, restée seule, Al Abbassa écoutait le bruit des pas de son bien-aimé qui s'éloignait.

Bientôt, elle n'entendit plus rien, et ses appréhensions recommencèrent.

Elle éprouva le besoin de se confier à Atba.

Elle l'appela, lui dévoila les desseins de Ja'far. Atba applaudit.

Et Al Abassa s'apprêta à dormir.

XVII

Le Palais de Mohammad al Amine

Au moment où nous avons laissé Al Fadl, il s'en retournait chez Mohammad al Amine, accompagné de son escorte habituelle et de Abou'l Atahia.

Abou'l Atahia était plein de colère contre Atba et contre sa maîtresse.

Si ces deux femmes n'avaient pas souhaité sa perte, peut-être aurait-il hésité à divulguer le fameux secret, malgré le gain matériel qu'il espérait en tirer; peut-être aurait-il eu pitié des deux enfants qu'il vouait à la mort: peut-être aurait-il respecté Al Abbassa et craint Ja'far ou Haroun ar Rachid; peut-être même ne se serait-il pas pressé de bavarder, attendant un hasard propice pour avertir Al Fadl ou un autre. Mais le procédé d'Al Abbassa l'avait poussé à bout, et la présence d'Al Fadl sur le lieu de l'algarade l'avait incité à ne pas se taire. Le poète avait suivi Al Fadl: l'un désirait parler, et l'autre apprendre.

Les cavaliers dirigeaient leurs montures du côté du palais de Mohammad al Amine. Ils passèrent à gauche du Midan et virent la foule qui assistait au jeu du sceptre et de la boule.

Puis ils obliquèrent et s'engagèrent dans la rue qui menait au Pont de Bagdad.

Déjà, le soleil était au milieu du ciel.

De nombreuses traces de pas couvraient les planches du Pont.

Al Fadl savait que des hommes de la police secrète étaient disséminés partout, sur le Pont comme ailleurs, car, à cette époque, on s'épiait l'un l'autre en toutes circonstances. C'est pourquoi ses compagnons et lui chevauchaient, le visage prudemment masqué par des foulards.

Ils franchirent le fleuve et, en longeant la rive, gagnèrent le palais de l'héritier présomptif.

Al Fadl était en retard : la visite des appartements des esclaves avait été longue, et, par-dessus le marché, cette arrestation de Abou'l Atahia...

Lorsqu'il aperçut enfin le palais de Mohammad Al Amine, le soleil commençait à s'incliner un peu.

Certes, Al Fadl regrettait d'avoir manqué la boisson du matin. Mais Abou'l Atahia semblait posséder un secret. Al Fadl apprendrait-il quelque chose d'utile? Serait-ce un moyen de nuire à Ja'far, son rival?

Sans plus attendre, Al Fadl voulait être fixé.

Il congédia ses gens et invita le poète à demeurer.

Tous deux mirent pied à terre dans une rue

large, plantée d'arbres.

Le rue s'ouvrait sur une grande place où donnait

la porte du palais; pas la porte du palais, à vrai dire, mais la porte du jardin de Mohammad al Amine. L'édifice se dressait derrière, entouré de hautes murailles solides, comme d'une citadelle; car chaque maison de plaisance était en même temps une forteresse, parce que, du jour au lendemain, les événements pouvaient changer de face et Bagdad de maître.

Al Fadl pria le poète de lui conter la nouvelle. Abou'l Atahia la conta.

Al Fadl fut trop surpris pour ne pas douter des révélations du poète.

Il demanda des détails. Et, dès lors, l'authenticité de l'histoire lui parut plus que probable. Toutefois, l'affaire était grave, très grave.

Al Fadl réfléchit quelques instants sans rien dire. Puis il regarda Abou'l Atahia, pour s'assurer qu'il ne mentait pas.

— Gare à toi, si tu inventes! Je ne crois pas à ton histoire. Tu as peut-être mal vu. Il est impossible que notre maîtresse Al Abbassa se trouve en pareille aventure! Surtout, ne parle de ceci à personne, de peur d'avoir à subir les conséquences de tes mensonges!

Les intentions d'Al Fadl n'échappèrent point au poète.

Il répondit:

— Il est impossible que notre maîtresse se trouve en pareille aventure? D'accord! Mais je dis ce que j'ai vu. A présent, j'ai pu me tromper. Parfois, les yeux sont sujets à erreur, et l'on tombe dans des précipices où ne tomberait pas un aveugle.

Il haussa les épaules, l'air pensif, comme pour ajouter :

« Eh! que m'importe tout cela? »

XVIII

Ibn al Hâdı

Abou'l Atahia était capable de sacrifier sa vie contre un peu d'argent: Al Fadl ne l'ignorait pas; et, persuadé que le poète n'avait fait ses confidences que dans l'espoir d'un cadeau, il résolut de se l'attacher par une gratification, en cas qu'une autre fois il eût besoin de ses services. Il mit donc la main dans sa poche, en tira une bourse d'or et la donna à Abou'l Atahia:

— Tu es un poète, dit-il. Or, les poètes ne disent rien sans être récompensés, même s'ils disent de la prose! Prends ce petit sac. Notre maître Mohammad al Amine t'en donnera autant, car il sera satisfait des esclaves blanches que j'ai achetées tout à l'heure, et je lui affirmerai que tu m'as aidé, chez Fanhas.

Al Fadl acheva sa phrase dans un éclat de rire; mais ce fut un rire bruyant, sans nuance, presque un rire forcé.

Puis, il saisit le poète par l'épaule, lui dit : « Allah te bénisse! » et fit quelques pas.

Abou'l Atahia comprit qu'on le renvoyait. Il s'inclina, baisa la main d'Al Fadl et s'éloigna. Al Fadl le rappela:

— Aie soin de ne pas te montrer. Le vizir n'aurait qu'à t'apercevoir, on t'arrêterait, et tu risquerais d'être malmené. Tu devrais plutôt entrer dans le palais de notre maître et ne le quitter plus. Ou bien, va chez moi, à ton gré. Restes-y; tu y seras en sûreté. En tout cas, ne me perds pas de vue.

Abou'l Atahia baissa la tête en signe d'assentiment et partit.

Alors, Al Fadl ôta le foulard qui lui masquait le visage: il n'avait plus rien à redouter des indiscrets.

Contrairement à l'habitude, la porte du palais était grande ouverte et les gardes causaient avec de nombreux étrangers.

Ces étrangers, pour la plupart, étaient des domestiques et des palefreniers. Les uns parlaient entre eux, les autres s'occupaient à enchaîner des chevaux ou à les bouchonner. Tous, habitants de Bassorah, appartenaient à Ibn al Hâdi. Al Fadl les reconnut.

Ibn al Hâdi lui-même se promenait avec l'héritier présomptif dans les allées du jardin.

Al Fadl entra, et les gardes se précipitèrent pour le servir et lui faire place. Ibn al Hâdi 'était, comme son nom l'indique, le fils du Calife Moussa al Hâdi, lequel était le frère du Calife Haroun ar Rachid. Expliquons-nous:

Al Mahdi, jadis Calife, eut deux enfants, Moussa al Hâdi et Haroun ar Rachid. Il les éleva tous deux au rang d'héritiers présomptifs, mais avec cette condition que le trône appartiendrait d'abord à Moussa al Hâdi.

Al Mahdi mourut en l'an 169 de l'hégire. Selon sa volonté, Moussa al Hâdi lui succéda. Mais à peine eut-il le pouvoir en main, qu'il rêva de destituer son frère Haroun ar Rachid en faveur de son fils Ibn al Hâdi. Il intéressa quelques intimes à sa cause. Haroun ar Rachid fut destitué, et Ibn al Hâdi proclamé héritier présomptif. Vils flatteurs, tous les hommes politiques étaient du parti de Moussa al Hâdi.

Sans soutien, Haroun ar Rachid dut s'incliner. Un seul prit sa défense: ce fut Yahya Ibn Khaleb al Barmaki. Il le consola, l'encouragea, lui jura qu'il aurait le trône, exposa sa propre vie, si bien qu'il fut jeté en prison, sur l'ordre de Moussa al Hâdi, et menacé de mort.

Mais, grâce à sa finesse, à sa diplomatie et à sa

1. Le vrai nom de ce nouveau personnage est Ja'far Ibn Moussa al Hàdi. Mais, pour épargner au lecteur une confusion possible entre ce Ja'far et Ja'far le Vizir, et comme en plusieurs endroits l'auteur se contente de l'appeler Ibn al Hàdi, nous l'appellerons toujours Ibn al Hàdi.

(Note des traducteurs.)

persuasion, Yahya parvint à convaincre Moussa al Hâdi; le Calife, disait-il, pouvait laisser à Haroun ar Rachid le titre d'héritier présomptif; tant que Ibn al Hâdi serait jeune, cela n'offrait aucun danger; plus tard, on aurait le temps de destituer Haroun ar Rachid, une fois pour toutes. Moussa al Hâdi se laissa fléchir.

Tout à coup, le Calife tomba malade et mourut. Il n'avait régné qu'un an et trois mois. Le bruit se répandit que sa mère avait précipité sa mort par vengeance, car, disait-on, elle gardait rancune contre le Calife, qui l'avait tenue éloignée des affaires de l'État.

Aussitôt, Yahya courut de nuit chez Haroun ar Rachid et lui annonça son avènement.

Devenu Calife, Haroun ar Rachid n'oublia point la fidélité de Yahya. Il lui conféra pleins pouvoirs, ne prit aucune décision sans son aveu et choisit comme vizir le fils même de Yahya, Ja'far que le lecteur connaît.

Restait Ibn al Hâdi. Encore enfant à la mort de son père, il n'eut que la ressource du silence. Mais, dans son âme, il voua une haine éternelle à la femme qui avait tué Moussa al Hâdi, et à Yahya. Il grandit, et sa haine dura.

Maintenant, Ibn al Hâdi vivait à Bassorah. Haroun ar Rachid lui avait donné de vastes terres, et il lui versait une forte pension, comme d'ailleurs à tous les Bani Hâchem. A cette époque, pour être maître il fallait être généreux. En montant sur le trône, Haroun ar Rachid sentait les yeux de tous braqués sur lui, ses parents n'étaient ni les moins cupides ni les moins jaloux. Donc, s'il voulait conserver la sympathie des siens, il devait les accabler de richesses et faciliter leurs débauches.

Le luxe et la luxure les occuperaient trop, pensait-il, pour qu'ils pussent se préoccuper du gouvernement. Leur courage s'affaiblirait et cela leur ôterait à jamais l'envie de se relever. Et voilà pourquoi les Bani Hâchem se livraient à tous les plaisirs et à tous les excès. Le Calife était généreux. Le Calife exploitait leurs vices. Ils passaient le temps à se rassasier et à s'enivrer dans des parcs et des jardins, et à acquérir des chanteurs et des concubines. La plus grande partie de l'année, ils habitaient Bassorah, et ils ne venaient à Bagdad que pour toucher leur pension et faire emplette d'esclaves ou de meubles.

Parmi les Bani Hâchem, Ibn al Hâdi était le plus favorisé.

Cependant, au milieu de la débauche, il n'oubliait pas sa vengeance. Jusqu'au jour où son oncle proclama héritiers présomptifs Mohammad al Amine et Al Mamoun, il avait espéré que le trône lui reviendrait. Mais, à présent, tout espoir lui était interdit, et Ibn al Hâdi n'avait qu'une pensée: se venger! Se venger de Haroun ar Rachid, de Yahya et de Ja'far. Comment? Ce serait difficile. Qui l'aiderait?

Déjà, il avait gagné Al Fadl, cet autre jaloux.

Ils s'étaient fait des confidences. Tous deux détestaient Ja'far; tous deux étaient mécontents de Haroun ar Rachid; tous deux enfin, d'un commun effort, cherchaient à provoquer une révolution.

Mais, d'abord, il fallait renverser le vizir.

Si Ja'far tombait, Al Mamoun perdrait du même coup ses droits à l'héritage de Haroun ar Rachid, car le Calife n'avait reconnu Al Mamoun que pour plaire à Ja'far, et il serait aisé de convaincre le Calife de son erreur.

Il n'y aurait plus qu'à se débarrasser de Mohammad al Amine. Cela, Ibn al Hâdi en faisait son affaire. Il savait la faiblesse de Mohammad al Amine. Il la cultiverait. Mohammad al Amine aimerait mieux, assurément, renoncer au trône qu'à ses passions.

Ibn al Hâdi travaillait déjà à désarmer Mohammad al Amine. Il flattait ses goûts, le poussait au vice, et se mêlait même à ses orgies, dût cette politique le faire paraître aussi vicieux et dévergondé. Quant à Mohammad, il ne s'apercevait de rien.

Aujourd'hui encore, Ibn al Hâdi se trouvait au palais de l'héritier présomptif. Il était venu sous prétexte de toucher sa pension, bien qu'il eût pu s'en dispenser, car souvent le Calife la lui envoyait à Bassorah. Mais il était venu surtout pour entretenir son œuvre de vengeance. Toute la journée, il festoyait et ripaillait avec Mohammad al Amine. Et c'était lui qui avait conseillé cet achat de chanteuses que son complice Al Fadl était allé quérir chez Fanhas.

XIX

Mohammad al Amine

Comme Al Fadl tardait à revenir de chez Fanhas, Mohammad al Amine, las d'attendre, était descendu au jardin pour s'y promener, en compagnie de Ibn al Hâdi.

Le jardin était splendide.

Des allées, tapissées de cailloux de différentes couleurs, séparaient de somptueux parterres. Il y avait là des arbres et des plantes innombrables, de toutes les espèces, les uns originaires de Bagdad même, les autres importés de l'Inde ou du Turkestan, des basilies, des fleurs variées aux teintes éclatantes, toutes symétriques grâce aux ciseaux du jardinier.

Parfois, les plantes étaient taillées de manière à représenter des animaux, des paons, des lions ou des tigres, et l'adresse du jardinier était telle qu'on se trompait souvent et qu'on ne distinguait plus si c'étaient des fleurs arrangées ou de véritables

animaux: l'effet était prodigieux. De-ci, de-là, entre les parterres, on rencontrait des piscines, alimentées d'eau par des conduites cachées. Beaux de nuances et jolis de formes, des poissons y prenaient leurs ébats, et c'était un jeu de suivre leurs courses capricieuses dans l'eau.

Mais on ne se contentait pas d'apprêter les fleurs. On apprêtait aussi les allées. Avec des cailloux, comme d'une mosaïque, on avait dessiné des êtres et des choses, des plantes et des bêtes. Pour ce travail, on employait des artistes persans, grecs ou indiens. Quant aux parfums qui montaient de partout, ils n'étaient rien auprès de ceux que répandait le costume de Mohammad al Amine: le musc dominait.

Aux jours de débauche, les habits officiels étaient remplacés par un vêtement de circonstance, très léger et très fin, rouge, jaune ou vert, et qu'on appelait costume de la boisson.

Ce matin-là, Mohammad al Amine portait un costume rouge et un manteau jaune si bien repassé, qu'il paraissait rigide. Pas de turban, pas de béret, mais une couronne de basilics et de fleurs—œuvre admirable du jardinier— qui ressemblait à un béret. Aux pieds, des chaussures souples.

Ibn al Hâdi portait un costume du même genre, mais son manteau était vert. Il avait sur la tête un béret recouvert d'un turban richement brodé. Au surplus, Ibn al Hâdi s'était coiffé selon la mode de jeunes gens de l'époque: ses cheveux tombant

sur le front, se mêlaient aux sourcils, contournaient les oreilles et revenaient vers les tempes 1.

90

Mohammad al Amine s'ennuie : Al Fadl n'arrive pas.

Afin de tromper le temps, l'Héritier présomptif ordonne au Maître des Béliers de faire lutter ses bêtes devant lui.

Puis il se dirige vers un banc, au milieu du jardin, qu'ombrage une treille élevée.

Il se dispose à s'asseoir avec son cousin Ibn al Hâdi, quand on lui annonce l'arrivée d'Al Fadl. Il le mande tout de suite : il croit qu'Al Fadl lui amène les chanteuses promises.

Bientôt, un bruit de cailloux écrasés.

Al Fadl s'approche de la treille.

Mohammad al Amine lui crie:

- Quelles nouvelles, Fadl?
- Rien que de bonnes nouvelles, seigneur!
- Où sont ces esclaves?
- Elles viennent.

Al Fadl est maintenant auprès de Mohammad. Il sourit.

Mohammad lui demande:

- Comment me trouves-tu avec cette couronne et ce costume?
- 1. Nafh At Tib (t. II).

— Comme un ange sous la figure d'un homme! répond Al Fadl.

Mohammad al Amine avait dix-sept ans. Son visage éclatait de jeunesse et sa barbe poussait. Il était beau, grand; la peau blanche, les yeux petits et le nez aquilin. Ses cheveux tombaient de chaque côté de son front. Fort, courageux, capable d'affronter sans peur un lion, il était à la fois cruel, éloquent, cultivé et plein de persuasion. Quiconque le voyait le respectait et, aussi, l'aimait. Mais il était folâtre, prodigue, avide de jouissances et de crapule, autant par un penchant naturel qu'à cause des mauvais conseils qu'il recevait de ses familiers 1.

Plus raisonnable, plus faible de constitution, Ibn al Hâdi avait peu de barbe et des yeux percants.

Mohammad al Amine dit à Al Fadl:

— Quitte ces habits et mets le costume de la boisson. Il ne faut pas que ton retard nous fasse manquer les plaisirs que nous avons préparés. L'heure de la boisson du matin est passée, mais nous finirons la journée dans la joie!

Puis, Mohammad bat des mains.

Un esclave turc se présente.

Il est beau ; il est imberbe ; ses cheveux pendent en une seule tresse le long de son dos ; il est vêtu d'une robe rouge, nouée d'une large ceinture de soie brodée d'or, et coiffé d'un béret de forme

1. Abou'l Fida (t. II). Al Massoudi (t. II).

pyramidale, pailleté d'or, légèrement incliné et surmonté d'un croissant d'argent dont le poids lui fait pencher la tête. Il a l'air d'une fille plutôt que d'un garçon, sa voix n'a rien de la voix d'un homme. C'est un de ces esclaves comme il y en a beaucoup chez l'héritier présomptif. C'est un eunuque.

Respectueusement, l'eunuque écoute Mohammad. Mohammad l'interroge:

— Quels poètes avons-nous à la porte?

- Abou Nouas, Abou'l Atahia, et ...

— Pas de Abou'l Atahia! Nous n'en avons que faire. C'est un ascète, et son ascétisme ne nous serait d'aucune utilité. Abou Nouas, voilà ce qu'il nous faut : c'est un poète agréable.

Il s'arrête, rit, et ajoute :

— Renvoie les autres, ne retiens que Abou Nouas. Et dis au Maître de la Boisson qu'il nous prépare une séance complète!

Al Fadl intervient alors:

— Il n'y aurait pas de mal, Seigneur, à retenir Abou'l Atahia : c'est un bon poète, et son ascétisme ne nous gêne guère.

Et Mohammad crie à l'esclave :

- Fais entrer Abou'l Atahia aussi!

XX

Lutte de béliers

Mais Mohammad s'indigne, parce que le Maître des Béliers n'est pas là.

Pour la seconde fois, il bat des mains.

Un second esclave se présente.

— Où est le Maître des Béliers? Je veux que mon cousin assiste à la lutte de deux béliers sans pareils, à Bagdad, à Bassorah et dans tout le Iraq!

L'esclave répond:

— Les béliers sont prêts depuis une heure. Le maître ne les a pas conduits ici, car ils auraient abîmé les mosaïques des allées. D'ailleurs, sur les cailloux, ces animaux ne sauraient développer toute leur force. Si mon seigneur veut bien se transporter derrière cette treille...

- Parfait!

Mohammad se lève.

Ibn al Hâdi et Al Fadl le suivent.

Chemin faisant, tous deux échangent des regards d'intelligence, comme pour se dire : « Comment pourrait durer un règne dont un homme semblable est l'héritier présomptif? Comment celui qui s'intéresse à de tels enfantillages, gouvernera-t-il un royaume qui touche, d'une part, à la mer des Indes, et, de l'autre, à la mer des Ténèbres? Comment guidera-t-il tant de peuples divers? Sans parler des intrigues politiques qu'il aura à subir. »

Mohammad se pavane dans son costume empesé. Les voici en face des béliers.

Les deux bêtes sont grandes et blanches. On a peint sur leur corps des images et des figures, attaché au cou de chacun d'eux un collier de rubis, et badigeonné de vert les cornes de l'un et de rouge les cornes de l'autre.

Le Maître des Béliers se précipite pour baiser la main de Mohammad.

Mohammad l'en empêche et lui dit:

- Quel est le mien?

L'homme désigne le bélier aux cornes rouges:

- Celui-ci, mon seigneur.

Mohammad se tourne vers Al Fadl:

— L'autre est donc le tien. Qu'ils luttent! Au cou du vainqueur, nous attacherons un collier que lui achètera le propriétaire du vaincu.

Al Fadl doit se montrer très satisfait.

Il dit:

— J'espère que le bélier de mon seigneur sera vainqueur ; car, si le mien l'était, je serais trop confus.

Mohammad rit aux éclats:

— Et moi, je demande à Allah que ton bélier soit

vaincu. Non point parce que c'est le tien, mais parce que...

Il rit de plus belle.

Al Fadl ne comprend pas.

Il regarde Ibn al Hâdi et le voit sourire. Des yeux, il le questionne.

Ibn al Hâdi lui explique, à voix basse :

- Parce que ton bélier s'appelle Barmak!

Al Fadl comprend. Si le bélier de Mohammad bat celui d'Al Fadl, qui s'appelle *Barmak*, ce sera comme s'il battait Ja'far al Barmaki!

La lutte s'engage:

Le Maître des Béliers n'ignore pas que Mohammad al Amine attend la défaite de Barmak.

Il se démène pour que Barmak ait le dessous.

Et Barmak a le dessous.

Mohammad est joyeux.

Il veut qu'on récompense le Maître des Béliers. Mais un esclave accourt :

— Le Maître des Coqs prie mon seigneur d'assister au combat des coqs.

— Qu'il revienne un autre jour! réplique Mohammad. C'est assez de luttes pour le moment. Rentrons: il faut boire!

Mohammad al Amine marche vers le palais.

Le palais s'élève sur la rive gauche du Tigre. Plusieurs fenêtres et plusieurs balcons donnent sur le fleuve. Il y a, en particulier, une vaste terrasse, pavée de marbre multicolore; un toit l'abrite, orné de dessins, œuvre de peintres persans; ou, plutôt,

c'est un mélange d'art persan et d'art grec. Le toit s'appuie sur des colonnes de marbre rehaussées d'or. N'était le grand rempart extérieur, on verrait de la terrasse les barques sur le Tigre, et Mohammad en possède de magnifiques; il en a de toutes les formes: les unes ressemblent à des lions; d'autres à des éléphants; celles-ci à des vautours; celles-là à des serpents ou à des chevaux; et toutes sont d'un prix considérable.

Des serviteurs et des eunuques précèdent Mohammad et annoncent sa rentrée au palais.

Il rentre.

Obséquieux, les gardiens s'inclinent.

Sans les regarder, Mohammad monte par les degrés de pierre, passe le seuil, flanqué d'Al Fadl et de Ibn al Hâdi, traverse un corridor qui aboutit à un rond-point où s'ouvre un corridor, qui aboutit au harem. Partout, des corridors et des rondspoints: le palais de Mohammad al Amine est une véritable petite ville.

XXI

Le harem

Le chef des ennuques noirs salue Mohammad et, de la main, écarte une tenture de soie brodée.

Mohammad invite Al Fadl et Ibn al Hâdi à le suivre.

Ils le suivent.

Leurs pas ne font point de bruit, car ils marchent sur d'épais tapis de Tabarestan.

Un autre corridor, puis un jardin, puis le harem. On accède au harem par sept degrés de marbre rouge. A la porte, une tenture de soie bleue, où des vers de Hatem at Taï, brodés en or, vantent la générosité de l'héritier présomptif.

Le chef des eunuques écarte encore de la main cette tenture, et les trois amis pénètrent dans une grande salle qui doit être un salon de réception.

A chacune des deux extrémités du salon, une porte ; l'une donne sur le harem proprement dit ; l'autre donne sur une série de chambres particulières toutes différentes.

L'ameublement est de style arménien. Beaucoup

de soie brodée. Aux murs, des portraits de rois persans et de rois grecs, des images d'animaux. Certaines de ces images sont incrustées sur des planches d'ébène et façonnées avec de l'or ou de l'ivoire; quelques-unes sont suspendues par des clous d'or. Les tentures des portes sont retenues par de gros clous d'argent. Sur le sol, un unique tapis d'une superficie d'environ vingt mètres carrés. Autour de ce tapis, une profusion de coussins de soie bourrés de plumes d'autruche. A chaque coin du salon, un minaret d'argent où l'on allume, le soir, des bougies.

On distingue des sons de luths qui arrivent, sans ordre et sans harmonie, d'une pièce voisine, comme si des musiciens accordaient leurs instruments.

Mohammad s'assied sur un lit d'ébène ouvragé d'ivoire et prie ses compagnons de s'asseoir.

Puis il fait un signe au chef des eunuques. Le chef comprend, baisse la tête et sort.

Les trois amis se taisent et songent : l'un, aux esclaves qu'il a achetées chez Fanhas; l'autre à sa vengeance, lente mais sûre; le troisième, sans doute, à rien.

Tout à coup des accents s'élèvent en cadence et en mesure.

Et voici qu'une porte s'ouvre. Une théorie de femmes paraît.

Elles s'avancent, dix par dix, en chantant et en frappant sur leurs luths qui résonnent mélodieusement. Quand les dix premières femmes ont fini de chanter, elles s'en vont, et dix nouvelles musiciennes s'avancent, mais elles chantent un autre chant sur autre ton; à leur tour, elles se retirent, et dix nouvelles musiciennes entrent, et ainsi de suite jusqu'à ce que dix dizaines de femmes aient défilé devant l'héritier présomptif.

Puis c'est une théorie d'hommes, vêtus d'habits précieux et d'étoffes chatoyantes, gloire de Mohammad al Amine, car Mohammad seul possède tant de beaux eunuques. Ils s'avancent par groupes. Leurs cheveux sont arrangés en une tresse ou en deux tresses. Ils tiennent des tambourins ou des luths. Ils jouent, ils chantent, et Mohammad se pâme à chaque voix. Mais il ne demande pas à boire, car c'est sur la terrasse qu'il veut s'enivrer.

XXII

Une réunion de plaisir sur la terrasse

Mohammad fait un signe au chef des eunuques et un signe à ses deux compagnons.

Les trois amis se lèvent.

Le chef des eunuques ouvre une porte.

Les trois amis descendent quelques degrés, parcourent un long corridor et arrivent sur la terrasse.

La terrasse est immense. Le sol, jonché de tapis. Un lit d'ébène ouvragé d'or avec des matelas moelleux. Autour du lit, des chaises et des coussins. Au milieu de la terrasse, on a étendu une peau de bête d'un beau travail; sur la peau, une nappe en soie; et, sur la nappe, on a placé une table ronde, très grande, mais très basse. La table est chargée de carafes de cristal ou d'argent, de verres de différentes dimensions et de différentes couleurs, d'assiettes pleines de fruits ou de viandes froides, de vases de fleurs.

L'air est saturé de parfums.

Mohammad monte sur son lit; puis, avisant Al Fadl:

— Tu as toujours les mêmes habits, dit-il. Quitte les. On t'en apportera d'autres.

Al Fadl fait un geste d'assentiment.

Mohammad crie:

— Esclaves! Le costume de la Boisson pour Al Fadl!

On apporte un costume jaune.

Mohammad exige que son compagnon se coiffe d'une couronne de fleurs.

Al Fadl obéit.

Mohammad bat des mains.

Le chef des eunuques s'approche.

Mohammad dit:

- A nous les chanteuses! Est-ce qu'il y a de nouvelles esclaves?
- Non, mon seigneur. Mais, en fait de chanteuses, nous avons mieux que dans tout Bagdad et même que chez le Commandeur des Croyants. Faut-il les introduire?
- D'abord, les Almées aux éventails! Ensuite, les meilleures chanteuses : elles nous distrairont jusqu'à l'arrivée de celles que j'attends.

Le chef des eunuques disparaît.

Paraît une esclave qui séduit aussitôt les trois amis.

C'est une Géorgienne: on le reconnaît à ses traits.

Elle entre, comme une biche effarée d'avoir échappé au filet du chasseur. Par-dessus sa chemise transparente, faite de tissu d'Alexandrie, son man-

ALL MORNEY LA SUM PLANTED IN THE PARTY OF TH

teau s'ouvre. Elle est blanche, elle est belle, et sa blancheur resplendit. Sa tête est ornée d'un foulard où ces vers sont brodés en broderies d'or:

> Pourquoi, lorsque j'ai tiré, mes flèches ne t'ont-elles pas atteint? Et pourquoi, lorsque tu as tiré, tes flèches m'ont-elles atteinte?

Les cheveux forment un rond sur ses tempes. Ses sourcils sont arqués, et ses yeux pleins d'enchantements. Son nez est comme un roseau de nacre perlée, et sa bouche comme une blessure qui saigne. Elle tient un large éventail de plumes, tendu de soie brodée, où l'on peut lire ces vers:

Par moi, l'été est agréable, et, par moi, le plaisir est agréable. Celui qui me possède ne craint pas la chaleur, si la chaleur devient intense.

L'éventail remue entre ses doigts fardés et lourds de bagues, et, à cause des bracelets qu'elle a au poignet, un doux bruissement amuse les oreilles. Ensin, sur sa poitrine, un croissant d'or, rehaussé de pierreries, porte, ciselé, ce vers:

> Je suis une Houri évadée du paradis, et je perds celui qui me voit!

Al Fadl et Ibn al Hâdi sont éblouis par la beaute de cette esclave. Mais ils l'admirent avec respect, parce qu'ils savent qu'elle est la favorite de Moham mad. Elle marche, en se balançant, sur la pointe des pieds.

Al Fadl se range pour lui céder la place.

Elle monte sur un tabouret, à côté de Mohammad, et commence à éventer son maître. D'une main, elle agite l'éventail, et, de l'autre, un mouchoir qui lui servira à essuyer le front du prince, si la sueur le mouille.

Une autre esclave paraît.

On devine qu'elle est grecque. Sa robe a la couleur d'une rose rouge. Ses cheveux, couronnés d'un diadème, pendent en tresses, comme des grappes, sur son dos. Au cou, un collier de prix qui soutient une croix en or travaillé. A sa ceinture, un éventail est attaché; et sur l'éventail ce vers est écrit:

> Voulez-vous aimer la vie sans folie? Cessez de regarder mes yeux.

Mohammad lui fait un signe. Elle se met à éventer Ibn al Hâdi.

Une troisième esclave paraît.

Elle ne ressemble pas aux deux précédentes. Ses cheveux sont arrangés à la Soukaïna. Pas de foulard sur la tête. Mais son front porte une inscription tracée avec du fard. Sur les côtés de son manteau de velours blanc, on peut lire des vers. A droite:

Mon regard a écrit dans mon cœur une lettre qu'ont signée le désir et la passion.

A gauche:

Mon regard, pour mon cœur, fut une calamité. Certes! mon regard fut néfaste à mon cœur.

Mohammad lui fait un signe, et elle se met à éventer Al Fadl.

XXIII

Les chanteuses et Abou Nouas

Puis, c'est un groupe d'esclaves mâles : les échansons.

Leurs vêtements imitent les couleurs de l'arcen-ciel: l'un est rouge; l'autre est jaune; celui-ci, vert; celui-là, rouge et jaune à la fois; cela charme les yeux. Tous ces hommes sont jeunes, beaux et frais de teint. La plupart ignorent l'arabe; et ceux qui savent le parler, montrent par leur accent que ce n'est point leur langue maternelle. Car ils sont Géorgiens, Turcs ou Grecs. Il n'y a pas longtemps qu'ils sont à Bagdad, et presque tous sont eunuques. Leur chef a mis à les parer autant d'art qu'en a mis la maîtresse des femmes à parer ses esclaves. Quelques-uns ont des manteaux où l'on remarque des vers de ce genre:

La page de sa joue a été empruntée à la page de la lune éclatante!

Chacun d'eux tient une coupe et une carafe. Les coupes sont en cristal, rouges, bleues ou vertes, ou

en or ciselé, enrichies de vers qui vantent les vertus du vin.

Au même instant, retentit le jeu des luths sur un thème de joie, et une voix exquise s'élève.

L'esclave qui chante si bien est une esclave de race jaune, très laide.

Elle marche et chante en s'accompagnant.

Quatre femmes la suivent, luth en main, qui dansent en se réglant sur le rythme de sa chanson.

Mohammad s'écrie:

- A moi, le Maître de la Boisson!

Le Maître de la Boisson s'avance et dirige ses subordonnés.

Un esclave offre une coupe à Mohammad.

Mohammad boit avidement et fait verser à boire à Al Fadl et à Ibn Al Hâdi.

On leur offre des coupes; ils les prennent. Ils ne boivent pas; mais ils feignent de boire, par politesse.

Les femmes se sont assises sur un lit de coussins spécialement préparé pour elles, à l'un des coins de la terrasse.

Maintenant, les coupes ont circulé.

Mohammad exulte.

Il demande:

- Où est Abou Nouâs?

Le chef des eunuques répond:

- Dans le salon des hôtes, mon seigneur...
- Qu'on me l'amène tout de suite!

Le chef des eunuques va chercher le poète.

Mohammad le rappelle:

— Qu'il ne se présente devant moi qu'avec le costume de la Boisson!

Le chef des eunuques baisse la tête, et sort.

Bientôt, il revient:

- Abou Nouâs est à la porte.
- Qu'il entre! ordonne Mohammad.

Abou Nouâs entre.

Bien qu'il ait dépassé la quarantaine, sa beauté est demeurée intacte. Sa barbe est légère, à peine blanche. Ses yeux bleus sont intelligents et libertins. Il est coiffé d'un béret rouge et vêtu d'un costume jaune.

Mohammad braille:

— Que notre poète soit le bienvenu! Cette assemblée ne saurait se passer de poète! Les poètes sont l'ornement des assemblées!

Abou Nouâs salue.

Mohammad lui indique un coussin.

Il s'assied.

Mohammad semble fort occupé par le plaisir.

Ibn al Hâdi profite de l'occasion pour interroger Al Fadl: Quand arriveront les esclaves achetées chez Fanhas? Al Fadl se contente de joindre tous ses doigts. Cela signifie qu'il faut patienter et qu'elles arriveront avant peu.

Al Fadl apostrophe Abou Nouâs:

— Ne diras-tu pas de vers à ces chanteuses, pour qu'elles les chantent et réjouissent notre seigneur l'Héritier présomptif? Mais, déjà ivre, Mohammad refuse:

— Qu'il boive d'abord!

Un échanson tend une coupe au poète.

Le poète la vide d'un seul trait, et la rend avec un geste qui veut dire: « Encore! »

XXIV

La joie par la satire

Mohammad rit bruyamment. Et, tout en mangeant une pomme, il dit à Abou Nouâs:

- Réjouis-nous!

— Par la louange ou par la satire, mon seigneur?

Al Fadl s'interpose:

— Ne seras-tu donc jamais sérieux ? Comment oses-tu faire une telle question au prince ? Est-ce que la satire peut réjouir quelqu'un ? Le prince t'a demandé de réciter à ces chanteuses quelques vers qui le réjouissent.

Abou Nouâs regarde Al Fadl de travers:

— Sais-tu seulement ce qui peut plaire au prince? dit-il. Ou bien, voudrais-tu, flagorneur, répondre pour lui? C'est à mon seigneur que je m'adresse, et il me comprend.

— Je le comprends! glapit Mohammad. Donnenous de la satire! La satire a plus de charme que

la louange! Tu verras, Al Fadi!

L'assistance est attentive. Les yeux vont vers Abou Nouâs. TO CAR STATE OF THE PARTY OF TH

Abou Nouâs se penche vers l'esclave qui tient le luth et lui parle à voix basse.

L'esclave accorde son instrument. Tous écoutent, même Mohammad. Et l'esclave chante:

J'ai été surpris de l'imam Haroun; que peut-il en effet attendre ou espérer de toi, ô toi qui as la face du loup? Je vois que Ja'far devient de plus en plus avare et de plus en plus sordide. Si Allah augmente encore sa richesse et si autre chose que de l'avarice sort de Ja'far, les gens ne prendront plus Ja'far que pour un fou.

Mohammad se pâme à chaque pause.

Al Fadl a de bonnes raisons pour admirer le poème : il hait Ja'far.

Mais, le plus content, c'est Ibn al Hâdi, et il ne résiste pas à l'envie de crier:

— Oh! l'excellent poète! Puisse ta bouche ne se paralyser jamais!

Ibn al Hâdi joue avec un collier dont il égrène les joyaux entre ses doigts. Il voudrait bien le jeter au poète. Mais il se souvient qu'il est chez l'héritier présomptif et qu'il ne sied pas que Abou Nouâs soit récompensé par Ibn al Hâdi avant de l'être par Mohammad.

Alors, il se tourne vers Mohammad, l'interroge des yeux, et, la permission accordée, lance le collier à Abou Nouâs qui le reçoit sur ses genoux. Abou Nouâs prend le collier, et regarde Mohammad comme pour lui dire :

« Que faut-il que j'en fasse?»

Mohammad rit encore et décide :

— Tu cherches un endroit où mettre ta récompense? Mets-la ici!

Et il désigne l'esclave au manteau de velours blanc qui évente Al Fadl.

Il ajoute:

— De plus, cette fille est à toi, mais pas avant la fin de notre assemblée. Et, si tu nous régales d'autres vers, nous te donnerons d'autres présents.

Abou Nouâs se lève pour louer la générosité du prince.

Le prince l'invite à se rasseoir.

Un ordre aux échansons.

Les coupes circulent de nouveau, mais pleines de vins différents, de vin de pomme, de vin de datte. Les liquides brillent dans les verres, jaunes, rouges, blonds ou noirs.

Un eunuque présente une coupe à Abou Nouâs. Il est beau, robuste ; il a des cheveux crépus, soigneusement disposés sur son front.

Abou Nouâs est ivre. Ses yeux vont de l'eunuque au prince et du prince à l'eunuque.

Le prince dit:

- Décris-le, et il t'appartient!

Abou Nouâs prend la coupe des mains de l'eunuque, et chante : Certes! je bois de ses yeux un vin pur et sans mélange, et je bois un autre vin avec mes compagnons!

Mohammad l'arrête:

- Assez! malheureux! Il t'appartient!

Al Fadl s'aperçoit que le vin commence à troubler Mohammad.

Le moment est favorable, Al Fadl dit:

- Est-ce que mon seigneur a oublié les chanteuses de Fanhas?
- Hé! pourquoi les oublierais-je? Sont-elles arrivées?

Le chef des eunuques répond:

- Oui, mon seigneur, depuis une heure.

- Je les veux à l'instant!

Tandis que le chef des eunuques obéit, on voit venir un homme, petit, vêtu d'une peau de singe et coiffé d'un chapeau de forme pyramidale au sommet duquel remuent des clochettes. Ce chétif personnage ricane comme l'animal dont il porte la peau, bondit jusqu'au milieu de la terresse et exécute une danse folle.

Mohammad pouffe et étouffe.

Toute l'assistance suit son exemple.

Le prince demande:

— N'est-ce pas Abou Hassan le disloqué?

- Lui-même, mon seigneur, Allah le maudisse!

Il me fait perdre la raison!

La joie redouble.

Et voici que paraît Giroflée.

Elle tient entre ses bras un luth dont elle tire des sons mélodieux. Fardée, elle a du kohl aux yeux et la chevelure dénouée sur les épaules.

Ses deux compagnes marchent derrière elle, avec

des luths.

Giroflée se plante en face de Mohammad. Elle joue un air comme jamais les trois amis n'en ont entendu.

Un geste du prince.

Elle s'assied, et chante:

Il n'est pas fils d'une esclave qui fait le commerce dans un bazar. Oh non! Il n'est pas traître, non plus, et il n'est pas perdu de vices.

Mohammad trépigne:

- Tu dis vrai! tu dis vrai!

Al Fadl observe Mohammad et ne s'étonne point de ce délire. C'est lui qui a engagé Abou'l Atahia à apprendre ces vers à Giroflée. Une fois de plus, Al Fadl voulait exciter Mohammad contre Al Mamoun, l'autre héritier présomptif, le fils de l'esclave, celui qu'il faut que Mohammad déteste et ruine.

Al Fadl a réussi.

XXV

La surprise

Tout à coup, en bas de la terrasse, des chiens aboient, les chiens que Mohammad a fait poster sur la rive du Tigre pour défendre les abords de son palais.

Subitement, l'assistance se tait.

- Qui est-ce? interroge Mohammad.

Quelqu'un réplique:

— Je vois un bateau qui accoste. Ce doit être Ismaïl.

On ne rit plus.

COLLAR STATE OF STATE OF STATE OF

Ils tremblent, comme si l'on avait versé sur eux de l'eau chaude.

Le moins effrayé n'est pas Ibn al Hâdi : il est blême.

Mohammad ordonne:

- Silence!

Le silence dure.

En bas, le pilote parle. On entend délier les voiles. Mohammad tressaille. Son ivresse est tombée. La honte l'étreint. Il jette sa couronne de fleurs. Vite! il faut cacher cette débauche.

Mais comment la cacher? Les coupes parsemées, les carafes vides, la table en désordre... Et tous ont le costume de la Boisson!

On chasse le bouffon. Les chanteuses restent immobiles.

Nul ne bouge.

Mohammad se lève.

Un esclave annonce:

- Ismaïl désire entrer.
- Qu'il entre! dit Mohammad. Il est le bienvenu!

L'esclave sort.

On attend.

Le silence devient une gêne. Il semble que de sinistres oiseaux planent au-dessus des têtes.

L'esclave revient, précédant un vieillard vénérable, au visage ouvert, grand de taille, vêtu d'une robe noire et coiffé d'un béret entouré d'un turban de soie, — le costume officiel des Abbassides.

Tous s'inclinent respectueusement.

Mohammad s'avance vers le vieillard. Ibn al Hâdi cherche à se dissimuler.

Seul, Al Fadl conserve son sang-froid.

Demeurer ici, ce serait faire manquer leur journée à ces jeunes gens. Ismaïl le devine. Il le sait,

Et, comme pour s'excuser, il dit qu'il n'avait pas l'intention de les importuner par sa visite, mais qu'il avait cru distinguer, parmi les voix, la voix de Ibn al Hâdi. Le vieillard feint de ne pas voir l'ami de Mohammad.

Alors, penaud, mais s'efforçant d'être courageux, Ibn al Hâdi se montre.

Il bredouille:

— Je voulais partir dès ce matin. L'Héritier présomptif m'a retenu pour me faire entendre quelques nouvelles chanteuses. Si mon seigneur a besoin de moi, je suis à ses ordres.

Ismaïl est satisfait.

Il répond:

— Il n'y a pas de mal, mon enfant! Si tu peux m'accorder quelques instants, viens. Nous sortirons. Ma présence ne saurait que nuire à cette assemblée.

Ibn al Hâdi va changer d'habits et promet de rejoindre le vieillard sur le bateau.

Ismaïl quitte la terrasse.

Et Mohammad pousse un soupir de soulagement.

XXVI

Ismaïl

Ismaïl — Ismaïl Ibn Yahya al Hachimi — était « une belle figure ».

Cet homme énergique et posé, la vieillesse le rendait encore plus respectable. Le front haut, les épaules larges, la barbe épaisse, il avait les cheveux blancs. Il aurait pu les teindre, mais, par détachement des vanités de ce monde, il dédaignait de le faire. Car c'était un sage. Il voyait les choses comme elles sont et appréciait les individus d'après leurs mérites et leurs dons naturels plutôt que d'après leur naissance et leur aspect. Tout oncle paternel du Calife et membre de la famille de Hachem qu'il fût, le fait d'appartenir à cette illustre famille ne lui paraissait pas constituer une supériorité. Il lui suffisait qu'on fût pieux et honnête. Et il n'aimait pas Haroun ar Rachid parce que Haroun ar Rachid était Hachimite, pas plus qu'il ne haïssait Ja'far parce que Ja'far était Persan. Il jugeait choses et gens à leur juste valeur. Il n'avait qu'une ambition : voir l'empire abbasside prospère et bien por

tant. Mais il ne se souciait pas de celui qui assurerait la durée de cet empire. Ismaïl considérait d'un œil prudent et perspicace les intrigues qui se tramaient entre le Calife et le vizir, entre Mohammad al Amine et Al Mamoun, ou entre les différents partis. Philosophe, esprit pondéré, il s'efforçait de parer aux catastrophes possibles.

Mieux que personne, il connaissait les défauts de Haroun ar Rachid et de Ja'far; mais il connaissait aussi leurs qualités. Il avait de l'influence auprès d'eux. On l'écoutait. Le Calife l'aimait, le respectait et l'honorait, assuré qu'il était de sa grandeur d'âme, de son désintéressement et de la pureté de ses intentions. En outre, Ismaïl était noble, courageux et âgé, trois titres de plus pour gagner l'amitié du Calife. Dévoué au salut de l'Empire, Ismaïl ne donnait un avis ou un conseil que lorsque son avis pouvait être utile et son conseil suivi. Haroun ar Rachid appelait souvent Ismaïl, et Ismaïl s'était attaché à lui.

Mais Ismaïl ne s'occupait point de Mohammad al Amine qui se croyait assez fort pour se passer des conseils d'un vieillard expérimenté.

Cependant, aujourd'hui, Ismaïl était allé chez Mohammad. Quels motifs l'avaient poussé à y aller? Le désir de causer avec l'Héritier présomptif? Non. Mais le désir de surveiller Ibn al Hâdi.

Comme Ibn al Hâdi et la plupart des Bani Hachem, Ismaïl résidait à Bassorah. Seuls, à l'encontre des autres Bani Hachem, Ibn al Hâdi et Ismaïl ne se livraient pas à ces orgies de tous les jours que, par politique, Haroun ar Rachid favorisait. Ismaïl savait qu'il perdait son temps à sermonner ces débauchés. Il avait essayé d'en sauver un, Ibn al Hâdi. Il l'avait pris sous sa tutelle tout jeune et lui avait enseigné le dégoût du vin et des femmes.

Mais Ibn al Hâdi songeait à sa vengeance. Il voulait venger la mort de son père, à tout prix. Et la débauche l'attirait peu. L'idée fixe du jeune homme n'échappait point au vieillard, et le vieillard craignait que son pupille ne s'entêtât. Plusieurs fois, il lui avait fait jurer de renoncer à ses projets. Ibn al Hâdi avait juré, et n'avait pas tenu sa parole. Souvent il festoyait avec Mohammad, au grand désespoir de Ismaïl.

Aujourd'hui encore, Ibn al Hâdi était chez Mohammad. Et, comme il s'y trouvait depuis plus longtemps que de coutume, Ismaïl était venu de Bassorah, afin de l'arracher à ces dangereuses assemblées.



Ismaïl se promenait sur le pont du bateau, quand Ibn al Hâdi accourut et se précipita sur sa main pour la baiser.

Ismaïl le repoussa.

— Qu'est-ce à dire? Un homme tel que toi doit-il se conduire comme tu te conduis?

Ibn al Hâdi baissa le front, sans répondre.

Le bateau s'éloignait du palais de Mohammad.

Ismaïl mena le jeune homme à l'arrière. Tous deux s'assirent sur un banc.

— Je n'espérais pas, dit Ismaïl, te voir en pareille posture, mon enfant. Est-ce que la débauche et l'orgie te tenteraient?

Ibn al Hâdi se rebiffa.

— Ai-je l'air d'un homme ivre? Par Allah! je n'ai pas touché au vin.

— Je ne prétends pas tu sois ivre. Mais tu es un garçon raisonnable, et je pensais que tu ferais des remontrances à Mohammad, au lieu d'être son complice.

Ibn al Hâdi soupira, et, fixant son regard sur l'avant du bateau, parut s'intéresser au travail des matelots qui sondaient le fleuve pour naviguer en sûreté.

XXVII

Le meurtre d'Al Hâdi

Ismaïl ne fut pas dupe de ce silence et de cette attention feinte.

— Tes mauvaises idées te hantent, et tu as toujours l'ambition...

Ibn al Hâdi ne put s'empêcher de l'interrompre:

- Ne parlez pas d'ambition, mon seigneur! Je ne suis pas ambitieux. Seulement, je réclame mon dû.
 - Que te doit-on?
 - J'entends...

Il baissa la voix, se retourna par crainte des indiscrets, et poursuivit :

- J'entends que ces affranchis m'ont volé mon droit, tué mon père, et ravi le Califat. Or, je suis le seul qui ait droit au trône!
- Je ne discuterai pas sur le droit que tu invoques. Mais je ne comprends pas pourquoi, avec le dessein de réclamer ton dû, tu fréquentes Mohammad et ses scandaleuses assemblées. Y a t-il un rapport entre Mohammad et ton droit au trône?

Ibn al Hâdi tremblait un peu de colère:

— Me permettez-vous de vous dire franchement ce que j'ai sur le cœur? Ah! je n'oserai jamais!

— Ose! Si tes prétentions sont fondées, je t'aiderai; si elles ne le sont pas, nous réfléchirons. Dans tous les cas, je garderai ton secret.

— Vous savez que mon père, Al Hâdi, Calife, m'avait réservé le califat?

- Tu veux faire exécuter son testament?

- Oui.

— Eh bien! dit Ismaïl, ton père a commis une grosse faute dans ce testament. Ton grand-père, Al Mahdi, avait légué le pouvoir à ton père, mais à la condition que le pouvoir reviendrait ensuite à ton oncle Haroun ar Rachid. Or, une fois Calife, ton père a destitué son frère en ta faveur. Trouves-tu cela juste?

— Non. Mais rappelez-vous que, conseillé par Yahya, mon père rendit ses titres à Haroun ar Rachid et que Haroun ar Rachid s'engagea à me laisser le pouvoir après lui. Cela, c'était juste. Vous en souvenez-vous?

- Je m'en souviens.

- Alors, pourquoi ont-ils tué mon père?

— Ils l'ont tué? Qui l'a tué? Je ne sache pas que ton père ait été assassiné. Il est mort de maladie. Maintenant, il est possible que sa mère Al Haïzaran ait hâté sa mort. Mais je t'affirme que, hormis elle, personne ne l'a tué!

— Il est possible, en effet, qu'Al Haïzaran ait

hâté sa mort. On le dit. Mais, si elle a commis ce crime, c'est poussée par le Persan!

- Tu fais allusion à Yahya?

- Oui! c'est à lui que je fais allusion! C'est lui qui s'opposa à ce que mon père me laissât l'héritage du trône! Haroun ar Rachid avait déjà abdiqué. C'est Yahya qui incita mon oncle à reconquérir ses droits à la succession de mon père. Mon père consentit à les lui rendre, et Yahya s'empressa de le faire mourir traîtreusement! Quelques jours plus tard, on criait par la ville: « Al Hâdi est mort!» On accusa sa mère. Allons donc!le coupable, c'était Yahya! Voulez-vous une preuve? C'est Yahya qui, le premier, apprit la triste nouvelle, et pour cause! et il courut l'annoncer à mon oncle, dans la nuit. Une autre preuve? Haroun ar Rachid a su récompenser Yahya, et largement! Il a choisi comme vizir le fils de Yahya, ce Ja'far qui possède le pouvoir de tout l'empire. Et l'on peut dire sans se tromper que le Calife, ce n'est pas Haroun ar Rachid, mais Ja'far!

XXVIII

Les Barmécides et l'Etat

Ibn al Hâdi grinçait des dents et la sueur lui dégouttait du front.

Ismaïl l'écoutait.

Peut-être le vieillard était-il de l'avis du jeune homme? Mais il ne voulait pas l'encourager, ni lui donner raison, car il estimait que seul le salut de l'État importait, et que les revendications de Ibn al Hâdi étaient de nature à troubler l'ordre et la paix.

Aussi résolut-il de le contredire:

— Tu as une fâcheuse opinion des Barmécides. Serais-tu comme leurs ennemis qui critiquent chacun de leurs actes? Les Barmécides, mon enfant, ont rendu à l'État des services tels que nul ne lui en a jamais rendu. Je suis de la famille de Hachem; le Calife est du même sang que moi; ce qui lui plaît doit me plaire, et ce qui lui déplaît doit me déplaire. Mais, vraiment, vous êtes injustes envers les Barmécides. Vous oubliez leur dévouement et leur zèle. Sais-tu que Khaled, père de Yahya et

grand-père de Ja'far, nous a donné le pouvoir en aidant Abou Mouslim à l'enlever à la dynastie des Ommayyades? Sais-tu, mon enfant, que les Barmécides sont la beauté de cet empire et les assises de sa gloire? Tiens! voici Bagdad: de n'importe quel côté que tu te tournes, tu verras les résultats de leur administration. Qui est-ce qui a fondé les bibliothèques, les arsenaux, les hôpitaux, les tribunaux et organisé la police ? Les Barmécides. Nous leur devons tout : l'essor des sciences et de la philosophie; les traductions des livres des Persans et des Grecs. N'est-ce pas Yahya qui, le premier, fit traduire le Mijasti ' du grec en arabe ? N'a-t-il pas importé chez nous des ouvrages de partout, même de l'Inde? De l'Inde encore, les Barmécides n'ontils pas fait venir des médecins? Ce Manka qui guérit le Calife, alors que nous commencions à désespérer? Et cet autre, qui dirige l'hôpital qu'ils ont fondé à leurs frais? Et le papier? Oublies-tu que c'est un Barmécide qui nous enseigna l'usage du papier ? Jadis, les poètes, pour leurs divans 2 étaient obligés d'écrire sur des peaux de bêtes ou d'employer du parchemin. Aujourd'hui, ils ont le papier, qui nous sert à tous. Mais, si je voulais énumérer tous les services que les Barmécides nous ont rendus, je serais fatigué avant d'avoir fini. Les Barmécides, je le répète, sont la gloire de cet Empire,

^{1.} Hermès Trismégiste.

^{2.} Recueils de vers.

et j'aime trop l'Empire pour ne pas les aimer. Va mon enfant! Ne te laisse pas séduire par les calomnies d'Al Fadl et de ses semblables! S'ils sont jaloux des Barmécides, c'est parce qu'ils se sentent incapables de rivaliser avec eux!

Pendant ce long discours, Ibn al Hâdi regardait le mouvement de l'onde qui touchait le bord du bateau.

Il paraissait plongé dans ses pensées, comme s'il ne comprenait pas ce qu'il entendait.

Quand Ismaïl eut parlé, Ibn al Hâdi se réveilla. Mais il avait le cœur gros à cause des louanges que le vieillard prodiguait aux Barmécides: sa haine était si grande! Certes, il lui manquait des arguments pour réfuter ceux de Ismaïl, et il ne put que répondre:

- Admettons que vos Barmécides soient des anges descendus du ciel. En ont-ils moins tué mon père? M'en ont-ils moins volé le Califat?
- Tes prétentions ne sont pas fondées, mon enfant. Rien ne prouve que Yahya ait tué ton père, ou travaillé à le faire assassiner pour te ravir le pouvoir.
- Je suis certain qu'il l'a tué! Voulez-vous une preuve terrible?
 - Dis!
- Ecoutez! Mon père est mort après avoir reconnu Haroun ar Rachid comme son successeur, mais avant que Haroun ar Rachid ait eu le loisir de me reconnaître comme héritier présomptif, ainsi

que l'exigeait mon père. N'est-ce pas une preuve? Puis, lorsque mon oncle monta sur le trône, au lieu de me désigner comme héritier, il désigna son fils, ce débauché de Mohammad. Mais son vizir, Ja'far, l'a contraint à désigner aussi son autre fils, Al Mamoun, le fils de l'esclave! Et moi... moi... je n'ai rien! Oh! par Allah! si...

Et il acheva sa phrase entre ses dents. Ismaïl sourit:

— Mon pauvre enfant, tes actes ne s'accordent pas avec tes paroles. Comment! Tu as tant de haine contre Mohammad, et tu assistes à ses assemblées de plaisir? D'autre part, je me demande de quelle manière tu comptes te venger. Haroun ar Rachid est Calife. Il a pour lui l'armée, de nombreux partisans. La famille de Hachem le protège. Espèrestu lui succéder? Ses deux fils sont ses héritiers. As-tu seulement songé à ce qu'il ferait, s'il connaissait tes intentions? Sa colère est impitoyable. Allons, mon enfant, abandonne tes projets. Ils sont vains et puérils. Pour moi, je garderai ton secret. Mais je désire que tu reviennes dans le bon chemin. Sinon, à cause de l'intérêt public, je serai obligé de te sacrifier!

Les menaces de Ismaïl émurent Ibn al Hâdi, qui respectait le vieillard et le craignait.

Le jeune homme, eut le cœur serré. Des sanglots lui montèrent à la gorge; et il aurait étouffé, si deux larmes, qui étaient suspendues à ses paupières, n'avaient coulé le long de ses joues.

Soulagé, mais honteux, il répliqua:

- Vous me traitez comme un enfant. Vous croyez que je divague? Mon oncle, je ne puis lutter contre Haroun ar Rachid, je le sais. Il a ses armées, et ses partisans, et sa famille. Je ne veux pas renverser Haroun ar Rachid. Ce que je veux, c'est le Califat après lui. Et je l'aurai, si le vizir barmécide tombe. Veuillez m'écouter jusqu'à la fin. A la mort de Haroun ar Rachid, Mohammad sera Calife. Mais on le destituera aussitôt: il est incapable de régner. Reste son frère, Al Mamoun. Celui-ci, je l'avoue, est sage et avisé. Toutefois, aucun des Hachimites ne l'aime : il est fils d'une esclave. Donc, rien à redouter de ce côté-là. Mais, mon oncle, je vous le dis, Ja'far cache son jeu! Ja'far rêve de nous enlever le pouvoir ! li rêve d'être Calife ! Veuillez m'écouter jusqu'à la fin. Il n'y a qu'un obstacle sur ma route : Ja'far! Et ce Ja'fa. mérite la mort. Ne parlons pas de l'assassinat de mon père, j'y consens. Nierez-vous que Ja'far se soit enrichi aux frais de l'Etat, de cet Etat qui est votre unique souci et qu'il a volé? Voyez, je vous prie: le revenu de ses propriétés privées égale presque le revenu des finances de tout l'Empire. Je suis au courant. Les rentes annuelles des Barmécides s'élèvent à vingt-cinq millions de d'inars ', et l'Etat n'encaisse par an que vingt-sept millions de dînars, des limites de l'Orient aux limites de l'Occident! Nous, descendants de

1. Al Ikd al Farid (t. III, p. 22).

Hachem, on nous compte nos pensions par mille et par dix mille, comme si on nous faisait l'aumône! Et eux, les affranchis, les étrangers, ils mènent une vie plus luxueuse que celle du Calife! Pouvons-nous prévoir les conséquences de cet accaparement? Qu'arrivera-t-il à la mort de Haroun ar Rachid? Le pouvoir nous échappera!

XXIX

Al Aliyya, fille de Haroun ar Rachid

Ismaïl était embarrassé. Il admirait la justesse des raisons de Ibn al Hâdi.

Mais il tenait, avant tout, à la tranquillité de l'Empire.

Et il essaya de répondre:

— La fortune des Barmécides est grosse : je ne cherche pas à le nier. Pourtant, il faut dire qu'ils la dépensent sans avarice en bienfaits et en présents et en pensions. Qui de nous n'a pas reçu un cadeau de Ja'far, ou de son père, ou de son frère? Je sais de bonne source — c'est le trésorier de Ja'far qui m'a renseigné — que douze millions de dînars au moins, plus de la moitié de leurs rentes, sont distribués de droite et de gauche. L'argent retourne donc à l'État, ou à ses hommes, ce qui revient au même. Et je ne crois pas que le Calife fasse plus. Quant à tuer Ja'far, Haroun ar Rachid ne le pourrait pas sans courir beaucoup de risques: Ja'far a trop de partisans ; il a prodigué trop de bienfaits. Quitte cette voie, mon enfant, et suis mes

conseils: je suis jaloux de ta jeunesse et je veux que tu aies une belle vie. Il vaut mieux que tu te rapproches de Haroun ar Rachid : ce sera plus sûr pour toi. Je te promets de travailler à te rapprocher de lui!

Ibn al Hâdi comprit qu'il ne devait plus résister. Il céda, ou feignit de céder, et dit:

- Mais comment?
- Ah! te voici raisonnable. Rien de moins malaisé. Y a-t-il un meilleur moyen pour se rapprocher des Califes que d'épouser leurs filles ? Dis? Non? Eh bien! tu épouseras la fille de Haroun ar Rachid, tu épouseras Al Aliyya.

Ibn al Hâdi hésitait.

Après tout, ce mariage ne serait pas une mauvaise chose. Au contraire. Ibn al Hâdi, plus facilement, pourrait réaliser son projet, car il ne renonçait pas à son projet. Il n'avait donc qu'à se réjouir :

- Certes, dit-il, ce me serait un avantage considérable. Mais Haroun ar Rachid consultera son vizir, et il refusera.
- Non. Le Calife est plus énergique que tu ne penses. Et je me porte garant de la réussite de cette affaire. Seulement il faut que tu rentres tout de suite à Bassorah. Je t'y annoncerai moi-même le résultat de ma démarche.
- J'irai. Mais il sied que je prenne congé de Mohammad. Ne me permettrez-vous pas de retourner au palais?

Ibn al Hâdi avait envie d'interroger son guide mystérieux.

Mais il quitta le bateau, le suivit, et entra par une porte secrète.

Ils traversèrent la terrasse. Le désordre qui y régnait semblait indiquer que les convives étaient partis depuis peu.

Ils traversèrent un corridor, arrivèrent au grand salon du harem. Les minarets d'argent, chargés de bougies allumées, éclairaient la pièce.

Personne.

Intrigué, Ibn al Hâdi demanda:

— Où est donc notre seigneur l'Héritier présomptif?

— Ne vous impatientez pas, mon seigneur. Vous le verrez à l'instant.

- Va! sous la garde d'Allah!

Et Ibn al Hâdi demanda à descendre.

Le bateau aborda.

00

Ibn al Hâdi revint en barque au palais de Mohammad.

Déjà, la nuit était épaisse.

La barque s'arrêta au pied de la terrasse.

Aucun bruit. Aucun chant. Aucune lumière.

Il n'y avait personne là-haut.

Les chiens aboyèrent.

Ils étaient énormes, terribles. Ibn al Hâdi n'osa point mettre pied à terre.

Il aima mieux faire le tour et entrer au palais par la porte du jardin.

Mais une lanterne apparut sur la terrasse, s'approcha du bord, oscilla dans le vide,

Les chiens cessèrent d'aboyer.

Un homme se penchait.

Ibn al Hâdi l'appela.

L'homme dit aussitôt:

- Est-ce mon maître Ibn al Hâdi?
- Oui. Puis-je rentrer par ici?
- Je descends, répondit l'autre.

Quelques instants après, l'homme était devant Ibn al Hâdi.

— Veuillez me suivre, dit-il. Doucement. Doucement? Pourquoi?

XXX

Une nouvelle

Ibn al Hâdi se laissa conduire.

Un corridor, puis un salon, puis un corridor, puis un salon.

L'homme frappa très légèrement à une porte. Derrière la porte, quelqu'un bougea et ouvrit. C'était Al Fadl.

Sans prononcer une parole, Al Fadl prit Ibn al Hâdi par la main et le mena dans une chambre où se trouvait Mohammad, assis, jambes croisées, sur un tapis.

Al Fadl et Mohammad avaient encore le costume de la Boisson.

Près de l'Héritier présomptif, une femme, enveloppée d'un manteau, mais le visage découvert, — une esclave.

Ibn al Hâdi salua et resta debout.

Mohammad lui dit:

 Assieds-toi: tu vas entendre des choses étranges.

Ibn al Hâdi et Al Fadl s'assirent, côte à côte.

— Cette femme nous a apporté une nouvelle qui t'intéresse et qui nous intéresse. C'est une de mes esclaves. Elle espionne le vizir. Écoute le récit de la trahison de Ja'far!

La trahison de Ja'far! Ibn al Hâdi était prêt à écouter. Il tendit l'oreille vers l'esclave.

L'esclave parla, en s'adressant à lui.

- Mon seigneur, vous connaissez Al Alaoui 1? Vous savez qu'à Daïlam il avait excité une révolte contre l'Empire, avec la prétention d'ôter le Califat à la dynastie des Abbassides? Bien. Le Commandeur des Croyants, Haroun ar Rachid, lui opposa plus d'un capitaine. Inutilement! Al Alaoui refusa de se soumettre. A la fin, le Calife députa vers lui le frère de Ja'far. Celui-ci vint à bout du rebelle, en l'attirant par ruse hors des montagnes de Daïlam où il s'était réfugié. Il l'invita à se rendre, lui promit la paix et lui laissa fixer lui-même les conditions de cette paix, affirmant que le Calife accepterait ses conditions. Le Calife, en effet, les accepta. Le rebelle se rendit et fut reçu à Bagdad, on ne peut mieux, par le Commandeur des Croyants qui lui donna des terres magnifiques. Vous n'ignorez rien de tout cela, mon seigneur. Mais Al Alaoui ne renonçait pas à son projet...

1. Le vrai nom de ce nouveau personnage est Yahya Ibn Abd Allah Ibn al Hassan al Alaoui. Mais, pour épargner au lecteur une confusion possible entre ce Yahya et Yahya, le père de Ja'far, et comme en plusieurs endroits, l'auteur se contente de l'appeler Al Alaoui, nous l'appellerons toujours Al Alaoui. (Note des traducteurs.)

Mohammad l'interrompit:

— Oui, il a toujours ses mauvais desseins en tête! D'ailleurs, pouvons-nous nous fier à ces Alides? Pas plus qu'ils ne peuvent se fier à nous. La situation est trop tendue entre eux et nous!

Ibn al Hâdi ajouta:

- Hé! qui nous prouve que le frère de Ja'far ne soit pas d'accord avec le bandit? Tous deux attendent peut-être en secret le moment de nous surprendre?
- C'est, je pense, ce que redoutait le Commandeur des Croyants, dit Al Fadl, car, à peine eut-il signé le pacte d'alliance qu'il le déchira. Continue, ordonna-t-il à l'esclave.

L'esclave continua:

- Oui, notre seigneur Haroun ar Rachid dé chira le pacte. Il devait avoir des soupçons. A moins que, comme on me l'a assuré, on ne lui ait dénoncé Al Alaoui. Toujours est-il que le Commandeur des Croyants le fit saisir et enfermer. Or, vous vous imaginez qu'Al Alaoui est maintenant en prison?
 - Certes! il y est.
 - Non, mon seigneur.
 - Que dis-tu?
 - Il est maintenant en route vers les siens.
 - Et qui l'a délivré?
 - Le vizir.
 - Ja'far ?
 - Oui.
- Comment cela? Quelle est cette audace?

Laissez-moi achever, mon seigneur. Je vous conterai ce que j'ai vu, ce soir, de mes yeux.

Les trois hommes furent attentifs.

Elle conta:

— Le vizir était chez lui, dans son cabinet particulier. Esclaves et domestiques vaquaient à leurs affaires, sauf moi : j'épiais. Et savez-vous qui je vis entrer, seul, à pas de voleur? — Al Alaoui. A travers les fentes d'une porte, je suivais la scène. Ja'far traita Al Alaoui le plus aimablement du monde : « Es-tu content de ta prison? » dit-il. L'autre répondit : « Crains Allah! ò Ja'far, je n'ai rien fait qui méritât la prison! » Là-dessus, Ja'far commença un long discours où je n'entendis rien, que les derniers mots: « Fuis! va où il te plaira!»

Mohammad s'écria:

- Allah le maudisse pour cette audace, ou plutôt, pour cette trahison! Il a osé délivrer le prisonnier de mon père! Et après?
- Al Alaoui répliqua au vizir : « Tu me dis de fuir ? On me reprendra! »...

Al Fadl intervint:

- Il avait raison, par Allah!

Et Ibn al Hâdi:

- Ja'far l'a aidé?
- Oui, mon seigneur. Le vizir lui donna une escorte pour le mettre en lieu sûr. Puis Al Alaoui se retira, tandis que Ja'far lui prodiguait des paroles d'encouragement.
 - Al Alaoui s'est donc échappé?

— Oui, mon seigneur. J'aurais voulu vous avertir plus tôt, mais impossible!

Mohammad regardait Ibn al Hâdi, comme pour lui demander conseil.

D'un signe, Ibn al Hâdi le pria de renvoyer l'esclave : la présence de cette femme gênerait leur discussion.

Mohammad dit à la femme d'aller trouver la maîtresse des esclaves qui la récompenserait.

Elle se leva, baisa le pan du manteau de Mohammad et sortit.

Ibn al Hâdi ne manqua point d'attaquer Ja'far:

— Cet affront dépasse les bornes! Patienter plus longtemps serait une faiblesse.

Il guettait la réponse de Mohammad.

Mais, au lieu de répondre, Mohammad éclata de rire.

Ibn al Hâdi s'étonna:

- Qu'est-ce qui peut faire rire mon seigneur?
- Je ris à la pensée de la surprise que tu aurais, si Al Fadl te disait ce qu'il m'a dit, pendant ton absence.

Al Fadl se tourna vers Mohammad:

- L'histoire d'Al Abbassa?

Le prince fit « oui » de la tête.

Ibn al Hâdi brûlait d'apprendre cette histoire.

Al Fadl la conta.

Il dit ce qui s'était passé à l'aube de ce même jour, chez Fanhas, ce que Abou'l Atahia avait vu et entendu. Ibn al Hâdi écoutait, surpris, en effet, et courroucé. mais heureux:

— Trahison! Il faut prévenir le Commandeur des Croyants.

Al Fadl protesta:

- On risquerait sa vie à dénoncer Al Abbassa devant Haroun ar Rachid. Qu'Allah nous préserve de sa colère!
- Quoi! nous connaissons la trahison de Ja'far, et nous pourrions la taire! Mais ce serait une autre trahison!
- Il vaut mieux lui glisser cela par ruse. Cherchons un biais. Son chanteur, par exemple, dans un poème, y fera allusion. Quant à la fuite d'Al Alaoui, il n'y a aucun péril à la lui dévoiler.

Ja'far avait travaillé à la fuite de Al Alaoui : il n'en fallait pas davantage pour le perdre.

Ibn al Hâdi se rangea à l'avis d'Al Fadl. Mais, tout à coup, et comme s'il se souvenait d'une chose capitale:

- Et les deux enfants d'Al Abassa? Où sontils? J'espère que vous savez où ils sont. Car nous en aurons besoin : ce sont des preuves!
- Me prenez-vous pour un si grand niais? Quelques-uns de mes hommes sont partis, avec Abou'l Atahia, pour me les amener. Ils ne sont pas encore revenus. Mais je suis certain qu'ils les ont.

On frappait à la porte.

Un esclave parut, resta sur le seuil et regarda Mohammad sans rien dire. Al Fadl et Ibn al Hâdi devinèrent qu'il désirait parler sans témoins à son maître.

Ils quittèrent la pièce, avec la permission du prince.

L'esclave approcha:

- Un messager de notre maîtresse Zoubaïda est là.
 - Que veut-il?
- Notre maîtresse Zoubaïda souhaiterait vous voir, demain matin, pour une affaire grave.

— J'irai, s'il plaît à Allah! L'esclave referma la porte.

La nuit était avancée : chacun s'en fut se coucher.

XXXI

Zoubaïda

Le lendemain, Mohammad al Amine se rendit à l'appel de sa mère.

De bon matin, il partit, à cheval, avec une troupe d'esclaves que précédait un cavalier armé d'une lance, selon l'ordre habituel du cortège de l'Héritier présomptif.

Mohammad portait le costume officiel des Abbassides.

Le cortège suivit la rive droite du Tigre jusqu'au Pont Inférieur, passa le pont, et suivit la rive gauche jusqu'au Palais de Zoubaïda.

Sur la route, les gens saluaient Mohammad et priaient Allah de le garder longtemps en vie.

Le visage rayonnant de l'éclat de la jeunesse et de la gloire du trône, Mohammad répondait aux saluts.

... Zoubaïda attendait son fils, non sans impatience, bien qu'elle connût la longueur du chemin qu'il avait à parcourir.

Son palais, qu'on nommait aussi le Palais du

Séjour, était entouré de parcs et de jardins somptueux, sans pareils à Bagdad. Ce jour-là, on l'avait paré avec soin, pour recevoir le fils du Calife. Les allées des jardins et des parcs avaient été semées de fleurs et de basilics.

Dans le palais, un salon était spécialement décoré et parfumé d'ambre et de musc. C'était une belle pièce. Le plafond, de bois de santal, recouvert d'étoffes brodées, montrait des soiries aux couleurs gaies. Aux murs, des tentures de soie, suspendues par des anneaux d'or et ornées de vers et de sentences. Sur le parquet, un seul tapis, des plus précieux, où l'on voyait des rois persans en train de chasser des lions; des vers étaient inscrits sur les côtés et, au milieu, se pavanait un paon dont le plumage était tissé de fils de soie, d'or et d'argent, et dont les hyacinthes figuraient les yeux : une merveille! L'ameublement, de style arménien, n'avait pas coûté moins de cinq mille dînars, sans compter le tapis, les tentures, les rideaux et les minarets d'or surchargés de bougies d'ambre, luxe que Zoubaïda se permit la première.

... Mohammad s'arrêta à la porte du jardin.

Quelques domestiques l'aidèrent à descendre de cheval.

Le cavalier à la lance, d'abord descendu, marcha devant son maître.

Ils enfilèrent une allée où mille odeurs répandues flattaient leurs narines.

Puis, le cavalier à la lance s'écarta, et Moham-

mad s'avança seul jusqu'à la porte du palais. Zoubaïda se tenait sur le seuil.

Elle embrassa son fils, le serra contre elle, comme si elle ne l'avait pas vu depuis longtemps.

Mohammad lui prit la main, la baisa, et, la pressant entre ses doigts, en éprouva le potelé.

Cousine de Haroun ar Rachid, Zoubaïda avait la gravité des Hachimites, avec de la finesse et de la beauté. Ses yeux étaient noirs et grands, intelligents et vifs; ses joues, pleines; sa bouche, petite, souriante; son nez, fier; son menton et son cou, arrondis, d'une blancheur éclatante et lisse. Zoubaïda était peu grasse, et ses épaules et ses hanches, quand elle marchait d'un pas pressé, avaient un frémissement de coquetterie.

Ce matin-là, un manteau de soie pourpre l'enveloppait, noué à la taille par une ceinture dorée dont la boucle était incrustée de pierres précieuses. Sur ses cheveux, rejetés en une tresse unique, elle avait disposé une écharpe toute simple, sans broderies et sans joyaux, contrairement à la mode. Car, à cause de la place privilégiée qu'elle occupait auprès de Haroun ar Rachid, tant par la noblesse de son origine que par son intelligence et sa beauté, Zoubaïda se devait de n'imiter personne. Les autres femmes portaient de riches écharpes brodées et des bijoux en nombre. Zoubaïda affectait de n'avoir que des écharpes simples sur la tête, et de n'avoir ni colliers au cou, ni bagues aux doigts, ni bracelets aux poignets. Mohammad lui fit compliment de son costume:

— Ces écharpes sont jolies, ma mère. Mais je ne vois sur vous aucun bijou...

Pour toute réponse, elle tendit son pied : il était chaussé de pantousles incrustées de pierres précieuses.

Mohammad admira l'originalité de sa mère, et son amour-propre de fils s'enorgueillit.

Mais Zoubaïda entraînait Mohammad.

De corridor en corridor, ils arrivèrent au salon que nous avons décrit.

L'ameublement ne surprit point Mohammad : Mohammad était accoutumé au luxe de sa mère.

Mais ceci l'étonna: à l'entrée, des esclaves, sur deux rangs, très jolies, habillées toutefois et coiffées à la manière de garçons, élevaient des brûleparfums d'où montait une violente odeur de musc.

Mohammad regarda sa mère.

Elle éclata de rire.

Il lui dit:

— Qu'est donc, ma mère? ces jeunes filles transformées en jeunes hommes...

— J'ai voulu faire comme toi! répondit-elle. Toi, mon enfant, tu déguises tes esclaves mâles en femmes. Alors j'ai déguisé mes femmes en hommes! D'ailleurs, je te les donne.

Le cadeau plut à Mohammad.

Puis, Zoubaïda se dirigea vers le lit d'ébène, ouvragé d'or, s'assit sur un coussin de plumes d'autruches et invita Mohammad à s'asseoir à côté d'elle.

Enfin, un signe aux esclaves, et tous se retirèrent.

XXXII

Le conseil et la ruse

Lorsque la mère fut seule avec son fils, ses traits, de souriants qu'ils étaient, devinrent graves, et, dans ses grands yeux noirs et brillants, apparurent des marques de soucis.

Elle demanda;

- Comment as-tu passé la journée d'hier, Mohammad?
- Comme vous auriez pu me le souhaiter : dans la joie et dans le plaisir.
- Et la nuit? pourquoi étais-tu, en secret, au fond de cette chambre isolée?
 - Qui vous a dit cela?
- Le messager que je t'avais envoyé. Mais, tu ne me réponds pas. Pourquoi ce mystère?
- Le motif? Vous ne l'apprendrez pas sans vous en réjouir. Au surplus, je serais venu de moi-même vous trouver : je sais un secret que j'ai hâte de vous communiquer. Mais vous, pourquoi m'avez-vous envoyé ce messager?

Zoubaïda appuyait sa tête sur l'épaule de son fils

et sa main caressait le duvet naissant des joues de Mohammad. Elle le contemplait avec sollicitude et tendresse. Elle souriait.

- Moi aussi, dit-elle, j'ai une nouvelle à t'apprendre : une bonne nouvelle! Mohammad, nous allons nous débarrasser de Ja'far!
- Ja'far? Pour le secret que j'ai à vous révéler, c'est de lui qu'il s'agit. Qu'Allah le maudisse! Voulez-vous parler d'Al Alaoui, ou de ma tante Al Abbassa?
 - Tu es au courant de l'affaire d'Al Abbassa?
- Oui. Je ne crois pas, hélas! que nous puissions en tirer parti, du moins pour le moment. Mais l'affaire d'Al Alaoui nous servira, et, grâce à elle, nous aurons raison de toutes les impudences du vizir!
- Qu'est-ce que ce Alaoui? et quelle est cette histoire? Je ne la connais pas.

Mohammad se redressa et fit, en détail, le récit de l'évasion du rebelle.

Zoubaïda soupira:

— Voilà ce que c'est que de ne pas preudre au sérieux le pouvoir qu'Allah nous a confié! Malgré sa sagesse et sa prudence, ton père s'est livré à ce Persan. Aujourd'hui, Ja'far est le véritable Calife; Haroun ar Rachid ne l'est que de nom. Mais que le tyran ne s'y fie pas! Tôt ou tard, il recevra le prix de sa tyrannie.

Mohammad répondit:

- Certes! le vizir est maître dans l'Etat, et mon

père fut coupable. Pourtant, n'était-il pas nécessaire que Ja'far eût certaines prérogatives, pour que l'Etat fonctionnât bien? Et le Calife peut-il tout faire par lui-même?

- Soit! Ton père a peut-être sagement agi en intéressant Ja'far au gouvernement. Mais qui l'excusera d'avoir permis à son vizir l'accès de son harem, à toute heure et sans contrôle? Ton grand-père, Al Mahdi, eut souvent recours aux lumières des Barmécides, mais il n'a jamais poussé aussi loin que ton père.
- Qu'entendez-vous, ma mère, par « l'accès du harem »?
- J'entends par là que Ja'far entre à loisir dans les appartements des femmes de ton père. Il les voit toutes, quand il lui plaît, ses esclaves, ses sœurs, ses filles. Et cela, parce que Haroun ar Rachid prétend qu'il est frère de lait de Ja'far, ce qui rend la chose licite. Je ne m'étonne pas que Ja'far ait osé séduire Al Abbassa.

Zoubaïda jouait avec une cassolette où elle émiettait des morceaux de musc.

Mais la colère faisait trembler ses doigts : la cassolette lui glissa des mains, et les miettes du musc s'éparpillèrent sur le tapis.

Mohammad se baissa pour les ramasser en disant:

— Serait-il entré chez vous aussi ? Et vous aurait-il vue, ma mère ?

Zoubaïda eut un sursaut d'orgueil :

- Oh! non. Cet affranchi! lever les yeux sur

moi ! Oh ! non. Jamais il n'est entré chez moi. Jamais je ne lui ai demandé un service, et jamais je ne lui en demanderai.

Mohammad présenta la cassolette à sa mère.

- A quoi nous résoudre, maintenant ? Il ne faut pas garder pour nous les méfaits de cet homme. Ne perdons pas l'occasion qui s'offre! Sinon, nous n'aurons que la honte éternelle de la faute d'Al Abbassa!
- En ce qui concerne ta tante, mon enfant, n'accuse que ton père. Je te l'ai dit : il a donné à Ja'far trop de libertés. Ja'far est jeune, il est beau, bien vêtu, parfumé, et ta tante n'a jamais vu d'autre homme. Ce qui est arrivé devait arriver. Malheur à qui marie le bois avec le feu! Cependant, je l'avoue, Ja'far n'en est pas moins un traître.

Zoubaïda jouait encore avec la cassolette. Les yeux fixés sur le tapis, elle examinait le paon qui v était dessiné.

Quant à Mohammad, le cœur serré, il souffrait. La conversation traînait.

Il ne pouvait se décider à prendre un parti. Il aurait voulu proposer à sa mère le meurtre de Ja' far, mais il hésitait. Une pudeur lui venait. Et il rougit.

Zoubaïda vit son embarras:

- Tu désires connaître mon opinion?

Malgré lui, il s'écria:

- Oui, ma mère, car je n'ai plus de patience!
- Crois-tu, répliqua-t-elle, qu'il soit prudent

de rapporter à ton père le crime d'Al Abbassa?

— Je ne sais pas. Mais je sais qu'il faut que
Ja'far meure! Voilà tout!

Zoubaïda jeta ses bras autour du cou de son fils et :

— J'avais déjà pensé à prévenir ton père, ditelle. Mais dénoncer directement Al Abbassa ne manquerait pas de risques. Et, d'ailleurs, nous avons l'histoire d'Al Alaoui : c'est assez.

Puis, elle plongea la main dans sa poche, en tira un papier, et reprit, en parlant plus bas:

— Mon enfant, je te vengerai de cet affranchi: sois assuré de mon dévouement. Je n'ai pas oublié l'affront qu'il te fit, l'an dernier, à la Ka'ba, lorsqu'il t'obligea à jurer, par trois fois, que tu ne trahirais point ton frère Al Mamoun, le fils de l'esclave! En public, devant moi, il a eu l'audace de te faire cet affront! Mais je le châtierai! je le châtierai! J'ai là, sur ce papier, quelques vers adroits. Ton père les lira sans savoir d'où ils viennent. Il faudra bien qu'il se réveille. Et si, même après cela, il ne se réveille pas, eh bien! nous chercherons des moyens plus efficaces.

Mohammad prit le papier et y lut ces vers :

Dis au fidèle d'Allah ¹, à Celui qui a le droit de faire ouvrir ou fermer les portes de la prison :

« Voici le fils de Yahya qui règne

1. C'est-à-dire au Calife.

autant que toi. Entre vous deux, pas de limite! Ton ordre est subordonné à son ordre, et son ordre n'est subordonné à aucun ordre.

» Il possède un palais comme n'en possèdent ni les Persans ni les Indiens. Les perles et les hyacinthes sont pour lui des cailloux, et sa terre, c'est l'ambre et le musc!

» Quand tu seras enseveli dans le tombeau, il héritera le califat, nous le craignons! Et, certes, l'esclave ne s'enorgueillit devant son Maître que lorsqu'il s'est émancipé. »

Mohammad se sentit soulagé.

— C'est là certainement, dit-il, sa condamnation à mort. Mais comment ferez-vous remettre ce papier à mon père?

— Ne t'occupe pas de cela, mon fils. L'un des esclaves que j'ai au Palais de l'Immortalité jettera le papier à l'endroit où le Calife récite sa prière. Le Calife le verra, le lira, et Ja'far sera perdu. Et, si nous ne réussissons pas, j'ai autre chose.

Sur ces mots, Zoubaïda se leva.

Mohammad l'imita.

Elle dit:

- Tu dois avoir faim? La table est prête: allons?
- C'est vrai : j'ai faim. Vous quitterai-je ensuite?
- Je voudrais passer la journée avec toi, Mohammad!

Ils allèrent vers la salle à manger.

XXXIII

Le palais de l'Immortalité

Cependant, le même jour, Ismaïl se mit en route vers le Palais de l'Immortalité.

Il tenait à ce mariage qu'il avait promis à Ibn al Hâdi, et il était résolu à insister auprès du Calife.

Durant le trajet, Ismaïl préparait son discours.

Il faudrait amener habilement la conversation sur Ibn al Hâdi, car Haroun ar Rachid se méfiait de son neveu et lui témoignait peu de sympathie.

D'ailleurs, la tentative de Ismaïl ne laissait pas d'être une hardiesse; car, si Haroun ar Rachid entrait dans une de ses colères coutumières, le vieillard la verrait retomber sur lui.

Enfin, il se trouva devant le palais.

A l'entour, des gens se pressaient et se poussaient en masse vers la grand'rue qui conduisait au port.

Ismaïl s'enquit des motifs de cette affluence de peuple.

Un esclave lui répon lit :

— Le Commandeur des Croyants va à Chemassiyya pour assister aux courses.

Ismaïl n'augura rien de bon de ce contretemps. Sa visite était manquée. Donc il ne réussirait pas dans sa mission: c'était certain. Les courses dureraient toute la journée. Le Calife ne reviendrait de Chemassiyya que le soir. Ismaïl ne le pourrait visiter que le lendemain.

Il descendit de cheval, se mit de côté et s'arrangea de manière à voir le cortège de Haroun ar Rachid sans être vu.

Bientôt, la populace fut bousculée, refoulée.

De jeunes esclaves couraient de-ci de-là, dispersant les badauds à l'aide de baguettes de noisetier qu'ils leur lançaient pour faire un passage au cortège du Calife.

Des hommes marchaient derrière, d'un pas grave, munis des insignes du gouvernement et armés de sabres.

Puis, des archers, avec des flèches prêtes à être tirées.

Tous s'avançaient en silence.

Puis, le Calife, sur un cheval teint de henné, sellé d'une selle d'or et caparaçonné de soie brodée. Haroun ar Rachid était coiffé d'un simple béret très long, pour se distinguer des autres, mais pas de turban. Au surplus, il était à cheval et les autres à pied. Ismaïl remarqua que son manteau recouvrait une partie de la croupe de sa monture.

A cette époque, le Calife avait quarante et un

ans; son visage était éclatant de blancheur; ses yeux, grands, brillaient d'intelligence; sa barbe, légère, était châtain clair; sa moustache, fine; sur sa bouche, un sourire.

Dans sa main droite, le Calife tenait une baguette d'ébène enrichie d'un pommeau en or ; et son cheval se pavanait comme s'il avait conscience de la valeur et du prestige de celui qu'il portait.

Un esclave élevait une ombrelle de plumes d'autruche qu'il inclinait pour garantir du soleil le Commandeur des Croyants.

Puis, c'étaient des généraux, de hauts fonctionnaires, et, seul, manquait Ja'far.

Suivaient les chevaux de courses sellés de selles très légères, et les palefreniers les guidaient par le licol.

Enfin, une troupe de jeunes esclaves empêchaient la foule de se mêler au cortège.

Ismaïl regardait le défilé en philosophe.

Ces manifestations extérieures du pouvoir ne l'intéressaient pas.

Mais il se plaisait à dévisager les favoris, les généraux, les Hachimites présents, toute la séquelle du Calife. Il savait ce qu'il y avait dans l'âme de chacun d'eux: ceux-ci détestaient Haroun ar Rachid, au point de souhaiter sa mort; ceux-là se sacrifiaient et s'usaient à son service; mais, au fond de tant de haine ou de tant d'amour, Ismaïl ne trouvait que de l'égoïsme. Et le vieillard pensa à lui-même et à ce pour quoi il était venu. Son zèle

pour l'État se réveilla dans son cœur, et son désir de le voir toujours prospère.

Et il remonta à cheval, se promettant de revenir le lendemain.

00

Le lendemain matin, vêtu de son costume officiel et accompagné de deux esclaves, Ismaïl se présenta à la porte du Palais de l'Immortalité.

Le palais était défendu par une quadruple enceinte de solides murailles, au pied de chacune desquelles veillaient des gardes armés.

A cheval, Ismaïl passa la première porte, puis la deuxième, puis la troisième.

A sa vue, les gardes se levaient respectueusement, car ils le connaissaient, et nul ne s'avisa de lui barrer la route.

Devant la quatrième porte, Ismaïl s'arrêta, descendit de cheval, et abandonna sa monture aux soins de l'un de ses esclaves.

Ensuite, il enfila une voie très large qui aboutissait au salon du peuple.

Des serviteurs du palais le précédaient, et lui, grave et majestueux, marchait sans hâte.

D'ordinaire, le salon du peuple était plein de gens, poètes, littérateurs ou favoris, qui d'abord attendaient, en des chambres voisines, que le bon plaisir du Calife les appelât auprès de lui.

Mais, comme aujourd'hui on faisait là grand

tapage et que, d'autre part, il n'y avait pas de gardes, Ismaïl comprit que Haroun ar Rachid n'y était pas.

Inquiet, il chercha à se renseigner.

Quelqu'un s'approcha de lui : Masrour, domestique attaché à la personne du Calife, et de plus bourreau, homme dur et grossier, contre la cuisse duquel ballottait un sabre.

Masrour se précipita sur la main du vieillard pour la baiser.

Mais le vieillard le repoussa, et lui demanda des nouvelles de Haroun ar Rachid.

- Il est dans le salon particulier, mon seigneur.

— Pourquoi donc? N'est-ce pas le jour où il se tient dans le salon du peuple?

— En effet. Et il se disposait à s'y rendre, lorsque arriva une délégation du roi des Indes. Alors, le Commandeur des Croyants a préféré recevoir la délégation dans le salon particulier, parce que celui-ci prête davantage à la pompe du cérémonial.

XXXIV

La délégation du roi de l'Inde

Ismaïl se dirigea du côté du salon particulier. Chemin faisant, il rencontra des soldats turcs, debout, sur deux rangs, et si bardés de fer qu'on n'apercevait de leur corps que leurs yeux.

Ismaïl dit à Masrour:

— Pourquoi ces soldats? Et pourquoi sont-ils équipés comme pour la bataille?

— Lorsque le Commandeur des Croyants apprit l'arrivée des envoyés du roi des Indes, il voulut les intimider par un déploiement de forces tel, qu'une fois chez eux, les délégués pussent vanter à leur Roi la puissance de l'Islam. Voilà pourquoi ces soldats sont là, équipés comme pour la bataille.

Ismaïl se réjouit du désir que montrait Haroun ar Rachid d'étaler la splendeur de son pays. Mais, au même moment, il songea aux complots qui menaçaient l'œuvre du Calife, et son cœur se serra. Cependant, il se contint, se faufila entre la double haie des soldats turcs, gravit, à pas lents, à la suite de Masrour, de larges degrés de marbre blanc encas-

trés de plaques de marbre vert, et s'arrêta devant une grande porte.

Des deux côtés, des gardes, sabre en main.

Masrour pria un huissier de solliciter du Calife, pour Ismaïl, la permission d'entrer.

Ismaïl s'engagea dans un immense corridor pavé de dalles de marbre rouge reliées les unes aux autres par des barres d'or massif.

Au bout du corridor, il vit trois chiens, horribles, énormes, tenus à l'aide de fortes chaînes de fer par trois hommes qu'à leur accoutrement et à leur aspect on jugeait être des Indiens.

Ismaïl n'était pas rassuré : la taille gigantesque de ces chiens et l'éclat de leurs yeux l'effrayèrent.

Mais il se ressaisit, enfila plusieurs corridors, et pénétra enfin dans une pièce ronde, couverte de tapis précieux et de peaux de tigres et de lions. De place en place, des torchères, chargées de bougies de couleur.

Ismaïl n'alla pas plus loin : la coutume voulait qu'on n'accédât auprès du Calife qu'après avoir sollicité, une seconde fois, la permission d'entrer.

Mais l'huissier, qui avait l'ordre de l'introduire, le pria d'entrer, disant qu'un personnage de son importance n'avait pas besoin d'une deuxième permission, puis écarta de la main gauche une tenture de soie brodée d'or et, de la droite, invita le vieillard à passer.

Le salon particulier était vaste.

Supporté par des colonnes de marbre, le plafond

s'arrondissait en coupole. Aux murs, des images de tout ce qui croît sur la terre ou vit dans la mer, des tableaux ornés de sentences écrites en caractères d'or. Sur le sol, un tapis de soie jaune, splendide, bariolé, ouvragé de dessins, d'arbres, d'oiseaux, de poissons, de ruisseaux même, comme d'un jardin réel; le tout, d'un travail si habile qu'on croyait voir des ruisseaux, des poissons, des oiseaux et des arbres véritables: l'artiste semblait avoir voulu faire mieux que le fameux tapis de Chosroès.

La pièce était divisée en deux parties par un rideau de soie chinoise tendu, dans le sens de la largeur, d'un mur à l'autre. Ce rideau cachait le Calife aux regards de ceux à qui il accordait une audience : ainsi l'exigeait le protocole. Il n'y avait d'exception que pour les visiteurs que le Calife daignait favoriser. Alors, on relevait un pan de la tenture, et le privilégié parlait face à face avec le Commandeur des Croyants.

En deçà du rideau, des sièges étaient disposés, pour les membres de la famille de Hachem. Mais personne aujourd'hui ne les occupait.

Quant aux coussins, disséminés un peu partout, qu'on réservait aux généraux et aux émirs, les envoyés du roi des Indes étaient assis dessus, en une attitude grave et respectueuse.

Coiffés de fez brodés, vêtus d'étoffes multicolores où de gros animaux, entre autres des éléphants, étaient représentés, le cou ceint de colliers formés de joyaux rares ou de talismans figurant certaines

de leurs idoles, avec devant eux des sabres ciselés dans leur pays, les Indiens attendaient les ordres du Calife.

Haroun ar Rachid toussa.

Ismaïl sut dès lors que le Commandeur des Croyants était là, derrière la tenture.

Malgré les instances de l'huissier qui l'avait introduit, il ne voulut point s'approcher tout de suite de Haroun ar Rachid: il aimait mieux demeurer du côté des étrangers jusqu'à la fin de l'audience.

Et il s'assit.

Haroun ar Rachid parla.

Au fur et à mesure, un esclave, celui qui était? préposé au service du rideau, traduisait ses paroles. Haroun ar Rachid demanda au chef de la délégation:

— Que nous apportez-vous?

Le chef de la délégation répondit:

- Ces sabres, qui n'ont pas leurs pareils chez nous.

Le Calife fit un signe.

Un esclave sortit et reparut avec As-Samssana, le sabre légendaire de Amrou Ben Maadi Kareb.

Un esclave turc le prit et, d'un coup de ce sabre, cassa l'un après l'autre les sabres des Indiens.

Le Calife fit un nouveau signe.

On montra As-Samssama aux étrangers.

Ils l'examinèrent, constatèrent qu'il n'était même pas ébréché, et, de confusion, baissèrent la tête.

Haroun ar Rachid demanda au chef des Indiens:

— Que nous apportez-vous encore?

Le chef des Indiens répondit:

- Des chiens si forts qu'ils ne peuvent voir un lion sans le déchirer.
- Nous avons un lion, repartit Haroun ar Rachid. Qu'on le mette en présence de ces chiens! Nous assisterons à la lutte du haut de notre balcon.

On mit le lion en présence des chiens.

Le lion vint, se pavanant et rugissant.

Les chiens le déchirèrent.

Ouand Haroun ar Rachid et les Indiens fureut rentrés au salon, Haroun ar Rachid leur dit:

- De quel pays sont ces chiens? et de quelle espèce?
- De notre pays. Ils sont sans rivaux dans le monde entier.
- Je désirerais garder ces chiens. En retour, dites-nous ce que vous désirez.
- Nous ne désirons que le sabre avec lequel vous avez cassé les nôtres.
- Notre religion nous défend de donner des armes en cadeau. Sans cela, nous ne refuserions pas de vous contenter. Désirez-vous autre chose?
 - Non.
 - Je le regrette.

Néanmoins, les envoyés du roi des Indes reçurent nombre de présents inestimables.

Mais, en s'en allant, ils emportaient surtout dans leur âme le respect et la crainte du Califat et de l'Islam.

XXXV

L'assemblée de Haroun ar Rachid

La délégation partie, Ismaïl ne songea qu'à son affaire. Il avait besoin d'un entretien secret avec le Calife. Il fallait que le Calife ne vît personne avant de voir Ismaïl.

L'esclave préposé au service du rideau dit à Ismaïl :

- N'entrerez-vous pas, mon seigneur? Dès qu'il a su que vous étiez là, notre seigneur le Commandeur des Croyants nous a commandé de vous introduire aussitôt.
- J'y vais! répondit Ismaïl. Mais veille à ce que personne ne nous dérange.

Et l'esclave ayant écarté la tenture, Ismaïl entra. Entre deux colonnes, sur une estrade soutenue par des pieds d'ébène, incrustée d'or, se dressait un lit d'or enchâssé de pierres précieuses. Les colonnes étaient tapissées de soieries brodées d'or, et, au pied de chacune d'elles, des serviteurs élevaient des brûle-parfums, tandis que, derrière l'estrade, aux deux bouts, deux gardes avaient leur sabre

dégainé. Le ciel du lit était de soie noire avec de belles broderies d'or, et les côtés laissaient pendre des croissants d'or où brillaient de grosses perles et des hyacinthes jaunes, rouges et bleues.

Sur le lit, Haroun ar Rachid était assis, jambes croisées, vêtu du costume qu'il avait l'habitude de mettre quand il recevait un Roi et ses députés et quand il voulait les éblouir par le prestige de l'Islam, la magnificence de l'Empire ou la majesté du Califat, et coiffé d'un petit béret entouré d'un turban de soie noire brodée. Dans les plis du turban, suivant les caprices de leurs sinuosités, serpentaient des colliers de pierres précieuses, tandis que d'une espèce de toughra d'or, enrichie d'hyacinthes et d'émeraudes, rayonnaient des chaînettes d'or enjolivées de perles, comme d'une queue de paon. Ajoutons que le Calife était enveloppé du manteau même du Prophète, et avouons qu'il eût été malaisé de n'être point ébloui par tant de luxe et de splendeur.

A peine la tenture s'était-elle écartée, que Ismaïl dit de sa voix la plus haute :

— Au Commandeur des Croyants, salut! la grâce d'Allah et ses bénédictions! Puis-je entrer?

Haroun ar Rachid fit un mouvement, comme de se lever, pour honorer Ismaïl, sourit et répondit :

— Salut à toi, notre oncle! Sois le bienvenu! Ismaïl se hâta d'arrêter le geste du Calife.

Haroun ar Rachid se contenta de se soulever un peu.

Il tendit le bras, serra la main du vieillard, et:

— Tu es le bienvenu, notre oncle! reprit-il. Un homme tel que toi ne peut-il pas entrer sans autorisation?

Un esclave offrit un siège à Ismaïl.

D'un signe, Haroun ar Rachid invita son visiteur à s'asseoir; et, ce faisant, il souriait afin de manifester son contentement.

Ismaïl s'assit à côté du lit, remercia le Calife de son bon accueil, lui souhaita un long règne, et se tut.

C'était l'usage : le Calife devait parler d'abord et questionner.

Haroun ar Rachid fut flatté de cette marque de politesse que lui témoignait Ismaïl, malgré son rang et sa fierté. Il dit:

— Nous pensons que tu viens à nous, notre oncle, pour notre bien. Depuis quelque temps, en effet, tu nous délaisses. Nous ne te voyons que lorsqu'il s'agit d'une affaire ou que nous avons besoin d'un conseil. Et cependant, notre vœu serait de te voir tous les jours.

Ismaïl répondit :

— J'habite Bassorah, et je viens rarement à Bagdad. D'ailleurs, si ma présence ici pouvait être nécessaire, j'aurais passé ma vie auprès du Commandeur des Groyants. Aujourd'hui, je viens requérir de Sa bonté une faveur que j'ajouterai au nombre des services qu'Il m'a rendus et des bienfaits dont Il m'a comblé.

— Dis-nous quelle est cette faveur : tes prières nous sont des ordres.

Tant de condescendance émut le vieillard.

Il inclina la tête pour remercier, joignit ses mains, et répondit :

— C'est à mon Seigneur de donner des ordres. Fasse Allah qu'Il soit le seul à en donner, sans avoir de rivaux! Et Allah fait ce qu'il veut. Si mon Seigneur me permet de lui demander quelque chose, je Lui demanderai de m'entendre sans témoins.

Après un geste du Calife, esclaves et gardes se retirèrent.

Puis, Haroun ar Rachid se tourna vers Ismaïl, les yeux brillants de curiosité, car il savait que le vieillard ne demandait à être seul que pour une affaire importante.

Ismaïl regarda Haroun ar Rachid:

- Parlerai-je?

- Parle. Réclame de moi tout ce qu'il te plaira.

— Mon Seigneur n'ignore pas que Son neveu Ibn al Hâdi est l'un de nos meilleurs cousins?

— Oui, c'est mon neveu, répliqua le Calife, non sans inquiétude. Désire-t-il un présent?

— Non, mon Seigneur, car les présents de Haroun ar Rachid se succèdent pour lui comme ils se succèdent pour tous les membres de la famille de Hachem. Ibn al Hâdi désire une plus haute distinction.

Le Calife, qui ne manquait pas de finesse, devina

tout de suite ce que désirait son neveu : la main de sa fille.

Mais il feignit de ne point comprendre.

— Être parent de l'Envoyé d'Allah me paraît être le plus grand honneur...

— Certes! mais Ibn al Hâdi voudrait s'approcher encore davantage de son oncle.

Le Calife ne pouvait plus douter : Ismaïl s'exprimait assez clairement.

Et il répondit aussitôt:

- Je lui accorde tout, sauf la main de Aliyya! Ismaïl ne fut pas peu surpris de cette brusque réponse.
- Il ne souhaitait pas autre chose, mon Seigneur! Mais puisque cela est impossible, nous nous résignerons: le Commandeur des Croyants seul commande et nous n'avons qu'à obéir. Pourtant, la condescendance dont Votre Majesté a fait preuve à mon endroit jusqu'ici, m'encourage à Lui poser une question qui, je l'espère, ne Lui sera point importune.

- Dis! Tu mérites notre sympathie.

— Est-ce que le Commandeur des Croyants trouverait Son neveu indigne de notre maîtresse Aliyya? N'est-il pas son cousin? Et le père de Ibn al Hâdi n'était-il pas le frère de Votre Majesté?

Haroun ar Rachid jouait avec son sceptre.

Il riposta:

— Je ne le trouve pas indigne de ma fille. Nul ne serait plus digne que lui de l'épouser. Mais tu viens trop tard: j'ai déjà promis la main de Aliyya.

— Aliyya est fiancée? Je ne le savais pas. Si je l'avais su, je n'aurais pas demandé sa main pour son cousin. Et je ne pensais pas qu'un autre pût l'obtenir.

— Soit! Mais notre vizir Ja'far nous a demandé sa main pour Ibrahim, qui est notre cousin aussi, et nous l'avons accordée.

Ismaïl baissa la tête et se mordit les lèvres: l'affront était grand. Quoi! Ja'far avait donc plus d'influence que lui!

Ismaïl enrageait.

Mais il refoula ses sentiments et resta silencieux, la tête toujours baissée.

Haroun ar Rachid, gêné, l'observait. Il avait fort envie de clore l'entretien. Et, comme le vieillard persistait dans son silence, il dit:

— Je suis forcé de t'infliger ce refus, et je le regrette. Mais la main de ma fille est accordée à Ibrahim, et reprendre sa parole n'est pas noble. Pouvons-nous faire quelque autre chose pour notre neveu? Nous le ferons.

XXXVI

L'échec

Ismaïl releva la tête:

— Mon Seigneur a raison: manquer à sa parole n'est pas noble. Je ne le sais que trop: moi-même, j'avais promis de rapporter au neveu de Votre Majesté une réponse favorable, et me voici contraint de revenir bredouille. J'ai été trop pressé. Mais, si j'ai pris la liberté de servir d'intermédiaire entre Ibn al Hâdi et Haroun ar Rachid, je prie Votre Majesté de croire que ce fut dans l'unique dessein d'être utile à l'État, et Votre Majesté connaît mon dévouement...

Haroun ar Rachid comprit ces mots discrets.

Ismaïl avait voulu ce mariage pour la paix de l'Empire: époux de la fille du Calife, Ibn al Hâdi n'aurait pu chercher à nuire au Calife ni revendiquer le trône. Et Haroun ar Rachid savait gré à Ismaïl de ses louables intentions.

Cependant un Calife ne supporte pas qu'on songe à s'immiscer dans ses affaires, même discrètement. Haroun ar Rachid fut près de se fâcher. Mais il se retint et fit semblant de n'avoir pas

entendu:

— Oui, ton zèle pour l'État est célèbre, et nous le reconnaissons. Un État n'est fort que grâce aux conseils de tes semblables, qui sont les vétérans de la sagesse et les maîtres du bon sens, — et il n'y en a guère! Quant à mon neveu, je suis prêt à tout faire pour lui. Que désire-t-il?

— Qu'Allah donne longue vie au Commandeur des Croyants! Votre Majesté a beaucoup d'égards pour moi, et il m'est doux de voir qu'Elle a conscience de mes efforts. Ce que désire Ibn al Hâdi, mon Seigneur? Une fonction quelconque, une charge, n'importe laquelle, par exemple, le vilayet d'Égypte, ou de Khorassan.

Le visage du Calife s'assombrit:

— Je suis encore forcé de te refuser cela. Hier matin, à la prière de Ja'far, j'ai décerné le vilayet d'Égypte à Ibrahim; et le vilayet de Khorassan, je l'ai décerné à Ja'far lui-même. Je n'en avais parlé à personne, et si tu n'étais pas Ismaïl, je ne t'en aurais pas parlé.

C'en était trop. Vaincu, Ismaïl baissa de nouveau

la tête.

Mais il la releva vite; et, sans se soucier des conséquences probables de son audace, recouvra sa franchise naturelle:

— Le Commandeur des Croyants me permettrat-il de lui dire tout ce que j'ai sur le cœur? Je le lui dirai donc, me souvenant qu'il est Haroun ar Rachid et que je suis Ismaïl.

Ismaïl toussa, se redressa; et, tandis que le Calife fixait sur lui des yeux terribles, il dit:

- Vous connaissez mon dévouement à l'Empire, et vous savez combien je voudrais que cette bague restât longtemps au doigt de Haroun ar Rachid et ce manteau sur ses épaules. D'autre part, vous êtes au courant des projets de vengeance que nourrit votre neveu. Certes, je suis persuadé, je suis certain qu'il n'arrivera pas au but. Mais l'intérêt de l'Empire nous oblige à écarter les causes de séditions, car nos ennemis guettent nos erreurs et sont à l'affût de nos discordes. Or, ils sont nombreux! et c'est assez des Ommayyades, en Andalousie. Encore une fois, je suis convaincu de leur impuissance. Mais la sagesse nous commande de nous unir étroitement. Et cela, Haroun ar Rachid le peut, sans peine ni ennui. Il est intelligent, il est habile. Et, pour réduire dans une véritable servitude ses parents trop ambitieux, il n'a qu'à les employer comme fonctionnaires.

Le Calife l'interrompit:

— Nous aurions disposé du vilayet d'Égypte en faveur de notre neveu, si nous n'en avions déjà disposé en faveur de Ibrahim. Voyez-vous autre chose à nous demander?

— Oui.

- Quoi?

Les mains sur les genoux, comme prêt à se lever, fièrement Ismaïl répondit:

— Faites ceci en compensation: nommez-le héritier présomptif, après Mohammad et Al Mamoun.

Le sceptre tomba d'entre les doigts du Calife.

Soudain, Haroun ar Rachid se leva et descendit du lit d'un mouvement si brusque que le manteau du Prophète faillit glisser de ses épaules. Mais il le retint et se mit à arpenter le salon.

En même temps, Ismaïl s'était levé.

Demeurer là devenait dangereux et, au surplus, serait inutile.

Et comme, quand ils donnaient congé à leurs visiteurs, les Califes se levaient, Ismaïl se retira à reculons, suivant le protocole, car il jugeait l'entretien terminé.

Mais il ne voulait pas sortir sans s'excuser, de peur que le Calife ne prît mauvaise opinion de lui, et il dit:

— Le Commandeur des Croyants a eu tort de me laisser toute liberté de langage devant Lui. J'ai abusé de Sa bienveillance et j'ai parlé de choses qui ne me regardent point. Je Le prie donc de pardonner mon audace.

Debout, Haroun ar Rachid lisait deux vers gravés sur l'un des murs.

Quand il entendit les excuses de Ismaïl, il se retourna et ébaucha un sourire forcé qui ne cachait point sa fureur. — Ismaïl a droit à nos égards: nous lui devons de bons conseils, et nous ne l'oublions pas. Je me suis levé un peu brusquement, mais ce n'est point contre toi que je suis en colère. D'ailleurs, puis-je me mettre en colère contre le vétéran des Bani Hachem et le plus sage des Abbassides? Je regrette seulement que tu m'aies demandé des choses impossibles.

Ismaïl ne fut point dupe de cette réponse que le Calife a tâché de rendre affectueuse. Il dit:

- Je remercie Votre Majesté: Sa bonté me confond. Toutefois, je déplore l'infortune de Son neveu: cet homme est venu au monde sous un astre funeste. Maintenant, mon Seigneur daignera-t-il me donner congé?
 - Oui, notre oncle! Je te quitte du reste... Ismaïl s'inclina et sortit à reculons.

Haroun ar Rachid le regarda jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Dans son âme était née une colère qui lui faisait désirer la solitude.

XXXVII

Abd el Malek

Le soleil était au milieu du ciel, lorsque, triste et plein de rage, Ismaïl arriva chez lui.

Ibn al Hâdi attendait le vieillard.

Ismaïl lui rapporta seulement une partie de la conversation qu'il avait eue avec le Calife: le refus de la main de Aliyya, et les regrets sincères et les excuses de Haroun ar Rachid. Même, il exagéra ces excuses, pour ne point froisser l'amour-propre du jeune homme. Cependant, il ne lui parla ni du vilayet d'Égypte, ni de l'héritage du trône, qu'il avait sollicités à l'insu de Ibn al Hâdi.

Et il conclut en ces termes:

— L'échec que j'ai subi me navre. Et Haroun ar Rachid en est encore plus navré que moi. Mais il n'y a pas moyen d'arranger la chose : il a donné sa parole. Patiente donc et sois sage. Nous tâcherons de trouver une meilleure occasion, et nous obtiendrons mieux qu'une fille de Calife. Haroun ar Rachid t'estime et te veut du bien.

Ibn al Hâdi soupira:

— Soit! j'obéirai. Mais, savez-vous pourquoi Aliyya est fiancée à Ibrahim?

— Non, pas précisément. Le vizir a une grande influence sur le Calife, et Ibrahim a une grande influence sur le vizir. J'imagine que Ibrahim aura prié Ja'far d'être son intermédiaire auprès du Prince des Croyants. Ibrahim est cousin de la jeune fille; par conséquent, il est digne d'elle; et Ja'far aura acquiescé à son désir.

— S'il en était ainsi, je ne serais pas affecté comme je le suis. Je vais vous dire, moi, le pourquoi de l'intervention de Ja'far, et je vous prouverai que j'avais raison quand je prétendais que ces affranchis traitent à la légère le Calife et ses parents. Un espion, que j'ai au palais du vizir, m'a renseigné. C'était dans une assemblée de plaisir. Ja'far était avec quelques favoris. Il avait donné l'ordre de n'introduire personne. Mais, un esclave qui n'avait pas entendu, ou qui avait mal entendu, introduisit un homme vêtu de son costume officiel. Devinez qui: Abd el Malek! Ja'far devint blême: car Abd el Malek ne boit jamais de vin, et le voici qui tombait dans une assemblée de débauche. Mais quelle ne fut pas la surprise de Ja'far, quand Abd el Malek demanda un costume de la Boisson, pour prendre part à la fête! Il mangea. Il but. Il but même beaucoup de vin, et s'écria : « Par Allah! je n'y avais point touché avant ce jour! » Jugez du triomphe de Ja'far: Abd el Malek avait bu du

vin 1. Désormais, cet homme pouvait tout exiger de lui : Ja'far ne le récompenserait jamais assez, et. tout de suite, il se mit à sa disposition. Abd el Malek, rusé, ne se le fit pas répéter : « Le Commandeur des Croyants, dit-il, se mésie de moi. Il faut que tu me recouvres ses bonnes grâces. — Le Commandeur des Croyants est content de toi, et tout est effacé. - J'ai quatre millions de drachmes de dettes. — On les payera. La somme est chez moi, prête. Mais, plutôt, le Commandeur des Crovants te la versera : ce sera plus honorable pour toi, et cela te montrera qu'il oublie le passé. - Et mon fils Ibrahim? Je voudrais lui faire épouser l'une des filles du Calife. — Le Commandeur des Croyants lui donne sa fille Aliyya. — Je voudrais que, de plus, Ibrahim eût un poste en vue. - Le Commandeur des Croyants lui réserve le vilayet d'Égypte 2. » Considérez cette impudence! Je m'étonne que Haroun ar Rachid la tolère. Et nous blâmons notre cousin Mohammad parce qu'il s'enivre! Mais il est jeune. Nous le tenons pour un dépravé! Mais, le dépravé, c'est Ja'far. Sous prétexte qu'un homme a bu du vin chez lui, il faut que tout lui cède!

Ismaïl allait éclater de colère.

Par politique, il feignit de ne pas prendre cette histoire au sérieux :

- Oui, c'est ce que t'a raconté ton espion. Il a

1. Le vin est défendu par le Coran.

2. Ibn Khillikan (I, 105).

exagéré. Tout cela est sans importance. Bah! ne parle à personne de notre entrevue, et attendons les événements!

Respectueux, quoique non convaincu, Ibn al Hâdi n'insista pas.

Ismaïl lui dit:

— Va à Bassorah. Je t'y rejoindrai dans deux jours.

- Très volontiers.

Ibn al Hâdi dit adieu à Ismaïl, et Ismaïl ne s'occupa plus de lui.

En dépit de la promesse qu'il avait faite à Ismaïl, Ibn al Hâdi alla trouver Ad Fald.

Al Fadl était chez lui, fort anxieux.

Comment prévenir Haroun ar Rachid de la fuite de Alaoui ? Mohammad et Zoubaïda voulaient qu'on le prévînt sans retard. Comment ?

Ibn al Hâdi ne sut pas cacher à Al Fadl le mariage de Aliyya. Il s'étendit en imprécations contre la faiblesse du Calife et la tyrannie du vizir, et ne s'arrêta que pour engager Al Fadl à faire diligence.

Al Fadl répondit :

- Je suis prêt.

and the same of th

- Qui avertira Haroun ar Rachid?
- Nous n'avons que Abou'l Atahia. Avec de l'or, on peut tout espérer de lui, et le Calife l'écoute. Sans transition, Ibn al Hâdi reprit:

- Et les deux enfants d'Al Abbassa?

— Abou'l Atahia les a découverts. Maintenant, ils sont en lieu sûr. Nous les aurons sous la main, en cas de besoin.

Ibn al Hâdi exultait.

— Ja'far est mort! Mais, je quitte Bagdad: mon oncle Ismaïl exige que je parte. Veille à ce que notre entreprise réussisse. Je suis certain que tu es capable de la mener à bien.

- Sois tranquille.

Et Ibn al Hâdi partit pour Bassorah.

Il se flattait d'avoir gagné Al Fadl à sa cause.

A la vérité, Al Fadl ne se souciait guère de Ibn al Hâdi. Il n'avait qu'une ambition: être vizir. Et peu lui importait d'être vizir de Haroun ar Rachid ou d'un autre, pourvu qu'il fût vizir. Al Fadl et Ibn al Hâdi travaillaient tous les deux à la ruine des Barmécides. Ils n'avaient pas les mêmes sentiments, mais ils avaient le même but. Et, si Allah veut une chose, il en prépare la réalisation.

XXXVIII

Seul

Resté seul dans son salon après qu'il eut donné congé à Ismaïl, Haroun ar Rachid, chagrin du triple échec de son oncle, avait revu toute la scène. Les phrases qu'il avait dites, il les redisait. Il trouvait qu'il lui eût été impossible d'agir autrement. Il s'était conduit comme il aurait dû se conduire.

Haroun ar Rachid se promenait de long en large. Les soucis l'accablaient.

Il pensa à son amitié pour le vizir, au commerce de chaque jour qu'il avait avec lui, à l'influence que Ja'far s'était acquise, au point d'être plus puissant et plus populaire que les propres cousins du Calife.

Puis, en réfléchissant, et par un retour sur luimême, il jugea que son vizir méritait d'occuper le haut rang qu'il occupait.

Oui! Ja'far avait droit à la sympathie et à la faveur du Calife. Mieux que personne, il défendait les intérêts de l'État; il défendait l'Empire avec sagesse; il l'administrait avec intelligence. Il déchargeait le Calife des soins les plus lourds du gou-

vernement. En outre, Haroun ar Rachid devait son trône au père de Ja'far.

Mais, Ja'far ne trahissait-il pas?

Certes, sa haine contre les Alides était bien tiède. Souvent, on avait laissé entendre à Haroun ar Rachid que, loin de les haïr, il les soutenait. Jalousie, sans doute! Oui. Jalousie et calomnie.

Haroun ar Rachid se promenait de long en large. Machinalement, il jeta les yeux sur le lit.

Il aperçut son sceptre, s'approcha pour le prendre, et son regard tomba sur un papier posé près d'un coussin.

Il saisit le papier, le déplia et lut:

Dis au Fidèle d'Allah, à Celui qui a le droit de faire ouvrir ou fermer les portes de la prison:

« Voici le fils de Yahya qui règne autant que toi. Entre vous deux, pas de limite! Ton ordre est subordonné à son ordre, et son ordre n'est subordonné à aucun ordre.

« Il possède un palais comme n'en possèdent ni les Persans, ni les Indiens. Les perles et les hyacinthes sont pour lui des cailloux, et, sa terre, c'est l'ambre et le musc!

« Quand tu seras enseveli dans le tombeau, il héritera le califat, nous le craignons! Et, certes, l'esclave ne s'enorgueillit devant son Maître que lorsqu'il s'est émancipé. » Haroun ar Rachid rougit. Le sang lui monta à la tête. Sa colère s'enflamma. Il regarda de nouveau le papier, le relut:

> « Quand tu seras enseveli dans le tombeau, il héritera le califat, nous le craignons! Et, certes, l'esclave ne s'enorgueillit devant son Maître que lorsqu'il s'est émancipé. »

Il ne se demanda pas pourquoi l'on avait placé ces vers si près de lui. Il ne songea pas que ce pouvait être par jalousie. Il ne songea pas que ces vers pouvaient être pure calomnie. Son émotion était trop grande.

Haroun ar Rachid rêvait.

Oui, Ja'far avait amassé une immense fortune; Ja'far était très puissant; Ja'far mariait les filles de son maître; Ja'far distribuait les vilayets à loisir; Ja'far répandait l'argent du Trésor sans l'aveu de son maître.

« Haroun! il est temps de te réveiller! Il est temps d'épier ton vizir! Si tu ne mets une limite à son absolutisme, jusqu'où n'ira-t-il pas? »

Maintenant, les regards de Haroun ar Rachid se posaient ici et là, au hasard.

Le Calife admirait ce luxe, cette splendeur, cette magnificence.

Quoi? Lui mort, tout cela appartiendrait à Ja'far?

Car, il n'en fallait pas douter, et Haroun ar Rachid n'en doutait plus, le pouvoir passerait aux mains de l'affranchi.

Mohammad serait trop faible, il succomberait. Quant à Al Mamoun, il était dévoué aux Persans et à Ja'far; Al Mamoun avait grandi dans la maison de Ja'far; Ja'far lui avait appris à aimer les Persans. C'en serait fait de la dynastie abbasside. Ah! pourquoi Haroun ar Rachid avait-il confié Al Mamoun à Ja'far? Non, non! il n'en fallait pas douter! Ja'far avait induit Haroun ar Rachid à reconnaître Al Mamoun comme héritier présomptif; Ja'far ne l'avait pas laissé tranquille jusqu'à ce que Al Mamoun eût été reconnu; Ja'far guettait le pouvoir, pour le transmettre aux Alides!

Et, de rage, Haroun ar Rachid grinça des dents et se mordit le bout du doigt.

Mais, c'était là l'avenir.

Et le présent?

Haroun ar Rachid songea au présent, et il eut peur : Ja'far avait beaucoup d'amis, beaucoup d'alliés, les meilleurs hommes de l'État, des Hachimites même.

Il fallait être prudent.

Et Haroun ar Rachid conclut:

« Ces vers viennent peut-être d'un rival de Ja'far? Ja'far a aussi beaucoup de jaloux. Quoi qu'il en soit, patientons, et ne négligeons rien. »

XXXIX

A la porte de Haroun ar Rachid

Du temps passa.

Haroun ar Rachid se promenait de long en large. Un esclave entra:

— Les poètes et les favoris sont à la porte depuis ce matin, car c'est le jour où le Commandeur des Croyants les reçoit. Le Commandeur des Croyants les recevra-t-il, ou les renverra-t-il?

Haroun ar Rachid se réveilla de son rêve.

Il n'était guère en état de recevoir des poètes : il préférait la solitude.

Mais, s'il les renvoyait, on s'apercevrait de son trouble.

Il répondit :

- Quels sont-ils?
- Ils sont nombreux : la plupart des favoris et des poètes de Bagdad, et quelques étrangers qui viennent se recommander à la générosité du Commandeur des Croyants.
- Ceux-ci, je les recevrai plus tard. Que le trésorier les comble d'argent et qu'ils s'en aillent! Parmi les autres, qui y a-t-il?

— D'abord, les savants : Al Asmaï, Al Kissaï, Abou Oubaïda...

Le Calife l'interrompit d'un geste qui signifiait ; « Pas de savants! »

L'esclave continua:

- Comme poètes : Abou Nouas, Abou'l Atahia, Marouan. Quant à...
- C'est assez. Je les recevrai! répliqua Haroun ar Rachid dont le visage, au nom de Marouan, s'était éclairci.

Poète satirique, Marouan attaquait sans cesse les Alides, et, pour cette raison, le Calife l'aimait.

Mais Haroun ar Rachid n'avait pas envie d'écouter des vers. Il avait plutôt envie d'entendre de la musique.

Il dit:

- Y a-t-il des chanteurs?
- Oui, des deux écoles.
- Je ne veux pas de discussion aujourd'hui, et je n'ai que faire de leurs querelles d'écoles. Tant pis pour eux! Introduis Barsouma, le joueur de flûte, Abou Zaccar, le violoniste aveugle, et Houssaïn, le bouffon. Mes esclaves suffiront pour le chant.

Tout de suite, il ajouta :

— Non! j'ai réfléchi. Il me faut aussi Al Mouçalli. Appelle-moi Masrour.

Masrour vint et salua.

Haroun ar Rachid Iui dit:

- Va me chercher Al Mouçalli.

Masrour ne bougea point : il désirait parler. Haroun ar Rachid lui dit :

- Eh bien!
- Je ne saurais où trouver Al Mouçalli. Le Commandeur des Croyants lui accorde un jour de repos par semaine, et c'est précisément...

— Va me le chercher quand même, en quelque lieu qu'il soit, et sans rien objecter!

Masrour s'inclina et obéit.

— Qu'on m'apporte un costume de la Boisson! s'écria ensuite le Calife.

Plusieurs esclaves apportèrent une tunique de soie brodée d'or, un turban léger, un ample manteau garni de franges, et s'empressèrent autour du maître.

D'autres entrèrent, avec des encensoirs et des cassolettes, et les parfums embaumèrent toute la pièce.

Et, après qu'on l'eût dévêtu de son costume officiel et revêtu du costume de la Boisson, Haroun ar Rachid sortit.

De corridor en corridor et de chambre en chambre, Haroun ar Rachid arriva dans une salle tapissée de soieries brodées.

Au milieu, un lit en bois de santal, que cachait une tenture de soie ornée de jolis dessins. Au pied des murs, quantité de coussins brodés.

Il n'y avait là personne : les poètes et les favoris étaient dans une pièce voisine, séparés du Calife par un rideau. Entouré seulement d'esclaves, Haroun ar Rachid s'assit, et, comme il avait faim, d'abord, il mangea.

Un pli lui barrait le front : le Calife était inquiet.

A peine achevait-il son repas qu'un luth, derrière une tenture, préluda, jouant un air ensorceleur que Haroun ar Rachid entendait pour la première fois.

Il prêta l'oreille.

Une voix chanta, très douce, une chanson d'un d'un rythme étrange.

Peu à peu, la poitrine du Calife se dilata. La musique l'apaisait.

Il s'écria:

— Qui chante, dans le corridor? Qu'Allah le récompense!

Ouelqu'un répondit :

- Giroflée. Sa voix ressemble à son parfum.

C'était Houssain, le bouffon.

Haroun ar Rachid demanda:

- Qu'est-ce que cette Giroflée ?

Le bouffon répondit :

— Une esclave que mon seigneur l'Héritier présomptif envoie en cadeau au Commandeur des Croyants. Chante, Giroflée! Tu plais au Calife: tu es bien heureuse. Ah! que ne suis-je à ta place! Je recevrais moins de coups et de gifles!

Le Calife éclata de rire.

Tous les assistants l'imitèrent.

Le bouffon continua:

- Voilà mon partage : je pleure, et ils rient.

Enfin! J'espère que la Fortune me favorisera quelque jour. Je serai, peut-être, une giroflée ou une rose. Les hommes respireront mon odeur et auront pitié de ma peau. Oui! mais... avec ma chance coutumière, je risque fort de n'être pas métamorphosé en giroflée, mais en pastèque. Alors, les hommes me mangeraient, et je me perdrais dans l'obscurité de leurs entrailles, — la pire des obscurités Chante! Giroflée, chante! Qu'Allah me laisse comme je suis. C'est vrai: « Un mal que l'on connaît vaut mieux qu'un bien que l'on ne connaît pas. »

Les éclats de rire redoublèrent.

Puis, tout le monde se tut, et l'on attendit que le Calife parlât.

Le Calife luttait encore avec ses incertitudes de la matinée.

Nul ne voyait son visage et les soucis qui le marquaient, hormis les esclaves qui l'éventaient ou qui étaient à l'affût du moindre de ses désirs.

Enfin, il dit:

- Il y a beaucoup de chanteuses dans mon palais ¹. Pourtant, j'ai vite deviné, rien qu'à son jeu, que Giroflée était nouvelle. Qu'Allah maudisse Al Mouçalli! Où est-il?
 - Masrour est allé le chercher. Il n'est pas revenu.
- Qu'on adjoigne à Giroflée mes meilleures chanteuses! Et qu'on me donne à boire!
- 1. Haroun ar Rachid possédait, au Palais de l'Immortalité, trois cents chanteuses ou musiciennes et deux mille concubines. (Zaïdan.)

XL

L'assemblée des favoris

Le Maître de la Boisson fit apporter une table. On la couvrit de carafons, de coupes de cristal, d'or ou d'argent, taillées ou ciselées. Les carafons étincelaient de toutes sortes de liquides : vin de raisins, vin de dattes, vin de pommes, sirop de miel.

La mise en scène était la même que dans l'assemblée de Mohammad.

Les chanteuses entonnèrent leurs mélodies au moment où les carafons circulaient. Haroun ar Rachid buyait peu.

Barsouma, de la flûte, et Abou Zaccar, du violon, soutenaient la voix des femmes.

Au fur et à mesure, le Calife nommait chaque chanteuse.

Haroun ar Rachid dit à un esclave:

— Qu'Abou Nouas déclame quelque chose!

Abou Nouas s'exécuta avec plaisir, et récita, en les chantant, selon la coutume, des vers qu'il avait préparés.

Haroun ar Rachid le remercia et dit:

- A ton tour, Marouan!

Le poète apostrophé commença un poème plein de louanges pour le Calife, et d'attaques contre les Alides.

Le Calife s'écria:

— Non! pas ça! pas maintenant! Demande plutôt à Abou'l Atahia s'il est toujours ascète dans ses vers!

Abou'l Atahia répliqua :

— Comment le serais-je? Ces voix sont trop délicieuses, ô Commandeur des Croyants, et l'ascétisme n'y résiste pas. Certes! il avait raison celui qui a dit que le chant est l'échelle de l'adultère!

Haroun ar Rachid trouva du piquant à cette réplique:

- Voilà de la vraie poésie. Allons! à ton tour! Abou'l Atahia repartit :
- A vos ordres! Accordez-moi quelques instants de recueillement, et je vous satisferai.

Sur ces entrefaites, Masrour entra.

Le Calife lui dit:

- Où est Al Mouçalli?
- A la porte, mon seigneur. Je le ramène du bout du monde.
- Qu'il vienne! et qu'il dirige le chœur des chanteuses!

Al Mouçalli vint et salua.

Haroun ar Rachid l'invita à s'asseoir :

- Nous t'avons dérangé, sans doute. Mais notre

plaisir nous est plus cher que ton repos. Excusenous!

— Nous sommes les esclaves du Commandeur des Croyants. Et, quand il nous appelle à son service, il nous honore.

- Ecoute.

Puis, se tournant vers la maîtresse des chanteuses, le Calife dit :

— Al Mouçalli aimerait entendre la nouvelle chanteuse!

Et l'esclave de s'écrier :

- Chante, Giroflée!

Al Mouçalli eut un sourire:

- Giroflée ici? Aucune femme n'a le velouté de sa voix ni la justesse de son jeu. J'avais tant souhaité de la voir au palais du Commandeur des Croyants! C'est une des rares esclaves blanches à qui j'aie enseigné le chant, et c'est une de mes élèves les plus expertes.
- Notre fils Mohammad nous l'a envoyée en cadeau, aujourd'hui même, et je n'ai pas eu le temps de voir sa figure.

- Oh! sa figure est jolie, mon seigneur.

Là-bas le bouffon glapissait:

— Rendons grâces à Allah! Son protesseur lui a appris le chant, mais pas la beauté.

Le Calife goûta la plaisanterie et fit un signe. Un échanson présenta une coupe à Al Mouçalli. Haroun ar Rachid dit: — Houssaïn a l'esprit léger. Vide cette coupe, Al Mouçalli!

Le bouffon riposta:

— Les bénédictions d'Allah sur le Commandeur des Croyants! car le Commandeur des Croyants est aussi plein d'équité envers moi qu'envers son chanteur: Il me donne de *l'esprit léger* et, à lui, du vin! comme si ceux qui ont l'esprit léger n'avaient pas besoin de boire! Mais, peut-être, seraient-ils plus légers, s'ils buvaient, et faudrait-il craindre qu'ils ne s'envolassent!

Le Calife dit à mi-voix:

— Maudit bouffon! sans le savoir, il me range parmi les gens grossiers!

Houssain, qui avait l'ouïe fine, regretta sa bévue. Il dit:

— Je demande pardon au Commandeur des Croyants. Pour n'avoir pas bu, je suis ivre, et je parle à tort et à travers. Mais le propriétaire connaît sa propriété, et je pense que mes paroles n'auront atteint qu'Al Mouçalli!

Ce fut Al Mouçalli qui répliqua:

— Tais-toi donc! Tes paroles, je les ai laissées chez moi!

Le Calife voulut clore l'incident :

- Nous écoutons Giroflée! dit-il.

XLI

Changement à vue

Giroflée pinça les cordes de son luth, et, seule, chanta.

Haroun ar Rachid aima sa voix, et il ne le cacha point.

Les autres chanteuses, jalouses du succès de Giroflée, poussèrent quelques murmures en sourdine.

- Qu'y a-t-il ? s'écria le Calife.

La maîtresse des chanteuses répondit :

- Diâ déclare que le Commandeur des Croyants s'extasie à tort devant Giroflée, que Giroflée ne chante bien qu'un ou deux airs qu'elle possède à fond, et que, si le Commandeur des Croyants lui ordonnait d'improviser sur des vers de l'un des poètes présents, on jugerait mieux de sa valeur réelle.
- Ma foi, c'est juste! Abou'l Atahia, es-tu prêt? Dis tes vers à Giroflée!

Le poète consentit:

- A vos ordres, ô Commandeur des Croyants!

Mais, quoi qu'il arrive, promettez-vous de m'épar-gner?

Cette question parut extraordinaire à tous Qu'allait-il dire de si terrible?

Le Calife répondit :

— Je le promets!

— Il y a longtemps que je n'ai pas déclamé de vers ici. Ma récompense sera-t-elle plus grande que celle des autres poètes?

Nous te récompenserons.

— Le Commandeur des Croyants me laisserat-il lui parler face à face?

Ces conditions surprenaient Haroun ar Rachid. Pourtant, il les accepta.

- Soit! Maintenant, récite!

— Mon seigneur, ne vous étonnez pas, de mes exigences, ni de ma témérité, car il a été dit :

Et, certes, l'esclave ne s'enorgueillit devant son maître que lorsqu'il s'est émancipé.

On crut que Abou'l Atahia s'excusait d'avoir posé tant de conditions au Calife.

Nul ne pouvait comprendre toute la portée de cette phrase, hormis Haroun ar Rachid.

Haroun ar Rachid tressaillit.

. Une heure auparavant, il avait lu ce vers dans le billet mystérieux qui lui dénonçait Ja'far.

Abou'l Atahia citait ce vers.

Abou'l Atahia voulait parler face à face au Calife.

Il voulait sans doute révéler un secret au Calife. Et le Calife n'eut plus qu'un désir : débrouiller ce mystère.

Haroun ar Rachid se leva soudainement.

Tous les assistants l'imitèrent, sans rien comprendre à ce caprice.

Haroun ar Rachid battit des mains.

Masrour s'avança.

A voix basse, le Calife lui dit:

— Dédommage les poètes et les chanteuses. Renvoie-les, et amène-moi Abou'l Atahia!

Al Mouçalli sentit qu'il était de trop. Il s'excusa et sortit.

A sa suite, tout le monde quitta le salon.

Le brouhaha joyeux de tout à l'heure s'était changé en un silence écrasant.

Masrour revint, tenant Abou'l Atahia par le cou.

A coup sûr, le poète était cause de ce brusque revirement de Haroun ar Rachid. A coup sûr, Haroun ar Rachid le ferait décapiter. Et déjà, Masrour, bourreau du Commandeur des Croyants, se réjouissait.

Abou'l Atahia n'eut conscience du danger qu'il courait qu'au moment où le silence et la gêne succédèrent au tumulte de l'assemblée. Jusqu'alors, il n'avait pas supputé les conséquences probables de son action: la forte somme que lui offrait Al Fadl l'avait tenté, et il s'était engagé sans peur dans cette redoutable entreprise.

Il n'ignorait pas la gravité des attaques enfermées

dans ces quelques vers, dont, peut-être, il était l'auteur.

Il n'ignorait pas, non plus, que Zoubaïda les avait 'envoyés, ce matin même, au palais du Calife, qu'un esclave les avait placés en évidence sur le lit de Haroun ar Rachid, par conséquent Haroun ar Rachid avait dû les voir et les lire. Si le poète citait l'un de ces vers dans l'assemblée, Haroun ar Rachid le reconnaîtrait. Il exigerait des explications. Et alors...

Abou'l Atahia parut devant le Calife, les habits en désordre, le turban de travers, les mains brûlantes de fièvre, les genoux flageolants.

Son courage était tombé.

Abou'l Atahia tremblait. Il ne doutait plus de l'issue de l'affaire: Masrour lui meurtrissait le cou de sa poigne de fer.

Le poète se jeta incontinent aux pieds du Calife, les embrassa, pleura à chaudes larmes.

Masrour attendait, debout, les mains posées sur son sabre et le regard fixé sur les lèvres du Calife.

Haroun ar Rachid eut pitié de la bassesse et de la lâcheté de Abou'l Atahia.

Que craignait cet homme?

Le Calife ne lui avait-il pas promis « de l'épargner, quoi qu'il arrivât »?

Pourquoi tant de frayeur après tant d'audace?

— Tu n'as rien à craindre, Abou'l Atahia. Tu es motre poète, et nous vénérons les poètes. Lève-toi! Tu n'as rien à craindre. Mais le poète n'était pas rassuré : le bourreau était trop près de lui.

Haroun ar Rachid fit un signe.

Masrour se retira.

La tête toujours baissée, Abou'l Atahia regarda, du coin de l'œil, le bourreau qui sortait.

Alors enfin, rassuré, il leva respectueusement les yeux vers le Calife.

XLII

Abou'l Atahia parle

Haroun ar Rachid s'accouda sur le lit et invita le poète à s'asseoir.

Le poète s'accroupit sur un coussin, mais il pleurait encore.

- Je te répète que tu n'as rien à craindre, Abou'l Atahia.
 - Je suis tranquille.
- Tu peux l'être, pourvu que tu me dises toute la vérité.

— Le Commandeur des Croyants m'épargnera, mais le vizir m'épargnera-t-il?

— Assez de questions. Puisque le Commandeur des Croyants te prend sous sa garde, de quoi astu peur?

Le poète soupira:

— D'ailleurs, si je me suis embarqué dans cette galère, le Commandeur des Croyants verra que c'est pour son service.

Le Calife s'impatientait:

— Allons ! qui t'a appris ce vers que tu citais tout à l'heure ?

- On ne me l'a pas appris.
- Il est de toi?
- Oui.
- Pourquoi l'as-tu cité?
- Parce que je possède un secret que nul n'oserait vous révéler. J'ai employé la ruse que vous savez pour vous parler face à face, et j'espère que ma témérité ne sera funeste ni pour moi ni pour les miens.
- Mais non! Mais non! Tu n'as rien à craindre. Parle! Ouel est ce secret? Qu'a fait notre vizir?
- Je vais vous raconter ce qu'il a fait. Si je suis bien informé, j'aurai la vie sauve ; sinon, je suis mort.
 - Raconte!

Et le poète raconta au Calife comment, aidé par Ja'far, Al Alaoui s'était enfui.

Abou'l Atahia parlait, chevrotait, suait, s'étranglait, s'arrêtait, se reprenait, et Haroun ar Rachid l'écoutait, l'air impassible, mais fort attentif.

Quand le poète eut achevé, le Calife lui dit:

- Es-tu sûr de ce que tu avances?
- Si je n'en étais pas sûr, mon seigneur, si je n'en étais même absolument certain, aurais-je exposé ma vie au péril que je cours?

Haroun ar Rachid réfléchit. Puis, d'une voix lente:

— Tu n'as parlé que dans l'intérêt de l'État. Du moins je veux le croire. Aussi dois-je te remercier et te récompenser. Mais tu t'es donné beaucoup de peine pour rien. Notre vizir n'a rien fait de sa propre initiative. S'il a mis Al Alaoui en liberté, c'est avec ma permission, c'est sur mon ordre. Il n'y avait plus aucun danger à relâcher le captif.

Abou'l Atahia rougit de honte.

Certes, sa vie était sauve et il avait gagné l'or d'Al Fadl, et, de plus, le Calife le récompenserait. Mais, si Ja'far apprenait que le poète l'avait dénoncé, qu'adviendrait-il?

— Je rends grâces à Allah de ce que le vizir n'ait agi que sur l'ordre du Commandeur des Croyants. Je suis tranquille pour la vie de Ja'far, mais je commence à ne plus l'être pour la mienne, car le vizir saura que j'ai voulu le trahir.

- Non, il ne le saura pas.

Sur ces mots, le Calife se leva.

Abou'l Atahia se leva aussi.

Haroun ar Rachid comprimait sa colère. L'heure était proche où elle déborderait sa poitrine. Elle éclaterait avant peu. Haroun ar Rachid la comprimait; il ne voulait pas l'étaler devant les ennemis de son vizir, car Abou'l Atahia n'était assurément pas venu de lui-même; quelqu'un l'avait envoyé; on l'avait payé.

Haroun ar Rachid battit des mains.

Masrour entra.

- Emmène Abou'l Atahia, et que notre trésorier lui compte mille dînars!
 - A vos ordres, Commandeur des Croyants.

Masrour prit Abou'l Atahia par la main, et tous deux sortirent.

So

Seul, maintenant, Haroun ar Rachid était en proie à ses pensées et à ses soucis.

Il se souvenait de la conversation qu'il avait eue le matin, avec Ismaïl, et comment il avait infligé trois échecs au vieillard, bien qu'il fût son parent, et cela, pour faire plaisir à Ja'far, à ce Ja'far qui, dans le même temps, délivrait un captif que son maître lui avait confié. Les ennemis de Ja'far ne mentaient pas; Ja'far préférait les Alides aux Abbassides! Ja'far trahissait!

Haroun ar Rachid n'avait plus de soupçons, mais une certitude, et il s'écria:

« Suis-je dans un songe? Est-ce que vraiment Ja'far peut me trahir, moi qui l'aime, qui le respecte, moi qui lui ai tout donné? Serait-ce pas, plutôt, une nouvelle calomnie, cette délation de Abou'l Atahia? Il paraissait sincère. Mais comment, mais comment s'imaginer que Ja'far ait pu me trahir! Il sait que je déteste, que j'exècre les Alides, et il relâche un Alide captif que je lui ai confié! Il n'a donc pas peur de moi? Quelle est cette démence? Oh! je m'y perds!»

Le plus simple était d'interroger Ja'far.

Haroun ar Rachid s'arrêta à cette résolution.

XLIII

Le jeu des lions

Il battit des mains.

Masrour entra.

Le Calife lui dit:

- J'ai besoin du vizir pour une affaire capitale.
 Va le chercher, et appelle-moi le majordome.
 - Que dirai-je au vizir?
- Que le Commandeur des Croyants aimerait dîner avec lui, ce soir. Ne lui dis pas autre chose.
 - A vos ordres!

Masrour obéit.

Le soleil déclinait.

Quand le majordome fut entré, Haroun ar Rachid Iui dit:

— Ce soir, je dîne avec le vizir. Que le repas soit somptueux!

Le majordome salua et sortit.

Resté seul de nouveau, Haroun ar Rachid fut envahi par ses mauvaises pensées.

Fatigué, il désira se distraire jusqu'à l'arrivée de Ja'far.

Il demanda un manteau, des souliers, et descendit au jardin.

Le Calife marchait au hasard, parmi les arbres et les basilics.

Au tournant d'une allée, il se trouva devant la cage aux lions.

Il y avait là un jeune lion que le Calife se plaisait à taquiner.

Le Calife l'aperçut.

Quelque chose l'attira vers la cage : une envie de férocité.

Haroun ar Rachid donna un ordre au gardien.

Le gardien apporta un mouton, découpé au préalable en quartiers, puis en jeta un morceau dans la cage.

La bête bondit, happa le morceau au vol et l'avala d'une seule gueulée, en attendant un autre.

Haroun ar Rachid donna un nouvel ordre.

Le gardien ne jeta plus rien.

Le lion rugissait, allait et venait, battait l'air de sa queue, regardait le gardien avec des yeux féroces, et le gardien lui montrait le reste de la viande.

Furieux, le lion se dressa; toutes griffes dehors, contre les barreaux de la cage, découvrit ses crocs et rugit plus fort.

Le gardien riait.

Silencieux, Haroun ar Rachid s'associait à la fureur de la bête, et peu s'en fallut qu'il ne frappât l'obéissant gardien, car, maintenant, il se comparait au lion, et Ja'far était son gardien. Mais les fauves ne savent pas dissimuler leurs sentiments, tandis que l'homme, plus habile et moins pressé, les dissimule et se contient jusqu'à l'heure de la vengeance. Aujourd'hui, Haroun ar Rachid ne se vengerait pas de Ja'far. Il se contiendrait. Il dissimulerait.

Le lion poussa un rugissement plus terrible.

Haroun ar Rachid donna un nouvel ordre.

Le gardien jeta, morceau par morceau, tout le mouton dans la cage.

Enfin, repue, la bête se coucha, et, la tête entre les pattes, ne bougea plus. Toutefois, ses yeux étincelaient encore de fureur.

Haroun ar Rachid se sentit soulagé. Et, convaincu que l'homme énergique, qui sait se dominer, est un lion sage, il résolut d'être ce lion, ce soir même.

Quand le soleil se fut couché et que l'ombre s'épaissit au-dessus des maisons et des jardins de Bagdad, le Calife revint vers son palais.

Dès qu'ils apercevaient sa robe brodée et son turban pailleté, les esclaves s'éloignaient, car ils avaient remarqué l'humeur taciturne du maître et plusieurs en connaissaient la cause; et le Calife croyait son secret impénétrable!

Tandis qu'il marchait, Haroun ar Rachid entendit un fracas de sabots, des hennissements, puis du tumulte, à la porte du palais: le cortège de Ja'far, sans doute.

Le Calife fit comme s'il n'avait rien entendu, et ne se hâta pas davantage. Masrour, qui venait à sa rencontre, lui annonça que le vizir était arrivé.

Haroun ar Rachid dit:

— Qu'il nous rejoigne dans le salon où nous étions, ce matin!

XLIV

La feinte

La pièce était éclairée par une quantité de bougies.

Un parfum tenace d'encens flottait.

Haroun ar Rachid était assis sur le lit.

Un esclave souleva la tenture, et Ja'far entra, vêtu du costume officiel des Abbassides.

Ja'far n'avait pas été très étonné, quand Masrour l'avait appelé. Depuis que l'existence de ses enfants était connue de Abou'l Atahia, il s'attendait à cet appel, et le redoutait. Il avait dit à Masrour: « Sais-tu ce que me veut le Commandeur des Croyants? — Je n'en sais rien », avait répondu l'autre. Le visage de Masrour ne laissait rien soupçonner d'inquiétant, mais Ja'far ne s'était rendu à l'appel du Calife qu'avec une escorte d'hommes forts, prêts à tout pour sauver leur maître.

En entrant, Ja'far eut un sourire forcé qui trahissait l'angoisse de son cœur.

Mais, tout de suite, Haroun ar Rachid se montra plein d'affabilité.

— Pourquoi ce costume, Ja'far? C'est à un dîner de plaisir que je te convie.

Puis, il l'invita à s'asseoir à son côté, sur le lit. Ja'far obéit, respectueux et plus calme.

La conversation s'engagea.

— Je t'ai fait venir pour me distraire, dit le Calife. Cette journée m'a fatigué. J'ai reçu les envoyés du roi des Indes.

Et il parla des sabres que le sabre de Amrou avait brisés et des trois énormes chiens qui avaient déchiré le plus gros lion du Calife.

Ja'far répondit :

— Puisse le Palais de l'Immortalité être toujours la source de la grandeur et de la puissance! Puisse aussi le Commandeur des Croyants être toujours victorieux et voir tous les sultans et tous les rois solliciter son alliance!

L'entretien continua sur le même ton. Ce ne furent que protestations d'amitié et serments.

Chacun des deux tâchait de duper l'autre, et aucun n'était dupe des flatteries de l'autre.

On dressa la table.

Elle était chargée de fleurs, de viandes, de volailles, de légumes, d'épices, de fruits et de douceurs.

Ils mangèrent.

Des esclaves debout tenaient les coupes et les carafes.

Haroun ar Rachid témoignait beaucoup de tendresse à Ja'far. Il le servait lui-même, lui choisissait les meilleurs morceaux 1, lui offrait deux fois du pâté, deux fois des pommes, parlait, riait aux propos de son vizir.

Fout à coup, comme par hasard, Haroun ar Rachid dit:

- Et Al Alaoui ? Que devient-il ?
- Il est toujours en prison, suivant vos ordres, ô Commandeur des Croyants.
 - Il est en prison?
 - Oui, ô Commandeur des Croyants.
 - Tu le jures par ma vie? Ja far hésita.

Pourquoi cette question?

Il répondit:

— Par votre vie... non. Je l'ai mis en liberté. Je pensais qu'il n'y avait point d'inconvénient à le faire, et que tout danger était écarté. D'ailleurs, Al Alaoui a promis de renoncer à ses mauvais desseins.

Haroun ar Rachid présenta une prune à Ja'far, et lui dit en souriant :

— Sois béni. Tu as bien fait. Je n'attendais pas de toi davantage.

Puis le Calife parla d'autre chose et plaisanta.

Mais cette gaieté ne trompa point Ja'far et son angoisse grandit d'autant.

Le repas terminé, les esclaves leur versèrent de l'eau sur les mains, et, pendant une heure encore, le Calife et le vizir bavardèrent.

1. Ibn al Acir (VI, 70).

Enfin, Ja'far demanda congé.

Haroun ar Rachid l'accompagna jusqu'à la porte du salon, et ils se quittèrent.

Quand le Calife fut seul, il grinça des dents et murmura:

« Qu'Allah me tue, si je ne te tue pas! »

XLV

La chasse

Le lendemain matin, Haroun ar Rachid dit à Masrour:

— Je désire chasser. Porte mes ordres à mes gens ! Nous irons à Doujaïl.

Il ajouta:

- Connais-tu le palais d'Ismaïl?
- Oui, mon seigneur.
- Vas-y, et prie Ismaïl de venir me trouver.
- Et s'il me demande ce que lui veut le Commandeur des Croyants?
- Dis-lui que le Commandeur des Croyants se dispose à chasser et qu'il voudrait avoir Ismaïl avec lui.

Masrour fit un geste d'obéissance, sortit, porta les ordres du Calife aux fauconniers, aux veneurs, à tout le personnel de la chasse, et se rendit chez Ismaïl.

On chassait le plus souvent à Doujaïl : c'était un morceau de terre d'une assez grande superficie, dont un des côtés, bordé d'une barrière en demicercle, fermait un cerne. Meute, veneurs et piqueurs levaient, poursuivaient de front, relançaient les bêtes au milieu des broussailles, les poussaient vers le cerne, et ne cessaient la poursuite que lorsque le gibier était enfin acculé contre la barrière. Alors, le Calife arrivait avec son escorte, tuait quelques bêtes, et laissait les autres s'enfuir '.

Quand Haroun ar Rachid partait pour la chasse, il avait l'habitude de parcourir d'abord, à cheval, les jardins de Bagdad et la campagne des environs.

Puis, dès qu'il jugeait que le gibier devait être traqué, il se hâtait de gagner Doujaïl, et, là, chassait lui-même ou s'amusait à regarder les chiens qui harcelaient les bêtes à l'accul et les éperviers qui volaient quelque oiseau.

Aujourd'hui, la chasse n'était qu'un prétexte pour Haroun ar Rachid : il voulait causer sans témoins avec Ismaïl.

Vêtu d'un costume de circonstance, Ismaïl se présenta à la porte du Palais de l'Immortalité.

Le cortège allait se mettre en route.

Les veneurs tenaient les chiens; les oiseleurs, les faucons et les éperviers. La foule, accourue, faisait grand tapage.

Ici, un esclave jouait avec un faucon et l'excitait contre une proie imaginaire, tout en l'empêchant de s'envoler. Là, un valet montrait de la main un arbre à un chien, comme si quelque gibier

1, Al Fakhri (p. 48).

fût caché de l'autre côté; mais le chien, que son flair ne trompait point, ne bougeait pas. Et partout, des cris, des hennissements, des cliquetis, des aboiements.

Masrour s'avança vers Ismaïl:

— Que mon seigneur ne se donne pas la peine de descendre de cheval : le Commandeur des Croyants sort tout de suite, et c'est lui qui m'a chargé de cet ordre.

En effet, Haroun ar Rachid sortait, entouré de cavaliers.

Ismaïl descendit quand même de cheval.

Mais le Calife lui dit incontinent:

— Remontez, notre oncle, et venez près de moi. Ismaïl obéit et se rangea dans le cortège, derrière le Calife, par respect, suivant l'usage.

Haroun ar Rachid lui dit:

— Ismaïl est dispensé du cérémonial. Qu'il chevauche à côté de moi! Je ne l'ai appelé que pour avoir le plaisir de causer avec lui.

Ismaïl souhaita une longue vie au Calife et poussa son cheval près du sien.

Le Calife dit quelques mots à Masrour.

L'équipage prit les devants, comme de coutume, pour que le Calife trouvât le gibier prêt à être tué quand il arriverait à Doujaïl, après sa promenade.

Ismaïl et Haroun ar Rachid se taisaient : Ismaïl, parce qu'il était de bon ton qu'il ne parlât pas le premier ; et Haroun ar Rachid, parce qu'il était préoccupé.

Tant qu'ils furent dans Bagdad, ils restèrent silencieux.

Dès qu'ils furent en vue des jardins et des prairies d'alentour, Haroun ar Rachid tira sur la bride de son cheval et regarda derrière lui.

Les gens de son escorte comprirent qu'il voulait être seul, et ils se dispersèrent, tandis que Haroun ar Rachid se rapprochait de Ismaïl.

Alors, le Calife dit:

— Quelles pensées avez-vous eues, hier, en me quittant?

_ J'ai fait des vœux pour que vous ayez une

longue vie et un pouvoir durable.

— De vous, je n'espérais pas moins. Pourtant, si vous aviez gardé rancune contre Haroun, je ne vous blâmerais pas ; car j'ai mal agi envers vous. Je n'ai pas eu pour vous, notre oncle, les égards qui vous sont dus. A cause de quoi ? A cause d'un homme que j'aimais et qui ne me paye que d'ingratitude!

Haroun ar Rachid se retourna, comme s'il craignait que quelqu'un ne l'entendît, rajusta le caparaçon de soie brodée à l'avant de la selle et se mit à peigner, de ses doigts, la crinière du cheval.

Il attendait la réponse de Ismaïl.

Ismaïl avait deviné les inquiétudes de Haroun ar Rachid.

Mais il redoutait les conséquences possibles d'une rupture entre le Calife et le vizir, et il feignit de n'avoir pas deviné:

- Le Commandeur des Croyants a beaucoup trop d'égards pour moi. D'ailleurs, à Allah ne plaise qu'il puisse rien faire de répréhensible! Et, même, qu'importe? Il est au-dessus de tout et de tous. Cependant je vois avec peine qu'il n'est pas satisfait de ses serviteurs. S'il me disait nettement ce qu'il a sur le cœur, et s'il me permettait de lui répondre, je lui serais très reconnaissant.
- Vous voulez me laisser croire que vous ne m'avez pas entendu, notre oncle! Intelligent comme vous l'êtes, vous m'avez fort bien entendu.
- Si je ne me trompe, Haroun ar Rachid se plaint de son vizir?
- Hé! Trouvez-vous étrange que je me plaigne d'un homme à qui j'ai confié les affaires de mon Empire et donné pleines libertés et qui, en retour, ne cherche qu'à me perdre et ne respire qu'après ma ruine?
- Cela ne peut pas être. Votre vizir, ô Commandeur des Croyants, est l'un de vos serviteurs les plus dévoués.

Ils étaient à proximité d'un village, d'apparence prospère, que leur chemin contournait. Les maisons y étaient belles, la récolte abondante et le bétail nombreux.

A l'entrée du village, Haroun ar Rachid dit à Ismaïl :

- A qui appartient ce village ?

Il n'ignorait pas que Ja'far en était le propriétaire. Mais il voulait prendre texte de la réponse

de Ismaïl pour en faire un grief contre son vizir.

Ismaïl répondit :

- Il appartient à Ja'far.

Haroun ar Rachid eut un soupir. Puis:

— Et si je vous posais la même question pour tous les villages environnants, vous ne pourriez que me faire la même réponse. Tous les villages et tous les jardins qui entourent Bagdad appartiennent à Ja'far ou aux siens. Voyez-vous, sans nous en douter, nous avons enrichi les Barmécides et appauvri nos enfants. A présent, le pays est entre les mains des Barmécides. Leurs cortèges sont plus fastueux que les nôtres. Les alentours de Bagdad sont à eux, mais combien d'autres villages et combien d'autres terres ne possèdent-ils pas ailleurs?

Ismaïl sentait que l'entretien ne tarderait pas à dévier et qu'il convenait, dans l'intérêt de l'État, de défendre Ja'far.

Il répliqua:

— Les Barmécides sont vos esclaves : leurs terres, leurs villages, leur fortune, leur personne même, tout vous appartient, ô Commandeur des Croyants.

Mais Haroun ar Rachid n'était plus maître de lui.

Il reprit:

— Notre oncle, je vous admire! Ja'far est la cause du triple échec que vous avez subi, hier; aujourd'hui, vous le défendez? Oui! je vous admire! Vous avez de mes ennemis une trop bonne opinion.

Vous dites que les Barmécides sont mes esclaves? Allons donc! Ils sont les maîtres tout-puissants de l'Empire! C'est nous qui sommes leurs esclaves!

Plaider plus longtemps pour les Barmécides devenait dangereux : la colère du Calife retomberait sur Ismaïl.

Ismaïl répondit:

— Le Commandeur des Croyants connaît mieux que moi ses serviteurs et ses esclaves.

Cette réponse déplut au Calife : Ismaïl n'avait pas dit franchement ce qu'il pensait.

Haroun ar Rachid repartit:

— Ce n'est pas pour entendre de ces mots que j'ai désiré votre compagnie, et je m'attendais à plus de sincérité de votre part. Je n'accepte pas votre réponse, car vous n'êtes de mon avis que parce que vous avez peur de ma colère.

Ismaïl était embarrassé.

Que fallait-il répondre? Même, fallait-il répondre ou se taire?

Il préféra se taire, et, pendant un moment, Haroun ar Rachid et Ismaïl chevauchèrent en silence.

Le caprice de leur promenade les conduisait vers la porte de la ville.

Ismaïl le remarqua, et, profitant de la digression que le hasard lui offrait :

- Nous voici près de Bagdad, dit-il. Et la chasse ?
- La chasse n'était qu'un prétexte, et l'on a des ordres pour me remplacer. Je tenais à avoir votre

avis sincère, et je n'ai entendu de vous que ce que j'entends de tous ceux qui me flattent. Vous êtes le vétéran et le plus sage des Bani Hachem: je vous le répète, je n'accepte pas votre réponse.

— Le Commandeur des Croyants a confiance en moi, et je l'en remercie. Certes, grâce à Allah, je mérite sa confiance. Qu'il me pose une question précise, et j'y répondrai.

Quand ils eurent passé la porte de la ville, le cortège du Calife les rejoignit.

Haroun ar Rachid dit à Ismaïl:

— Nous serons dans peu au Palais de l'Immortalité. Une fois là, nous nous isolerons et nous causerons.

XLVI

Le franc parler

Ismaïl s'assit à côté du Calife. Haroun ar Rachid commenca:

- Ne défendez plus les Barmécides, et dites-moi franchement le fond de votre pensée. Nierez-vous que ces étrangers soient allés trop loin, et qu'ils se soient emparés du pouvoir et des richesses de l'État à nos dépens?
- Je ne le nierai pas. Mais, s'ils l'ont fait, c'est avec l'autorisation du Commandeur des Croyants. Si le Commandeur des Croyants leur avait fait comprendre, dès l'abord, qu'il ne leur permettrait pas de tout accaparer...
- Ainsi donc, c'est moi qui leur ai donné l'ordre de tout accaparer?

Ismaïl hésitait.

Il se ressaisit, et, usant du droit que lui conférait son rang, il répliqua:

— Puisque le Commandeur des Croyants me fait l'honneur d'avoir confiance en moi, je suis obligé de ne lui rien cacher de ce que je pense. Les Barmécides sont les esclaves de notre seigneur, c'est indiscutable. Mais le Commandeur des Croyants sait mieux que personne combien ils se sont sacrifiés pour le bien de l'Empire et combien de services ils nous ont rendus. Leurs services, je ne vous les énumérerai pas : il y en a beaucoup.

Tout en parlant, le vieillard scrutait le visage de Haroun ar Rachid. Et sans doute y découvrit-il des marques de mécontentement, car il continua:

— Oh! je ne nie pas que les Barmécides aient tout accaparé. Mais l'homme est avide, et, d'autre part, je tiens de source certaine qu'ils distribuent aux pauvres les richesses qu'ils amassent dans l'année.

Haroun ar Rachid éclata de rire :

- Belle générosité! Aux pauvres! Non! pas aux pauvres, mais aux hommes politiques. Ils achètent des partisans, et bientôt ils marcheront contre nous avec leurs soldats.
 - A Allah ne plaise!
- Comment en douter? Ja'far, ce Ja'far que j'appelais « mon frère », Ja'far pactise avec les Alides.

Ismaïl eut un sursaut:

- Il pactise avec eux?
- Il a mis en liberté Al Alaoui.
- Il l'a mis en liberté ?
- Oui, et sans mon autorisation. Le fait est sûr: Ja'far me l'a avoué.

Ismaïl perdait courage:

— C'est de l'audace et de la témérité. Mais croyez-vous qu'il ait agi à mauvaise intention?

— Peu importe son intention! Ceci est trop!

- Alors, mon seigneur?

- Alors ? Il mourra!

Décréter la mort du vizir, si vite, était chose grave.

Ismaïl répliqua:

— Si le Commandeur des Croyants fait mourir ses esclaves, il est le Maître et il fait ce qu'il veut. Mais il sait aussi, mieux que moi, quelles pourraient être les conséquences d'une pareille sévérité. Et vous m'avez dit, tout à l'heure, que les Barmécides achètent des partisans.

Sans répondre, Haroun ar Rachid baissa la tête. Ismaïl se tut.

Ils réfléchissaient:

Puis le Calife leva la tête et dit:

- Que me conseille notre oncle?
- Le mieux serait, à mon avis, de séparer Ja' far de ses partisans.

Et comment?

- En lui donnant un poste loin de Bagdad. Les yeux du Calife brillèrent :
- J'y songeais. Il m'a déjà demandé le vilayet de Khorassan, je le lui donnerai. Et quand il sera loin de Bagdad, nous déciderons de son sort.
 - L'idée est bonne.

— Elle est sage. Nous penserons plus tard à la mettre en pratique.

Il ajouta:

— Ismaïl, je vous ai révélé ce secret parce que j'ai en vous une confiance illimitée. Je vous ordonne de le garder pour vous. Si jamais il en arrive quelque chose aux oreilles des Barmécides, vous serez seul coupable, car je ne l'ai révélé et ne le révélerai à personne, et je sévirais!

Ismaïl répondit sur un ton calme :

— Allah me maudisse si j'ose divulguer votre secret, ô Commandeur des Croyants!

XLVII

Ismaïl et Ja'far

Le lendemain, Ismaïl apprit que Haroun ar Rachid avait fait mander Ja'far, que Ja'far aussitôt s'était rendu chez le Calife, que le Calife l'avait traité le plus cordialement du monde, qu'il avait beaucoup souri, beaucoup parlé, et qu'entre autres cadeaux il avait offert à son vizir un bel esclave, fort intelligent et lettré.

Ismaïl admira la force de caractère de Haroun ar Rachid.

Deux jours après, Ismaïl apprit que le Calife avait solennellement donné à son vizir le vilayet de Khorassan.

Il crut que Haroun ar Rachid renonçait à son projet de vengeance, et il espéra que la vie reprendrait son cours normal pour le plus grand bien de l'Empire.

Ja'far partait pour Khorassan.

Déjà, il avait envoyé en avant la plupart de ses gens, qui l'attendraient hors de Bagdad et planteraient leurs tentes à Nahraouan.

A coup sûr, le Calife pardonnait.

Puisque Ja'far partait, il convenait que Ismaïl allât lui dire adieu. Peut-être le vieillard, par quelque moyen habile, arriverait-il à réconcilier le Calife et le vizir.

Certes, Ja'far gardait rancune contre Haroun ar Rachid.

Son départ pour Khorassan était le salut, car le Calife n'avait pas amené sans motif la conversation sur Al Alaoui, et, si Ja'far restait plus long-temps à Bagdad, le Calife connaîtrait dans peu le secret d'Al Abbassa.

Il fallait fuir, fuir au plus tôt.

D'abord, informer Al Abbassa, lui annoncer qu'on avait le vilayet de Khorassan et qu'il fallait fuir sans retard, la catastrophe étant imminente.

Le Calife donnait à son vizir le vilayet de Khorassan: pourquoi? Le lui donnait-il vraiment sans arrière-pensée? Il ne s'était pas mis en colère quand Ja'far avait avoué. Ja'far avait relâché un prisonnier du Calife, un ennemi du Calife, et le Calife ne s'était pas mis en colère. Pourquoi? Il avait donc peur? Peur de Ja'far?

Oui, oui! le Calife avait peur. Il savait que Ja'far avait de nombreux partisans, et il craignait sans doute que Ja'far ne le détrônât.

Et, convaincu de sa force, le vizir méprisa le Calife. Rentré chez lui, Ja'far appela ses serviteurs et leur commanda de se tenir prêts à quitter, dès le lendemain, le palais de Chemassiyya.

Puis, il pénétra dans un salon tendu d'étoffes

bleu-ciel, — car il croyait, comme tous les anciens, que la couleur bleu-ciel adoucit les chagrins et rend gai — et il appela l'esclave que Haroun ar Rachid venait de lui offrir.

Au même instant, le chef des esclaves lui dit:

— Ismaïl est à la porte.

Ja'far se leva pour recevoir Ismaïl.

Il le pria de s'asseoir à la place d'honneur, car il le vénérait et se fiait en sa franchise et en son impartialité.

Ja'far remarqua vite que Ismaïl avait l'air gêné et qu'il désirait être seul avec lui.

Ja'far fit un signe, et tous les esclaves se retirèrent.

Ismaïl hésita, et dit:

— Mon seigneur, vous êtes sur le point de partir pour une ville très riche, très grande et très prospère. En partant, ne pourriez-vous pas, en souvenir de vous, laisser quelque chose au Commandeur des Croyants? Par exemple, un de vos villages, pour l'un de ses enfants? Ce don augmenterait votre prestige.

Ja far ne répondit pas tout de suite.

Il s'imaginait que Ismaïl était venu sur l'ordre de Haroun ar Rachid, et il méprisa encore plus le Calife.

Ja'far avait l'habitude d'être franc avec Ismaïl. Il répondit enfin :

— Par Allah! votre cousin le Calife n'a mangé que grâce à moi! Si son Empire est solide, c'est grâce à nous, Barmécides. Que lui faut-il de plus? Il ne s'est jamais occupé de rien. Grâce à moi, il n'a eu à s'occuper ni de lui, ni de ses enfants, ni de ses sujets. Son Trésor, c'est moi qui l'ai fait ce qu'il est. Et il voudrait m'arracher ce que j'ai amassé pour mes enfants? Il est donc jaloux de son vizir? Par Allah! le Calife me doit tout! Et, s'il me demandait une seconde fois ce que vous me demandez, il lui arriverait bientôt malheur!

En entendant cette diatribe, Ismaïl se repentait d'être venu.

Que dirait Haroun ar Rachid s'il savait que Ismaïl était venu? Ne penserait-il pas que Ismaïl avait voulu révéler à Ja'far le « secret du Calife »?

Ismaïl se leva, dit adieu et sortit.

Dès que Ismaïl fut sorti, Ja'far regretta la violence de ses paroles. Si le vieillard les rapportait au Calife, toute réconciliation deviendrait impossible. Et Ja'far n'échapperait pas à la colère du Calife.

Plus que jamais, il fallait fuir.

Ja'far battit des mains.

Hamdan, son esclave le plus dévoué, se présenta. Ja'far lui fit part de ses inquiétudes et lui dit:

- Nous rejoindrons demain nos hommes à Nahraouan. Va trouver Atba. Qu'elle invite sa maîtresse à se préparer pour le voyage. Quelqu'un ira la chercher. As-tu compris?
 - Oui, mon seigneur.

Et Hamdam s'en fut, sur-le-champ, trouver Atba.

XLVIII

Al Abbàssa et Ourjouan

Dans l'entre-temps, depuis sa dernière rencontre avec Ja'far, Al Abbassa ne cessait de rêver à ce vilayet de Khorassan que le Calife avait promis à son vizir.

Ce rêve lui plaisait, bien qu'elle n'espérât pas le voir un jour réalisé.

Que lui importait le vilayet de Khorassan? Al Abbassa ne désirait qu'une chaumière où elle vivrait avec Ja far et ses enfants. Elle ne voulait plus de ces palais somptueux où chaque esclave est un espion. Plus que jamais, elle aussi souhaitait de fuir. Abou'l Atahia, le vil poète, possédait son secret. Al Abbassa avait tenté de le faire arrêter; il tenterait de se venger. Il avertirait le Calife, et alors...

« Ah! qu'Allah nous protège! »

Deux personnes ne pouvaient causer entre elles à voix basse, sans qu'Al Abbassa les soupçonnât de parler d'elle. Un détachement de cavaliers ne pouvait passer devant son palais sans qu'elle craignît qu'ils vinssent se saisir d'elle. Et la malheureuse femme se réfugiait auprès de Atba, qui la consolait de son mieux, la rassurait et lui rendait un peu d'espoir.

Or, aujourd'hui, Al Abbassa sait que Haroun ar Rachid a donné solennellement à Ja'far le vilayet de Khorassan. La foule s'est pressée dans les rues de la ville pour assister à la fête de l'investiture.

Al Abbassa ne se sent pas de joie.

Elle attend un message de Ja'far.

Les heures s'écoulent.

On dit à Al Abbassa que les gens du vizir ont pris les devants et se dirigent vers Nahraouan.

Le messager ne vient pas.

Al Abbassa s'effraye.

Est-ce que Ja'far l'aurait oubliée?

Partirait-il sans elle?

Al Abbassa s'assied au balcon.

Et voici qu'elle aperçoit Hamdan qui accourt.

Vite, elle dépêche Atba à sa rencontre : il doit avoir une lettre pour Al Abbassa.

Hamdan n'a pas de lettre : Al Abbassa s'effraye davantage. Hamdan cause avec Atba, fait des gestes, insiste pour voir sa maîtresse et il entre.

Al Abbassa lui dit:

- Comment as-tu laissé ton maître?
- Aussi bien que possible. Il vous envoie son salut, maîtresse.
 - Nous partons?
 - Oui.

- Quand?

— Demain matin, peut-être.

Al Abbassa pleure de joie. Elle regarde Atba.

Atba devine qu'elle pense à ses enfants. Atba répond :

— Ils sont en lieu sûr. Dès que nous serons hors de Bagdad, quelqu'un ira les chercher. Et c'en sera fait pour toujours de vos transes, maîtresse!

Al Abbassa pousse un profond soupir. Ses yeux brillent d'espoir.

Elle congédie Hamdan, rentre dans sa chambre et ordonne à Atba de commencer les préparatifs du départ.

Al Abbassa est seule dans sa chambre. Maintenant, elle éprouve le contre-coup de sa joie. Son cœur se serre. Elle va partir. Elle va quitter Bagdad Elle s'était accoutumée au luxe de son palais; elle aimait ses salons familiers, ses jardins, ses meubles, ses esclaves. Certes, elle aime mieux une chaumière, pourvu qu'elle y soit avec Ja'far, mais elle ne peut s'empêcher de regretter la maison de son enfance. Il le faut cependant. Enfin! elle va vivre avec Ja'far, avec ses fils, loin de la tyrannie de son frère. Mais, quand Haroun ar Rachid découvrira la fuite de sa sœur, il enverra peut-être à Khorassan des soldats pour la ramener, et il la châtiera...

C'est trop d'émotion en une journée. Al Abbassa est près de défaillir.

Elle se raidit, se ressaisit, et songe à ses escla-

ves. Elle en a de fidèles. Ils la suivront. Un, surtout, Ourjouan, celui qui est leur chef. Comme Atba, Ourjouan connaît le secret de sa maîtresse. Souvent, il l'a consolée, lui aussi.

Al Abbassa veut s'entretenir un moment avec lui.

Elle appelle Atba.

Atba vient, couverte de poussière, fatiguée.

Al Abbassa lui dit:

- Où est Ourjouan?
- Ici même.
- Je voudrais le voir.

Atba sort et revient, précédant Ourjouan.

Ourjouan est un Berbère. Il est noir, grand, long de jambes; il a cinquante ans; eunuque, il est imberbe. C'est lui qui a élevé Al Abbassa pendant son enfance. Il lui a toujours été fidèle.

Al Abbassa, les yeux pleins de larmes, lui dit :

- Ourjouan, nous partons. Tu me suivras?
- Je suis votre esclave et tout à vos ordres.
- Sais-tu où nous allons ?
- Où vous voudrez, même à la mort!
- Sois béni, Ourjouan. Travaille avec Atba aux préparatifs. Elle te mettra au courant.

Et Ourjouan sort, derrière Atba.

XLIX

Haroun ar Rachid et Zoubaïda

Quoi qu'en pussent penser Ismaïl et Ja'far, Haroun ar Rachid ne pardonnait pas à son vizir.

Il faisait semblant d'oublier l'impudence qu'avait eue Ja'far de relâcher Al Alaoui. Mais il ne rêvait que de se venger.

Haroun ar Rachid avait décerné à Ja'far le vilayet de Khorassan, soit! C'était pour éprouver son vizir et tâcher de connaître le fond de son cœur. Et cet esclave intelligent et lettré, qu'il lui avait offert quelques jours auparavant, n'était qu'un espion chargé par le Calife de surveiller le vizir.

Dissimulé derrière une tenture, l'esclave avait suivi tout l'entretien de Ismaïl et de Ja'far, et, sitôt l'entretien fini, il n'avait rien eu de plus pressé que d'écrire à Haroun ar Rachid une lettre où il l'informait de l'attitude irrespectueuse de Ja'far.

Haroun ar Rachid était assis sur son lit quand il reçut cette lettre.

Il n'avait pas fini de la lire, que, déjà, il se tevait, furieux.

Oue faire?

Il ne pouvait plus douter des mauvaises intentions de Ja'far.

Le temps manquait au Calife pour réfléchir. Si Ja'far sortait de Bagdad, il serait hors d'atteinte. Une fois à Khorassan, il tiendrait tête au Calife, car la ville lui était dévouée.

Oue faire?

Haroun ar Rachid n'y voyait plus. Son cœur battait à coups précipités. Comme fou, le Calife arpentait la chambre.

Que faire?

Il éprouva le besoin de consulter quelqu'un. Mais,

qui?

Il ne pouvait s'adresser à Ismaïl, puisqu'il savait à présent que Ismaïl était l'ami de Ja'far. Pourtant, Haroun ar Rachid ne se défiait point de Ismaïl. Mais, à cette heure, il fallait au Calife un confident qui fût de son avis, qui l'approuvât et surtout qui ne discutât point avec lui, ainsi que l'avait fait Ismaïl.

Où trouver un pareil confident? Zoubaïda, peutêtre?

Souvent, elle avait eu des réponses pleines de sagesse. Haroun ar Rachid l'estimait, la respectait.

C'est elle qui serait son confident. Elle ne discuterait pas, elle. Elle haïssait trop les Barmécides.

259

Comme le soleil se couchait, Haroun ar Rachid appela Masrour et lui dit:

- Qu'on me prépare un mulet! Je vais en secret chez Zoubaïda. Tu m'accompagneras;

Ouand Haroun ar Rachid et Masrour arrivèrent au Palais du Séjour, les gardes ne reconnurent que Masrour et les laissèrent passer tous les deux.

Dans le jardin, Haroun ar Rachid mit pied à terre et ordonna à son esclave d'aller annoncer sa visite à Zoubaïda.

Zoubaïda se vêtit aussitôt de ses plus riches habits, se parfuma et se couvrit de bijoux : au cou, des colliers de diamants; sur la tête, des épingles orfévries; sur la poitrine, des joyaux du plus fin travail; aux pieds, ses fameuses pantoufles incrustées de pierres précieuses.

Elle reçut Haroun ar Rachid dans le magnifique salon où elle avait reçu, l'autre jour, son fils Mohammad. Mais le salon paraissait encore plus magnifique, à cause de la lumière qui tombait d'innombrables bougies.

Zoubaïda s'avançait, avec, sur les lèvres, des paroles de bienvenue et d'exquis sourires.

Haroun ar Rachid, malgré sa colère, ne put pas ne pas répondre par un sourire.

Il s'assit sur le lit, invita Zoubaïda à s'asseoir près de lui, lui prit la main et, sans dire un mot, examina ses bijoux où la lumière des bougies jouait en éclats brefs.

Zoubaïda était trop intelligente pour ne pas deviner ce que cachaient le sourire et le silence de Haroun ar Rachid.

Certainement, Haroun ar Rachid avait lu les vers de Abou'l Atahia.

Elle feignit de n'avoir pas deviné.

Elle dit:

- Bienvenu soit le Commandeur des Croyants! Sa visite m'honore. Ordonne-t-il qu'on lui serve à boire ou à manger?
- Je ne suis point venu chez toi pour manger, cousine.

Zoubaïda fixa sur lui ses yeux attentifs, comme pour scruter ses sentiments.

Elle reprit:

- Dans tous les cas, ce ne peut être que pour un bien, s'il plaît à Allah!

Au lieu de répondre, Haroun ar Rachid tira de sa poche un papier qu'il tendit à Zoubaïda: c'était la lettre que l'espion avait écrite au Calife, après l'entrevue de Ismaïl et de Ja'far.

Zoubaïda prit le papier, le déplia, le lut et le rendit à Haroun ar Rachid en riant.

Haroun ar Rachid s'étonna:

- Tu ris? Tu n'as donc pas lu?
- J'ai lu.
- Alors? Mais tu ne peux pas comprendre toute l'audace du Persan, si je ne te raconte d'abord...

Zoubaïda croyait que le Calife allait lui parler d'Al Abbassa.

Elle dit:

- Qu'a-t-il fait?

— Il a relâché Al Alaoui, un homme redoutable que nous avions eu toutes les peines du monde à capturer! Ja'far l'a relâché. Cette lettre te montre au surplus que cet esclave nous brave. Il se glorifie de son influence, et il va jusqu'à nous menacer! Dès qu'il sera à Khorassan, le misérable se révoltera contre nous. Il marchera contre nous. Que dois-je faire?

Zoubaïda eut un rire ironique où paraissait une pointe de mépris.

Le Calife n'aurait souffert de personne une telle réponse. Mais Zoubaïda jouissait auprès du Calife d'une faveur sans limites que lui conféraient les droits de la parenté, de l'amour et d'un dévouement maintes fois éprouvé.

Zoubaïda riait parce que Haroun ar Rachid n'avait jamais prêté l'oreille à ses prédictions: Zoubaïda lui avait prédit que les Barmécides l'enchaîneraient, qu'ils seraient maîtres de lui et de l'Empire. Jamais il ne l'avait écoutée. Aujourd'hui, elle triomphait.

Elle dit:

— Je compare volontiers, ô Commandeur des Croyants, votre situation à celle d'un homme ivre englouti au fond de la mer. Etes-vous réveillé de votre ivresse? Etes-vous sauvé de votre naufrage? Si vous l'êtes, je vous dirai une chose qui est bien plus grave que celle dont vous me parlez. Mais si vous êtes toujours ivre et toujours au fond de la mer, je ne vous dirai rien.

Ce langage produisit sur Haroun ar Rachid tout l'effet qu'en attendait Zoubaïda.

Haroun ar Rachid repartit:

- Le passé est le passé. Dis-moi cette chose si grave.
- Le vizir ne vous a pas caché qu'il avait mis en liberté Al Alaoui. Mais, ce qu'il vous a caché est bien plus grave, je le répète, bien plus scandaleux, bien plus honteux!

Elle insista sur le mot « honteux ».

Haroun ar Rachid s'écria:

— Malheureuse! qu'a-t-il fait?

Zoubaïda se détourna pour échapper au regard du Calife:

- Je ne saurais vous le dire. Je rougis, rien que d'y penser. Mais, si vous voulez tout apprendre, appelez Ourjouan.
 - Quel Ourjouan? L'esclave de ma sœur?
 - Oui, l'esclave d'Al Abbassa.
 - Où est-il? Qu'on le fasse venir!

Zoubaïda battit des mains.

Un esclave se présenta.

Elle lui dit:

— Cours au palais d'Al Abbassa et ramènenous Ourjouan.

L'esclave se hâta d'obéir.

Impatient, se mordant les poings, Haroun ar Rachid se promenait de long en large dans le salon. Assise sur le lit, Zoubaïda se taisait. Le silence s'établit et dura.

L

Le secret dévoilé

Ourjouan aidait Atba aux préparatifs du voyage.

Le messager de Zoubaïda lui dit:

- Notre maîtresse Zoubaïda veut te voir.
- A cette heure?
- A la minute!
- Un instant; je préviens ma maîtresse et jete suis.
- Inutile. Notre maîtresse n'a qu'un mot à te dire.

Et, à l'insu d'Al Abbassa, Ourjouan suivit le messager de Zoubaïda...

Las d'arpenter le salon, Haroun ar Rachid avait quitté la pièce, et, longtemps, il avait arpenté le

péristyle de la cour.

En vain cherchait-il à prévoir quelle terrible révélation lui ferait Ourjouan.

Il entendit un bruit de pas dans le jardin.

Ourjouan, sans doute, arrivait.

Haroun ar Rachid regagna le salon.

Zoubaïda n'y était plus.

Par pudeur, elle ne voulait pas assister à l'entrevue.

Le messager entra et dit:

— Ourjouan est à la porte, ô Commandeur des Croyants!

— Bien. Qu'on pose ici un billot et un sabre, et que Masrour se tienne dans la chambre voisine!

Le messager s'inclina, sortit, et revint bientôt avec le sabre et le billot.

Haroun ar Rachid lui dit:

- Maintenant, fais entrer Ourjouan.

Ourjouan entra, effrayé déjà par le ton de la voix du Calife.

Sa frayeur s'accrut quand il vit le billot.

Ses jambes se dérobaient. Tout son corps tremblait. L'épouvante l'empêchait de lever les yeux.

Haroun ar Rachid lui jeta un regard foudroyant.

— Si tu ne dis pas la vérité sur Ja'far, tu es mort!

Ourjouan ne répondit pas.

Même s'il avait voulu parler, sa langue ne lui aurait pas obéi.

Haroun ar Rachid s'écria:

— Parleras-tu? Voici le sabre et le billot.

Puis il appela:

- Masrour!

Plus rapide qu'un clin d'œil, Masrour entra,

s'empara du sabre, sur un signe du Calife, et se posta à côté du billot, attendant un ordre.

Ourjouan tomba à genoux, embrassa les pieds du Calife, sanglota.

Haroun ar Rachid reprit, moins durement:

— Allons, ne crains rien, et dis-moi toute la vérité. Dis-moi ce que tu sais du vizir et des gens du Palais de... Parle! à l'instant!

Ourjouan, la voix étranglée, implora:

— Grâce, ô Commandeur des Croyants!

— Oui, nous te ferons grâce, si tu dis la vérité. Si tu mens, — et nous nous en apercevrons, car nous sommes au courant de tout, — tu mourras.

Esclave fidèle et dévoué jusqu'à la mort, Ourjouan résolut de garder le secret de ses maîtres.

Mais la faiblesse humaine eut raison de lui : le billot était prêt. Au surplus, à quoi bon se taire, puisque le Commandeur des Croyants était « au courant de tout »?

Si Ourjouan se taisait, il mourrait, et sa mort ne serait d'aucun profit pour ses maîtres; tandis que, s'il avouait, il aurait la vie sauve et il pourrait servir Al Abbassa de toutes ses forces, l'avertir, l'aider dans sa fuite.

Ces réflexions passèrent par sa tête en moins de rien.

Il allait parler, avouer.

Un dernier remords le travailla.

Haroun ar Rachid remarqua son trouble, et, pour le décider, lui montra Masrour.

Alors, pâle et chevrotant, Ourjouan parla:

— Ja'far... a épousé... votre sœur... Al Abbassa... il y a... sept ans... Il a eu... d'elle... trois enfants... l'un... est âgé de six ans... l'autre... est âgé... de cinq ans... le troisième... a vécu... deux ans... il est mort... Les deux... qui vivent encore... Ja'far... les a envoyés... dans la ville... du Prophète... Et... Al Abbassa... aura... bientôt... un... quatrième... enfant.

Anéanti, Ourjouan faillit s'affaisser.

LI

Le châtiment

Haroun ar Rachid hurla, les yeux égarés:

- Comment! tu le savais, et tu ne m'en as rien dit!

Ourjouan trouva assez de courage pour répondre:

— C'est vous... qui avez permis... à votre vizir... de pénétrer... chez les vôtres... et vous m'avez ordonné... vous-même... de ne jamais... l'en empêcher... à quelque heure que ce fût... du jour... ou de la nuit.

Haroun ar Rachid grinça des dents :

— Je t'ai ordonné de ne pas l'empêcher d'entrer, c'est vrai. Mais je ne t'ai pas ordonné de ne pas me dire ce qu'il faisait de mal. Ton excuse ne vaut rien!

Puis, se tournant vers Masrour:

— Décapite-le!

Masrour saisit Ourjouan de sa main de fer, et le traîna violemment vers le billot, comme s'il avait une vengeance personnelle à tirer de lui.

Ourjouan trébucha, tomba en criant :

- Grâce! grâce!

Masrour ne lui laissa point le temps de crier grâce une troisième fois. Il lui asséna un formidable coup de sabre sur la nuque, et la tête roula sur le parquet.

Haroun ar Rachid demanda où était Zoubaïda.

Quelqu'un répondit :

- Dans sa chambre. Par ici, mon seigneur.

Zoubaïda était assise sur son lit, l'esprit occupé de pensées nombreuses.

Quand le Calife entra chez elle, elle fit un mouvement, comme pour se lever, et ne se leva point.

Haroun ar Rachid, fou de colère, ne remarqua rien.

Il dit:

— As-tu vu de quelle monnaie me paye Ja'far? Il me déshonore à la face de tous les étrangers et de tous les Arabes!

Très calme, Zoubaïda répondit:

— C'était votre désir et votre volonté. Vous vous êtes attaché à ce jeune homme beau de figure, bien vêtu, bien parfumé; vous l'avez introduit chez une fille de Calife, jeune, plus belle que lui, mieux vêtue, mieux parfumée, mais qui n'avait jamais vu d'autre homme. De quoi vous plaignezvous? Il ne fallait pas marier le bois avec le feu.

— Ne cesseras-tu donc pas de me blâmer! Par Allah! j'effacerai cette honte dans le sang!

Cette sinistre décision n'était pas pour déplaire à Zoubaïda. Au contraire.

Et profitant de la fureur du Calife, elle dit, sur un ton perfide:

— Bah! Rencontrez seulement Ja'far, et vos beaux projets s'évanouiront. Votre tendresse l'emportera, vous pardonnerez.

Ce disant, elle jouait avec les franges de sa manche.

Haroun ar Rachid baissa la tête : la critique était juste.

Il eut conscience de sa faute.

Lui seul était coupable, car souvent Zoubaïda l'avait mis en garde contre sa faiblesse, et jamais il ne l'avait écoutée.

Haroun ar Rachid grinça des dents, puis soupira, et dit enfin:

— Assez, cousine! Cachons cette affaire autant qu'il nous sera possible de la cacher. Quiconque saura quelque chose de ceci, je le tuerai. Je n'excepte que toi. J'ai fait mourir Ourjouan, et pourtant je lui avais affirmé qu'il aurait la vie sauve. Mais je ne puis supporter qu'un homme connaisse ou soupçonne la trahison de ma sœur et de ce vizir que j'appelais « mon frère »!

Tout à coup, Haroun ar Rachid regretta d'avoir dit si nettement, en présence de Zoubaïda, ce qu'il pensait de Ja far.

Et, dans un sourire forcé:

— Mais l'homme est sujet à l'oubli et à l'erreur.

Il se préparait à partir.

Zoubaïda se leva pour le faire rester encore quelques instants.

Mais il lui dit adieu, sans la regarder, par honte ou par colère.

Zoubaïda lui prit la main.

Il s'arrêta, mais ne se retourna point.

Elle lui dit:

— Attendez! Ne désirez-vous pas savoir où sont les enfants d'Al Abbassa?

Haroun ar Rachid eut un sursaut:

- Les enfants? Ourjouan m'a déclaré qu'ils sont à Médine.
- Non, ils sont tout près d'ici, et, dès maintenant, à votre disposition.
 - A Bagdad?
 - Oui.

Le Calife se retourna et cria:

- Masrour!

Masrour vint.

Le Calife lui demanda:

— Qu'as-tu vu, aujourd'hui?

- Rien, mon seigneur. Je suis aveugle et sourd.

Le Calife et son bourreau se servaient de cette formule, chaque fois que le premier voulait que le second gardât un secret, et que le second promettait de le garder.

Et Haroun ar Rachid s'en fut vers le Palais de l'Immortalité.

Une partie de la nuit s'était écoulée.

LII

L'indécision

Le même jour, Al Abbassa rêvait au bonheur qu'elle trouverait à Khorassan, lorsque Atba entra dans sa chambre, le visage inquiet.

Tout de suite, Al Abbassa s'effraya: rien n'était plus prompt que l'effroi dans son cœur toujours plein d'angoisse.

Atba balbutiait:

- Ourjouan... Ourjouan...
- Que lui est-il arrivé?
- Je ne sais pas où il est.
- N'est-il pas au palais? Cherche-le. Il est sans doute dans une chambre, en train de surveiller les préparatifs?

Atba fit un pas vers la porte, comme à regret, puis se ravisa et se gratta le front d'un air embarrassé.

Al Abbassa reprit:

- Il lui est donc arrivé quelque chose ? Dis! Où est-il ?
- Je ne sais pas. Mais un esclave m'a déclaré qu'il est sorti du palais et...

— Sorti du palais! Il nous abandonne dans une pareille circonstance? Où est-il allé?

Atba hésitait.

— Je ne sais.

Al Abbassa s'écria:

- Malheureuse! Dis-moi où il est!
- Je crois qu'il est allé... au Palais du Séjour.
- Chez Zoubaïda? Pourquoi?
- Un messager est venu l'appeler, de la part de Zoubaïda, et sans lui laisser le temps de vous avertir.

Al Abbassa se mordit les lèvres.

Atba murmura:

- Je tremble à la pensée de ce qu'elle pouvait lui vouloir!
 - Oue crains-tu?
- Le Commandeur des Croyants... le Commandeur des Croyants est chez Zoubaïda.

Al Abbassa devint blême:

- Mon frère!
- Oui! c'est l'un de nos espions qui me l'a dit. Haroun ar Rachid s'est rendu sans escorte chez Zoubaïda. Il n'avait avec lui que Masrour, son esclave qu'Allah maudisse! Je ne vous ai pas apporté aussitôt cette nouvelle parce que j'étais occupée. Et puis, je pensais que le Calife n'avait rien de grave à communiquer à Zoubaïda. Mais, dès que j'ai appris que Zoubaïda avait appelé Ourjouan, je me suis alarmée et je suis venue à vous.
 - Ourjouan n'est pas de retour?

— Pas encore. Quand il sera là, il nous dira s'il faut que nous partions sans attendre jusqu'à demain.

— Envoie un esclave au-devant de lui! Qu'il se hâte, et qu'il nous renseigne!

Atba gagna vivement la porte, et Al Abbassa le balcon.

Au balcon, pendant une heure, Al Abbassa scruta la nuit.

L'obscurité gênait ses yeux; et, chaque fois qu'elle voyait une ombre, elle croyait voir le messager de Ja'far.

LIII

La visite inattendue

Après minuit, comme Atba ne reparaissait pas, elle résolut de l'appeler.

Au même instant, Atba entra, essoufflée, les yeux en larmes, les cheveux en désordre, les joues livides, les lèvres blanches.

Al Abbassa poussa un cri.

- Atba! qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

Atba prit Al Abbassa par la main et, la tirant vers l'extrême bout du balcon:

- Fuyez, maîtresse! Descendez par le balcon! Sauvez-vous! Fuyez! Cachez-vous dans la rue, n'importe où, cachez-vous! Je vous enverrai un esclave qui vous accompagnera chez mon seigneur le vizir. Mais descendez! Fuyez! Fuyez!
 - Qu'y a-t-il donc? Parle! parle! Atba trembla de tous ses membres:
- Le Commandeur des Croyants... Maîtresse, le Commandeur des Croyants...

Et elle tendit le bras vers l'intérieur du palais. Al Abbassa comprit que Haroun ar Rachid était chez elle et que l'heure de la mort approchait; car, pensait-elle, son frère ne venait la voir, passé minuit, que pour une affaire tout à fait grave.

D'abord, elle resta figée sur place, stupéfaite, incapable de faire un geste.

Puis, la grandeur de son âme éclata.

Al Abbassa rejeta loin d'elle son effroi.

Non! non! Elle ne descendrait pas par le balcon! Elle, fuir de la sorte? Jamais!

Elle attendrait son frère de pied ferme.

Al Abbassa avait retrouvé le calme.

Atba insistait, la poussait vers le balcon.

Al Abbassa refusait.

Un bruit de sabots et de pas nombreux parvint à ses oreilles.

Al Abbassa dit à Atba:

- Laisse-moi! J'aime à voir mon frère.

Elle ajouta:

— Qu'un esclave coure chez le vizir et l'avise dece qui nous arrive! Que Ja'far se tienne sur ses gardes, car la venue de mon frère, à cette heure de nuit, est l'indice d'un danger qui nous menace tous! Va, et sois prompte!

Sur ces mots, Al Abbassa se porta à la rencontre du Calife.

Après avoir quitté Zoubaïda, Haroun ar Rachidé était rentré au Palais de l'Immortalité, résolu à différer jusqu'au jour le châtiment de sa sœur. Mais sa colère était trop forte, et il n'avait pu s'endormir. Alors, il avait appelé Masrour, et craignant

qu'elle ne lui échappât s'il différait, il s'était rendu incontinent chez Al Abbassa.

Al Abbassa rencontra le Calife dans le corridor. Elle lui souhaita la bienvenue :

- La visite de mon frère m'honore.

Sans répondre et sans s'arrêter, Haroun ar Rachid se dirigea vers une tourelle où Al Abbassa avait l'habitude de le recevoir.

Al Abbassa le suivit.

Ses genoux fléchissaient, mais elle faisait bonne contenance.

Elle n'avait plus peur de la mort. Maintenant, sa mort était certaine; maintenant, elle était calme, car l'attente d'un malheur est pire qu'un malheur échu, et Al Abbassa marchait avec sang-froid vers le dénouement. Oh! elle ne reculerait pas. Elle discuterait, elle se défendrait, elle accuserait son frère, elle lui dirait tout ce qu'elle avait sur le cœur. Après cela, elle mourrait contente.

Elle aperçut Masrour, debout, dans la cour.

Le bourreau la salua respectueusement.

Elle ne daigna point répondre à son salut.

Enfin, Haroun ar Rachid et Al Abbassa pénétrèrent dans la tourelle.

Il n'y avait là qu'un siège.

Le Calife s'assit, s'enveloppa de son manteau et ordonna à sa sœur de fermer la porte.

Al Abbassa obéit et revint vers Haroun ar Rachid avec un air d'assurance qu'il ne lui connaissait point. Le Calife commonça:

- Je vois que tu es vêtue d'un costume de voyage, Al Abbassa. Tu pars ?
 - Oui.
 - Pour où ?
- Où je n'aurai pas de frère et ne redouterai plus d'injustice!

LIV

La discussion

Haroun ar Rachid ne fut pas peu étonné de cette réponse impertinente: il s'attendait à trouver une semme en pleurs et qui le supplierait.

Sa colère s'accrut d'autant, mais il patienta et dit:

- Sais-tu pourquoi je viens chez toi, cette nuit, a une heure où tout le monde dort, hormis toi et moi?
 - Non.
- Alors, si tu ne le sais pas, pourquoi m'as-tu répondu avec tant d'insolence ?
- Tu m'as posé une question, et j'y ai répondu avec sincérité.
- Ta sincérité est bien tardive ! Car la trahison que tu as commise...
 - Je n'ai pas commis de trahison.
- N'étais-tu pas la sœur du Commandeur des Croyants?
 - Je pense que je n'ai pas cessé de l'être!
- Et la sœur du Commandeur des Croyants trahit son frère avec un affranchi?

— Je te répète que je n'ai pas commis de trahison. Et à Allah ne plaise que je trahisse quelqu'un!

— Tu oses me parler ainsi, à moi qui suis au

courant de tout ?

— A quoi fais-tu allusion, Haroun? Estimes-tu, par hasard, que la fidélité soit une trahison?

— Je fais allusion à ton mariage avec Ja'far, cet homme qui n'a eu ni respect pour moi, ni peur de ma puissance.

Le moment était venu de discuter.

Al Abbassa ne perdait pas son sang-froid.

Avait-elle encore quelque espoir d'attendrir le Calife?

Elle répliqua:

— Ja'far te respecte et s'incline devant ta puissance. Aie donc pitié de moi, mon frère, et ne me condamne pas si vite.

Haroun ar Rachid hurla:

— Ne m'appelle pas « ton frère »! Je ne suis pas ton frère.

— Renie-moi, si cela te plaît! Mais je jure que

le vizir n'a jamais voulu...

— Misérable! Assez de mensonges! Je te dis que je sais tout! Ton esclave Ourjouan m'a tout révélé. Ne nie donc pas davantage: tes enfants sont des preuves vivantes de votre crime!

Au nom de ses enfants, Al Abbassa pâlit, s'émut

et trembla.

Pour eux, elle résolut de quitter ce ton arrogant

qu'elle avait eu jusqu'alors. Pour eux, elle résolut de s'humilier devant le Calife. Ah! ne pas mourir! Vivre, pour eux! pour les chers petits!

Al Abbassa tomba à genoux, ouvrit la bouche, mais en vain : les larmes l'empêchaient de parler. Haroun ar Rachid ne se laissa pas attendrir :

— Oui! Maintenant, tu pleures! tu t'agenouilles! et tu vas enfin avouer ton crime! Pourquoi? Parce que tu ne peux plus faire autrement! parce que je sais tout! Allons! relève-toi! Tu ne mérites que la mort ignominieuse.

Al Abbassa ne pleurait plus.

Toujours agenouillée et les yeux fixés sur les yeux du Calife, elle dit :

- Je n'ai pas de crime à avouer. Et ce n'est pas pour moi que je t'implore. Je n'ai pas besoin de ta clémence. C'est un droit que je réclame! Et je te somme de me le rendre!
 - Quel droit?
- Prends patience,ô Commandeur des Croyants!
 et je ne dis pas « mon frère », crainte de t'irriter...
 Prends patience!
 - Ouel droit?
- Si tu refuses de me le rendre, Bagdad sera juge de ta cruauté.
 - Quel droit?
- Prends patience! N'y a-t-il pas un contrat de mariage entre Ja'far et moi?
 - Oui.

— N'est-ce pas toi, ô Commandeur des Croyants, qui nous l'as fait signer?

- Oui. Eh bien?
- Ce contrat n'est-il pas légal?
- Oui.
- Et valide?
- Oui! Mais tu sais à quelle condition. Je ne vous l'ai fait signer que pour vous permettre de vous rencontrer ensemble avec moi, sans plus.
- Il ne s'agit pas de condition. Tu l'as reconnu toi-même légal et valide.
- Trêve de faux-fuyants! Vous aviez accepté la condition que je vous imposais. J'aimais à causer avec vous deux, je vous aimais, et je voulais vous voir le plus souvent possible et librement. Est-ce là la récompense de mon amitié?

La voix plus douce, Al Abbassa insinua:

- Le Calife ne croit-il pas qu'il eût mieux valu ne pas nous faire signer ce contrat?
- Sans doute! Mais je n'aimais que vous, alors, tandis qu'à présent je ne déteste personne autant que je vous déteste!
- Pourquoi, Haroun? Parce qu'il t'a plu de défendre ce qu'Allah ne défend pas? Faut-il donc désobéir à Allah plutôt qu'au Prince des Croyants?

Allait-elle convaincre Haroun ar Rachid?

Il ne supporterait pas qu'on pût le convaincre. Non qu'il fût cruel et méchant, mais il était habitué à voir ses paroles admirées et ses ordres exécutés, justes ou injustes. Grâce aux innombrables courtisans qui le flattaient jusqu'en ses moindres caprices, l'absolutisme était devenu, pour le Calife, une seconde nature.

Al Abbassa osait lui tenir tête. Le Commandeur des Croyants souffrirait-il pareille audace?

Il répondit :

— Vous m'avez désobéi, c'est un fait! Et tu l'avoues toi-même. Or, quiconque désobéit au Commandeur des Croyants doit mourir.

— Puisque rien ne vous touche, sachez que je suis seule coupable!

Le Calife faillit se précipiter sur elle et, de rage :

— Ah! tu l'aimes! Et tu veux l'épargner!

Al Abbassa eut un élan d'orgueil et se leva:

— Oui! je l'aime! Si je ne l'aimais pas, t'aurais-je désobéi? Oui! je l'aime! Et il est digne de mon amour! Et il serait digne de l'amour d'une femme plus noble que moi! Car c'est un homme d'élite! un homme remarquable! Il a fait des choses telles qu'aucun de ses rivaux n'en fera jamais! des choses qui l'ont élevé au-dessus de tous ses rivaux. Nul n'est plus grand que lui, hormis le Commandeur des Croyants!

Al Abbassa s'exaltait. Ses yeux brillaient.

Bientôt, elle rougit, par pudeur.

Haroun ar Rachid repartit:

— Malheureuse! Comment peux-tu me jeter ton amour à la face? Quoi!tu le préfères à tout le monde? à toute la famille de Hachem? Mais, c'est un esclave! Il est plus que cela, dis-tu? Soit! un étranger et un affranchi! Ne plaide pas pour lui. Il est perdu.

Le courage d'Al Abbassa tomba de nouveau.

Ja'far perdu? Serait-ce possible? Oh! il fallait gagner sa cause. Il fallait obtenir sa grâce. Al Abbassa s'humilierait encore. Elle consentirait à tout. Sauver Ja'far!

La voix se fit plus douce:

— Haroun! mon frère Haroun! Ou plutôt, ô Commandeur des Croyants! Renie Al Abbassa, mais du moins souviens-toi qu'elle a été ta sœur! Souviens-toi, Haroun, que vous jouiez ensemble quand vous étiez jeunes, et que vous vous aimiez. Écoute-moi! Écoute ma prière! C'est ton vizir. Il t'a servi de tous ses moyens. Il t'a donné tout son dévouement. Le condamneras-tu? Il n'a rien fait de mal. Je te jure qu'il n'a rien fait de mal! S'il te faut une victime, tue-moi! Je suis seule coupable! seule!

Haroun ar Rachid eut un rire sauvage:

— Tu mourras aussi. Et vos enfants mourront aussi.

Elle pensa défaillir. Elle frissonna.

Elle bondit vers son frère:

— Tu les tueras? Quel crime ont-ils commis? Tu les tueras? Mais, ce sont deux innocents! deux pauvres innocents! deux anges chéris qui ne connaissent ni le bien ni le mal. Par Allah! tu auras pitié d'eux!

Puis, elle joignit ses mains sur sa poitrine, et ajouta, la voix rauque:

— Mes enfants! Ah! Ah! miséricorde, ô Commandeur des Croyants! Pitié! Pitié pour ces deux innocents!

Haroun ar Rachid était père : il comprit, il partagea la douleur d'Al Abbassa.

Il hésitait. Al Abbassa avait des excuses, de bonnes excuses. Il était son frère. Il pouvait pardonner. Mais ne l'avait-elle pas atteint dans son honneur? Les Arabes apprendraient que le Commandeur des Croyants était déshonoré. L'honneur est chose capitale pour un Calife.

Tant pis! Le Calife devait sévir.

Certes, il lui serait pénible de condamner Al Abbassa. Il l'aimait, elle avait des enfants.

Mais l'honneur exigeait une vengeance sanglante. Haroun ar Rachid dit brusquement:

— J'effacerai cette honte. Îls mourront! Affolée, elle sanglota:

— Pas eux! Aie pitié, mon frère! Oui! mon frère, car tu es mon frère. Haroun! Souviens-toi du sein de notre mère! Tue-moi! Tue Ja'far. Mais ne tue pas ces pauvres enfants!

— C'est vous qui les aurez tués. Ils mourront! Alors, comme gémir et supplier ne lui servaient de rien, Al Abbassa recouvra sa fierté.

Elle essuya ses larmes, fixa sur son frère un regard qui le fit tressaillir, et s'écria:

— Haroun! tu me pousses à bout! Prends garde! Haroun, je vais te dire ce que je pense de toi! Je vais te parler comme jamais on ne t'a parlé.

Tyran! pourquoi défends-tu aux autres ce que tu te permets à toi-même?

Haroun ar Rachid porta la main à son poignard :

- Es-tu folle? Que viens-tu me reprocher? Ai-je commis un crime pareil au vôtre?

— Oui! Monstre! je le crie sans peur! Ah! tu me fais un crime d'aimer un homme dont je suis l'épouse légale devant Allah? Et toi, quel est ton crime, toi qui as dans ton palais des centaines de femmes, que tu aimes l'une après l'autre? Cela t'est permis, à toi! Et tu me défends d'aimer un homme! Quelle différence y a-t-il donc entre toi et moi? Tu trouves naturel que Zoubaïda t'offre en cadeau des concubines, et, pour moi, c'est une honte que j'aime l'époux que tu m'as donné! Est-ce là ta justice, ô Commandeur des Croyants? Une femme t'implore, et tu la fais mourir! Une mère te supplie, et tu fais mourir ses enfants! Ah! monstre!

LV

La vengeance

Haroun ar Rachid ne se tint plus.

- Ton insolence va trop loin!

Puis il appela:

- Masrour !

Masrour entra, le sabre ballottant contre la cuisse.

Al Abbassa n'eut plus d'espoir.

Farouche, elle dit à son frère :

— Donc, je suis morte? C'est bien! Mais, par grâce, promets-moi d'épargner Ja'far et mes enfants! surtout mes enfants!

Haroun ar Rachid dit à Masrour :

- As-tu fermé les portes du palais ?
- Oui, mon seigneur.
- Et ses habitants?
- Ils sont emprisonnés.
- Où sont les deux esclaves qui t'accompagnaient?
 - Près d'ici.
 - Qu'ils viennent!

Masrour sortit et bientôt rentra, suivi de deux esclaves qui portaient un grand coffre.

Al Abbassa regarda Haroun ar Rachid.

Il baissa la tête pour échapper à ce regard et sit un signe à Masrour.

Masrour s'avança, le sabre à la main.

Al Abbassa dit à son frère:

— Je meurs contente. Je t'ai craché ton infamie au visage.

Puis, se tournant vers le chemin du Hédjaz où elle croyait ses enfants en sécurité, elle huma l'air comme elle avait l'habitude de humer la brise qui venait de là-bas, et murmura :

— Al Hassan! Al Houssaïn! Je vous confie à Allah!

Et, se tournant ensuite vers Chemassiyya, elle s'apprêtait à dire adieu à Ja'far, quand Masrour, d'un coup de sabre, la décapita.

Haroun ar Rachid avait fermé les yeux.

Les deux esclaves se hâtèrent de déposer le cadavre dans le coffre.

Haroun ar Rachid demanda:

- Où sont les fossoyeurs?
- A vos ordres! répondit Masrour, qui sortit et reparut presque aussitôt.

Dix hommes entrèrent, manches retroussées, jambes nues, une pioche sur l'épaule.

Haroun ar Rachid leur dit quelques mots. On creusa une fosse au milieu de la pièce. Quand on eut atteint l'eau, le Calife ordonna - Assez! Descendez le coffre!

En moins de rien, le coffre fut descendu dans la fosse.

Le Calife ordonna:

- Comblez le trou!

En moins de rien, le trou fut comblé et la place nivelée.

Alors, Haroun ar Rachid fit sortir tout le monde, ferma lui-même la porte, prit la clef, et dit à Masrour:

- Que personne n'entre dans ce palais et que personne n'en sorte! Si quelqu'un veut entrer, qu'on me prévienne. Tu as compris ?
 - Oui, mon seigneur.
- Maintenant, donne à tes aides leur salaire et re oins-moi au palais.

Et Haroun ar Rachid s'en fut.

Sans perdre un instant, Masrour transmit aux gardes les ordres du Calife, emmena les dix fossoyeurs et les deux esclaves, les cousit dans des sacs lestés de grosses pierres, jeta le tout dans le Tigre et se dirigea vers le palais de l'Immortalité.

Haroun ar Rachid ne dormait pas.

Il dit à Masrour:

- Tout est-il fait?
- Oui, mon seigneur. J'ai donné leur salaire à mes aides '.

Le Calife tendit à son bourreau la clef de la tourelle:

1. Al Atlidi (p. 114).

— Prends ceci! Tu me la rendras quand je te la réclamerai.

L'aurore allait poindre.

Haroun ar Rachid dit:

— Voici le matin. Jeudi? C'est le jour du cortège de Ja'far. Masrour, ne t'éloigne pas de moi!

LVI

Atba et le gardien

Au bruit de l'arrivée de Haroun ar Rachid, Al Abbassa avait prié Atba d'envoyer d'urgence quelqu'un vers Ja'far, pour le mettre en garde contre le danger qui le menaçait et pour lui conseiller de fuir, s'il pouvait.

Atba donc, aussitôt, se dirigea vers les appartements des esclaves.

Hélas! elle vit que le palais était cerné par des soldats et qu'il n'y aurait pas moyen de sortir.

Atterrée, elle se retira dans sa chambre. La venue de Haroun ar Rachid à pareille heure lui faisait peur. Atba frissonnait en songeant à sa maîtresse.

Elle rassembla ses pensées.

Elle acquit vite la certitude qu'Al Abbassa était perdue.

Quand elle sut qu'Al Abbassa avait été exécutée, Atba se mit à pleurer. Elle comprit alors qu'elle-même était en péril. Cependant, après le malheur qui l'assommait, elle méprisait la vie, et elle n'eut plus qu'un désir : faire porter la recom-

mandation d'Al Abbassa à Ja'far; car, elle n'en doutait pas, Ja'far serait exécuté comme Al Abbassa. Il fallait donc à tout prix le prévenir pour qu'il pût s'échapper.

Comment? Toutes les voies étaient barrées devant elle.

Perplexe, elle imaginait des plans.

L'aube parut.

Atba allait encore d'une chambre dans une autre, indécise et pleurant.

Elle finit par se rendre compte que les larmes ne servaient à rien.

Il était temps qu'elle se décidât.

Le plus simple était de sortir du palais. Si elle en sortait, elle évitait du même coup la mort et elle avertissait Ja'far. Le salut de Ja'far lui serait une légère consolation.

Elle pensa tout à coup à Abou'l Atahia.

Pour elle, le poète était la cause de cette catastrophe. Elle le maudit, et elle se rappela qu'elle l'avait déjà maudit jadis.

Elle se rappela comment il l'avait aimée, et comment il l'avait demandée au Calife, et comment elle avait refusé de lui appartenir.

Elle crut que, si elle arrivait à voir Abou'l Atahia, elle arriverait peut-être à se le concilier. Elle n'hésiterait pas à lui déclarer qu'elle l'aimait enfin. Et Abou'l Atahia, poète et par conséquent favori, obtiendrait qu'elle sortît du palais. Le reste irait tout seul.

Atba se rappela aussi combien le poète aimait l'or. Elle en avait beaucoup à sa disposition. Si elle ne parvenait peut-être pas à toucher Abou'l Atahia par l'amour, elle le gagnerait certainement par l'or.

Elle respira.

Mais son espoir ne dura point, et son cœur se serra de nouveau : elle ne savait pas où se trouvait le poète à cette heure, ni de quelle manière elle pourrait lui parler.

Il n'en resta pas moins de ses délibérations cette idée, que l'or aplanit toutes les difficultés et attendrit les âmes les plus dures; et elle résolut d'en tenter l'expérience.

Dans la journée, tandis qu'elle préparait le départ, elle avait mis en ordre les bijoux de sa maîtresse. Elle les déballa, choisit un collier de perles de grande valeur, se dissimula sous un costume étranger, prit un voile, et se dirigea du côté de la porte du palais, tranquillement, comme si elle ignorait que, d'après des ordres rigoureux, nul n'eût le droit de sortir.

La porte était fermée.

Atba frappa et appela le portier qui était encore là dans l'après-midi.

Pas de réponse.

Elle frappa de nouveau.

Cette fois, la grille s'ouvrit et un homme se montra.

C'était un des gardes de Haroun ar Rachid.

Atba lui dit:

— Où est le portier ? Pourquoi a-t-on fermé les portes sur nous ?

L'homme repoussa la grille et s'éloigna en répondant :

- Rentre. On ne sort pas.

— Malheureuse! fit Atba. Et pourquoi, je te prie?

Il lui cria de loin:

— Rentre, et ne parle pas davantage. Le palais est fermé sur l'ordre du Commandeur des Croyants.

— Oh! que je suis malheureuse! fit-elle encore à voix haute. Pourquoi m'a-t-on menée ici?

Le garde devait comprendre qu'elle n'était point des femmes du palais.

Il rouvrit la grille et regarda Atba.

Il remarqua qu'elle s'efforçait trop de se masquer le visage.

Mais elle dit:

- Je t'adjure par Allah! Ouvre-moi et laissemoi partir. Je n'ai commis aucune mauvaise action, et d'ailleurs je ne suis pas d'ici.
 - Qu'y venais-tu donc faire ? demanda-t-il.
- Je suis venue hier, chargée d'un message pour notre maîtresse Al Abbassa. La nuit arriva et je n'avais pas rempli ma mission. Alors je suis restée avec quelques esclaves. Maintenant, il faut que j'aille au plus tôt trouver mon maître, si je veux que mon retard ne lui soit pas suspect.

L'homme encore demanda:

- Oui est ton maître?
- Mon maître? Abou'l Atahia, poète du Commandeur des Croyants.

Abou'l Atahia était trop célèbre pour que le garde du Calife ne le connût pas.

Le garde reprit :

- Et que venais-tu faire de sa part ?

Atba ne répondit rien, pour montrer que la question était indiscrète.

L'homme insista.

- Tu ne réponds rien. Pourquoi?

- Je suis venue de sa part, chargée d'un message pour notre maîtresse Al Abbassa et... Oh! ouvre-moi! ne me retiens pas plus longtemps! et qu'Allah te protège!

Le garde ne douta plus de la sincérité de ses paroles. Mais il voulait s'amuser, et il dit :

- Tu es venue en mission secrète? Reste donc où tu es, et retiens ton secret.

Puis il ferma la grille.

Atba reprit:

- Par Allah! ouvre-moi et ne m'agace pas davantage. Je suis assez en retard ainsi. Je n'ai pas la certitude qu'il n'en résultera rien de mauvais pour moi. Ne me force donc pas à prolonger mon retard.

Le garde rouvrit la grille.

— Je ne te lâcherai point, fit-il, si tu ne me dis pas pourquoi tu es venue.

- Tu t'amuses de moi, dit-elle. Tu es tranquille

et je suis inquiète, cela t'est bien égal. Mais, si tu ne me crois pas, j'en appelle au témoignage d'Al Abbassa. Ne la croiras-tu pas, elle?

Le garde était persuadé qu'elle ne mentait pas; Cependant, il n'oubliait pas la consigne imposée par Haroun ar Rachid.

Il répondit :

— Que m'importe ? J'ai des ordres pour ne laisser sortir personne, voilà.

Il voulut fermer la grille.

Atba la repoussa, tenta de l'ouvrir.

- Et si je te disais pourquoi je suis venue? Estce que tu me laisserais partir?

— Pourquoi es-tu venue? Parle!

Elle baissa la voix:

- Tu sais, je pense, expliqua-t-elle, que Abou'I Atahia... que Abou'l Atahia ne compose plus de vers.
 - Oui, je le sais.
- Tu sais pareillement sans doute qu'il aime l'or.
 - Du moins on le prétend.
- Eh bien, lorsqu'il veut de l'or, il compose des pièces de vers à l'adresse des émirs. Hier il a fait une cacida à la louange d'Al Abbassa et il m'a chargée de présenter ses vers à notre maîtresse Al Abbassa. Je suis arrivée ici hier soir. J'y aipassé une bonne partie de la nuit. Elle m'a donné une récompense. Ah! si Al Abbassa ne m'avait pas forcée à rester!...

Le garde demanda:

— Quelle est cette récompense ?

Elle hésitait, feignant de ne pas oser parler.

Il s'impatienta:

- Ne parleras-tu point?

Elle devint craintive et suppliante:

— Si.

Et elle tira de sa poche le collier qu'elle avait emporté.

Les perles brillèrent entre ses doigts, comme du soleil.

Le garde tendit la main vers le collier pour le prendre.

Atba se hâta de le remettre dans sa poche.

L'homme dit:

- Montre-le-moi.

Elle le lui donna non sans manifester quelque inquiétude.

Le garde le prit, le soupesa, le retourna, et, s'extasiant:

— Il est de valeur, déclara-t-il. Mais peux-tu songer que je te laisserai sortir avec ce collier sans en prélever une perle pour moi?

Atba s'impatientait à son tour.

- Laisse-moi sortir. Cela seul m'importe.

Le garde voyant qu'elle n'avait qu'un désir, s'en aller au plus vite, répondit:

- Si tu veux sortir, sors toute seule.
- Et que dirai-je à Abou'l Atahia?
- Dis-lui qu'Al Abbassa ne t'a rien donné.

— Il ne me croira pas. Non, mais il serait plus juste de partager la récompense entre vous deux. Je te céderai la moitié du collier et j'apporterai l'autre moitié à Abou'l Atahia.

- Soit, j'accepte.

Il coupa le fil du collier, s'empara du plus grand nombre des perles et rendit le reste à Atba en décrétant:

— Ceci te suffira. Si le marché te plaît, sors; s'il ne te plaît pas, rentre.

Elle ne mit pas longtemps à réfléchir.

— Bien, je sortirai. Je ferai comme si Al Abbassa ne m'avait rien donné.

Le garde ouvrit la porte.

— Sors. Mais que personne ne sache que tu es sortie, car il y va de ta tête.

Atba s'éloigna sans tarder.

Elle était heureuse.

Elle allait peut-être sauver le vizir.

Le soleil paraissait.

Atba loua un âne et se dirigea du côté du palais de Ja'far, à Chemassiyya.

LVII

Les adieux

Ja'far ne pouvait pas quitter Bagdad sans prendre congé du Calife.

Donc, le jeudi matin, Ja'far, prêt à partir, résolut d'aller faire ses adieux à Haroun ar Rachid.

Il appela son fidèle Hamdan, et lui dit:

- Tu sais que nous partons aujourd'hui?

— Oui, mon seigneur. Irai-je chercher ma maîtresse Al Abbassa pour la conduire ici, où préférez-vous que nous vous rejoignions à Nahraouan?

— A Nahraouan, cela vaut mieux. Mais ne te presse pas. Attends que je sois de retour du palais de l'Immortalité: il faut d'abord que je fasse mes adieux au Commandeur des Croyants.

- A vos ordres, mon seigneur!

A l'heure où le soleil est déjà haut dans le ciel, Ja'far sortit au milieu de son brillant cortège de cavaliers.

Lorsqu'il fut devant le palais de l'Immortalité, les gardes se rangèrent, et il entra avec la gloire et la magnificence habituelles. Il se disait en lui-même:

« C'est la dernière fois que j'entre ici pour voir un homme que je trompe et qui me trompe. A Khorassan, je n'aurai autour de moi que des parents et des amis. Le Calife et moi, nous ne nous rencontrerons plus jamais, à moins qu'il ne vienne chez moi, en cas de guerre. »

Haroun ar Rachid donnait audience.

Les visiteurs le saluaient, l'un après l'autre, suivant leur rang, et se retiraient.

Ja'far salua.

Le Calife lui répondit d'une façon charmante, sourit, lui fit le meilleur accueil, et l'invita à s'asseoir à côté de lui.

Une heure durant, le Calife causa avec Ja'far, lui prodigua des paroles d'amité et se montra fort heureux et fort gai.

Un esclave apporta des lettres d'affaires qui arrivaient de partout. Ja'far les lut à Haroun ar Rachid, et les signa.

Puis, il fixa sur le Calife un regard plein de gratitude, et dit:

— Le Commandeur des Croyants m'a comblé de bienfaits. Il m'a mis au-dessus de tous ses sujets, et il m'a confié la plus grande des fonctions de son Empire. Il faut que je le remercie.

Le Calife l'interrompit et, souriant :

— Tu es mon frère, répondit-il. Si je divisais mon Empire en deux parts égales, et si je t'en offrais une, j'agirais en toute justice. Respectueusement, Ja'far répliqua:

- Je suis l'un des affranchis du Commandeur des Croyants. Tout ce qui me vient de lui est une faveur pour son esclave.

Il ajouta:

- Et, bien que le Commandeur des Croyants m'éloigne de lui, je reste son esclave et je verserai mon sang, s'il le désire.

- Qu'Allah t'entende! Et sois béni. Tes conseils me manqueront, j'en suis certain, et, plus d'une fois, je regretterai ton absence; car, grâce à toi, je n'ai jamais eu à m'occuper ni de moi, ni de mes enfants, ni de mes sujets...

Ja'far tressaillit.

Cette phrase que le Calife achevait à peine, Ja'far l'avait prononcée, la veille, devant Ismaïl!... Ismaïl aurait-il trahi Ja'far? C'était invraisemblable.

Alors?

Ja'far balbutia:

- Quoi qu'ait fait l'esclave, il n'a point de mérite et ne doit pas se vanter de ses services!

Ja'far aurait bien voulu s'en aller.

Il se sentait gêné devant ce Calife qui semblait être au courant de tous les actes et de tous les propos de son vizir.

Ja'far dit, d'un air humble:

- Le Commandeur des Croyants daignera-t-il me permettre de partir?

Il n'ajouta pas: « Pour Khorassan ». Cela pou-

vait signifier: « Partir pour Khorassan », autant que: « Rentrer chez moi. »

Haroun ar Rachid lui demanda:

- Est-ce que tu as pourvu à ton voyage?
- Oui, mon seigneur.
- Comptes-tu partir aujourd'hui?
- Avec la permission du Commandeur des Croyants.

Haroun ar Rachid cherchait une ruse pour retarder Ja'far, car il n'avait encore rien décidé à son sujet.

Au vrai, il hésitait. Il n'osait pas condamner son vizir. Ja'far avait beaucoup de partisans. Il fallait user de prudence et ne rien décider à la légère. L'exécution de Ja'far était tout autre chose que l'exécution d'Al Abbassa. Haroun ar Rachid voulait réfléchir.

Le temps pressait.

La Calife cherchait une ruse.

Soudain, il s'écria:

- As-tu consulté ton astre, au moins?
- Non, mon seigneur.
- Malheureux! Et si le présage est funeste!

Superstitieux, les grands de Bagdad croyaient à l'influence des astres, et, à chaque instant, ils observaient le ciel pour y trouver la place de leur étoile. Haroun ar Rachid possédait un astrolabe très perfectionné, monté sur un pied d'ébène incrusté d'ivoire, et le Calife aimait à l'avoir toujours sous la main, près de son lit. Il avait qu'alques notions d'astrologie, mais Ja'far en avait davantage. Haroun ar Rachid appela un astrologue.

Quand l'astrologue fut entré, le Calife lui dit:

- Quelle heure est-il?
- Trois heures et demie.
- Prends la hauteur!

L'astrologue obéit, et lui communiqua ses résultats.

Haroun ar Rachid ne laisssa à personne le soin de calculer, calcula, puis se tourna vers Ja'far et lui dit:

— Mon frère, le présage est funeste. Il vaut mieux que tu remettes ton départ à demain vendredi. Tu prieras, et tu voyageras sous une bonne étoile. Tu passeras la nuit à Nahraouan ; samedi, tu te lèveras tôt, et tu partiras.

Ja'far fut chagrin de ce contretemps.

Par curiosité, il refit les calculs.

Peut-être ses conclusions ne s'accordaient-elles pas avec celles de Haroun ar Rachid, mais le vizir ne devait pas avoir raison. Le Calife savait que Ja'far ne discuterait pas, et c'est peut-être pour-quoi il n'avait pas laissé faire les calculs par l'astrologue.

Ja'far répondit :

— Vous dites vrai, ô Commandeur des Croyants! Le présage est funeste. Jamais je n'ai vu un astre plus brûlé. Je suivrai l'avis du Commandeur des Croyants: je partirai demain.

Haroun ar Rachid lui donna son congé, lui dit

adieu, et Ja'far rentra chez lui, salué, acclamé, dans le palais de l'Immortalité et dans la rue, par les généraux, les courtisans et la foule, partout et par tous.

LVIII

L'appel du Calife

Rentré chez lui, Ja'far résolut de se reposer et de prendre la boisson du matin, pour fêter son départ de Bagdad.

Il jeta des ordres à ses esclaves. On dressa une table, on la chargea de carafes pleines de vins variés.

Ja'far demanda:

- Quels chanteurs avons-nous ici?

On lui répondit:

- Abou Zaccar, l'aveugle.

- Qu'on l'introduise! répliqua-t-il.

Abou Zaccar entra, suivi des musiciennes du vizir.

L'aveugle chanta.

Les esclaves jouèrent du luth.

Ja'far buvait, riait, s'amusait, convaincu que ses gens ignoraient son secret et celui du Calife.

Hélas ! il n'en était rien.

Les gens en savaient plus long que lui, les chanteurs surtout, car ils assistaient aux débauches des personnages les plus considérables, et, une fois ivres, ceux-ci bavardaient à tort et à travers. A tel point que, le même jour, par exemple, à ce qu'on raconte, Haroun ar Rachid dit à son chanteur Al Mouçalli : « Quels sont les bruits qui circulent par la ville? — On prétend que vous allez vous débarrasser de tous les Barmécides et nommer Al Fadl Ibn ar Rabi comme vizir. » Et le Calife se serait écrié : « — De quoi te mêles-tu? » ¹.

L'aveugle Abou Zaccar était aussi bien renseigné que Al Mouçalli.

Dévoué à Ja'far, il aurait voulu l'avertir du danger qui le menaçait.

Il chanta:

Oh! veille sur toi! De nuit ou de jour, la mort viendra te visiter. La relique la plus précieuse sera détruite, et, si je pouvais t'arracher au péril des ténèbres, je donnerais tous les trésors du monde.

A peine l'aveugle se taisait-il que la porte s'ouvrit.

Un esclave se présenta.

Ja'far dit:

- Qu'y a-t-il?
- Masrour, le serviteur du Commandeur des Croyants, est à la porte.

Ja'far ne put s'empêcher de frissonner.

1. Kitab Al Aghani, V, 103.

Il commanda qu'on introduisît Masrour.

Masrour entra.

Ja'far lui dit :

- Quelle nouvelle as-tu pour moi?

— Mon seigneur, le Commandeur des Croyants vous appelle.

— Misérable! Je sors de chez lui à l'instant.

Qu'y a-t-il donc ?

— Des messages sont arrivés de Khorassan : le Calife a besoin de vos conseils.

Masrour parlait d'une voix naturelle.

Ja'far fut rassuré.

Il se leva, en se disant à lui-même:

« Je pensais que l'entrevue de tout à l'heure était la dernière que j'aurais avec cet homme, et me voici obligé de le revoir encore une fois! »

Il quitta son costume de repos, se revêtit de son costume officiel, se ceignit d'un sabre et sortit.

Le chef des esclaves se posta sur son passage, de manière à lui montrer qu'il désirait lui dire quelque chose.

Ja'far s'approcha et l'interrogea.

Le chef des esclaves répondit :

- Atba, l'esclave de notre maîtresse Al Abbassa, demande à vous voir.
 - Je serai de retour sous peu. Qu'elle m'attende.
 - Elle insiste pour vous voir tout de suite.

Ja'far fut près d'aller trouver Atba.

Mais Masrour l'épiait : il rapporterait l'incident au Calife.

Ja'far dit enfin:

— Que notre serviteur Raïhan la reçoive! Il a pleins pouvoirs de par nous pour tout faire sans mon autorisation.

Le chef des esclaves s'inclina.

Ja'far se mit en route, accompagné de son cortège de cavaliers et d'une troupe d'esclaves à pied.

Masrour marchait en tête.

Lorsqu'ils furent devant la porte du Palais de l'Immortalité, Masrour descendit de cheval, et, d'un signe, ordonna aux cavaliers du cortège de s'arrêter là.

Masrour entra, précédant Ja'far et ses esclaves. Ja'far, inquiet de savoir pourquoi le Calife l'appelait, ne remarqua point que ses cavaliers ne le suivaient pas.

Masrour fit un geste.

Des portiers refermèrent la porte.

Devant la deuxième porte, Masrour, d'un nouveau signe, ordonna aux esclaves de Ja'far de s'arrêter là, puis entra, précédant Ja'far.

Des portiers refermèrent la deuxième porte derrière eux.

A la troisième porte, Ja'far se retourna et vit qu'il était seul.

Un sinistre pressentiment le secoua. Mais il était trop tard : Ja'far ne pouvait plus reculer.

Au milieu de la cour du palais, Ja'far aperçut une tente turque qu'entouraient quarante esclaves noirs. Il pensa que le Calife était là.

Il n'y avait personne dans la tente.

Masrour poussa Ja'far.

Sur le sol, rien qu'un billot et un sabre.

Ja'far trembla.

Plus de doute: il allait mourir. Toute résistance serait inutile: quarante esclaves gardaient la tente.

Ja'far eut recours à la douceur.

Il dit à Masrour:

- Mon frère, qu'y a-t-il donc?

L'autre ricana :

— Maintenant, je suis « ton frère », et, chez toi, tu me traites de « misérable »! Ce qu'il y a? Ne le devines-tu pas? Allah n'aurait pu t'oublier. Je dois te tuer, et porter sur l'heure ta tête au Commandeur des Croyants.

Ja'far eut peur.

L'esprit troublé par le vin qu'il avait déjà bu, il avait peur de mourir.

Il fut lâche.

Il se jeta aux pieds de Masrour, les embrassa:

— O mon frère, ô Masrour, tu sais le cas que je fais de toi, et combien je t'estime plus que tous les autres esclaves de Bagdad; tu sais que j'ai toujours exaucé tes vœux; tu sais aussi quel rang j'occupe auprès du Calife. On lui a peut-être dit du mal de moi. Et, dans un moment de colère, il m'aura condamné. Tiens, je te compterai cent mille dînars, si tu me laisses fuir. Je fuirai, j'irai très

loin, au fond des déserts. Ce sera un secret entre nous deux. Laisse-moi fuir.

- C'est impossible.

— Alors, conduis-moi devant le Commandeur des Croyants! Il aura pitié de moi, et j'obtiendrai son pardon.

- C'est impossible.

— Accorde-moi seulement une heure de répit. Puis, va trouver Haroun ar Rachid. Annonce-lui que tu m'as tué. Ecoute ce qu'il te dira, et reviens. S'il te réclame ma tête, tue-moi! S'il regrette de m'avoir condamné, avoue-lui que je ne suis pas mort. Et, s'il me pardonne, je jure par Allah que je partagerai ma fortune avec toi et te forai Prince de l'armée!

Ces promesses tentèrent Masrour.

Quel rêve! D'esclave, devenir Prince de l'armée! Être riche! Être puissant!

Masrour réfléchit et dit:

- C'est peut-être possible.

Puis, Masrour demanda à Ja'far son sabre et sa ceinture, les confia aux nègres en leur enjoignant de veiller sur le captif, et se rendit auprès du Calife.

Demeuré seul dans la tente, Ja'far regarda le billot d'un air résigné.

Il n'espérait pas que Haroun ar Rachid lui ferait grâce: Haroun ar Rachid avait trop de motifs de condamner son vizir.

Ja'far accepta la mort.

Soudain il se rappela que Atba avait insisté pour le voir. Al Abbassa était donc au courant? Il se repentit de n'avoir pas reçu Atba.

Maintenant, Al Abbassa occupait toute sa pensée. Il songeait à ses enfants.

Son malheur lui parut immense.

Ah! s'ilétait parti, sans écouter Haroun ar Rachid! S'il ne s'était pas fié au présage, mensonger assurément, de son étoile!

Ja'far sanglotait.

Il s'écria :

« Ah! je pleure sur toi, ô ma chérie! Ah! un baiser de mes enfants! J'ai passé ma vie à attendre l'heure où je pourrais les faire sauter sur mcs genoux, comme un père a le droit de le faire. Et, lorsque enfin j'ai cru cette heure proche, je la vois reculer pour l'éternité! »

Un bruit de pas dans la cour.

Ja'far braquait un regard anxieux vers la porte. La porte s'ouvrit.

Masrour entra, les sourcils froncés.

Ja'far n'eut pas à le questionner, son sort était certain.

Masrour dit:

- J'ai annoncé au Commandeur des Croyants que tu étais mort. Il n'a eu que cette réponse : « Apporte moi sa tête! »
- C'est bien. Je suis à toi. Mais je voudrais te poser une question. Me voici à la dernière minute de ma vie : dis-moi la vérité.

— Quelle est ta question?

- Al Abbassa...Qu'est-elle devenue? Que devientelle?
 - Elle est morte.
- Morte? Tue-moi! Tue-moi! Mais tue-moi donc vite!

Le sabre de Masrour tournoya dans l'air et s'abattit sur la nuque de Ja'far.

La tête tomba.

Toute sanglante, Masrour la prit et l'emporta.

LIX

Consummatum est

Assis sur son lit, Haroun ar Rachid attendait avec impatience que Masrour revînt.

Masrour entra, tenant la tête de Ja'far par la barbe, la plaça sur un coussin, devant le Calife, et se retira dans un coin de la pièce.

Haroun ar Rachid regarda la tête.

D'abord, il poussa un soupir.

C'en était fait : tout danger était pour jamais écarté. Plus de crainte!

Mais aussitôt, un violent regret s'empara de son âme.

Ses joues blêmirent, ses pensées bouillonnèrent. Il se souvenait de leur affection de jadis.

Haroun ar Rachid regardait la tête.

Il avait à la main une baguette d'ébène incrustée d'ivoire avec laquelle il jouait.

Il se pencha vers la tête et, s'adressant à elle, il murmura:

O Ja'far, ne t'avais-je pas mis dans mon cœur?
O Ja'far, tu ne m'as point payé de retour. Tu as

méconnu mon droit. Tu n'as pas observé notre pacte. Tu as oublié mes faveurs. Tu n'as pas songé aux conséquences de tes actes. Tu n'as pas redouté les caprices de la fortune. O Ja'far, tu m'as trahi. Tu m'as déshonoré aux yeux des étrangers et des Arabes. O Ja'far, tu as mal agi envers moi et envers toi-même.

Haroun ar Rachid jouait avec sa baguette d'ébène, et, tout en parlant, il frappait à petits coups les dents de Ja'far.

Dans son coin, Masrour, impassible, retenait sa respiration et ne bougeait pas.

Tout à coup, le Calife entendit un bruit de pas précipités, dans le corridor.

Au même instant, quelqu'un cogna à la porte et cria:

— Le salut sur le Commandeur des Croyants. Puis-je entrer?

Haroun ar Rachid tressaillit: il avait reconnu la voix de Ismaïl.

Vite, il fit un signe à Masrour.

Masrour accourut, saisit la tête de Ja'far et sortit à la hâte par une porte dérobée.

Haroun ar Rachid n'eut pas le temps de répondre.

Ismaïl entra, hors d'haleine, le turban de travers, la barbe en désordre.

Le Calife l'invita à s'asseoir.

Ismaïl-s'assit, loin de Haroun ar Rachid.

Haroun ar Rachid se leva et se dirigea vers Ismaïl, un sourire forcé sur les lèvres.

Ismaïl voulut se lever aussi, par respect.

Haroun ar Rachid l'en empêcha, s'assit à son côté, et lui dit :

- Qu'y a-t-il, notre oncle?
- Je viens, ô Commandeur des Croyants, pour implorer votre clémence, ou, du moins, pour vous supplier de différer l'exécution de vos desseins.

Le Calife feignit de ne pas comprendre:

- Vos désirs nous sont des ordres.
- Qu'Allah protège le Commandeur des Croyants et ses enfants! Ja'far a relâché Al Alaoui, et vous avez, dit-on, condamné à mort votre vizir. Je vous supplie, dans l'intérêt de l'État, de revenir sur votre arrêt!

Haroun ar Rachid eut un geste vague:

— Vous arrivez bien tard, notre oncle, justice est faite.

Ismaïl s'écria:

- Vous avez tué Ja'far?
- Dites plutôt que sa trahison l'a tué!
- Vous l'avez tué, ô Commandeur des Croyants? Vous avez tué votre vizir, le défenseur de votre Empire?
- Trêve de discours, Ismaïl! Mon vizir m'avait trahi, je l'ai châtié.
- Est-ce que le Commandeur des Croyants ne m'avait pas promis de l'exiler à Khorassan, quitte à songer à le châtier ensuite?

— Oui. Mais j'ai voulu le châtier pendant que je l'avais sous la main. A Khorassan il aurait été au milieu de ses parents et de ses amis, et il aurait peut-être marché à leur tête contre nous. Prudent, je devais aller au-devant du danger.

— Le Commandeur des Croyants a raison. Mais Ja'far avait beaucoup d'ennemis. Ils auront exagéré le nombre et l'importance de ses fautes, et le Commandeur des Croyants, trop intéressé au salut de l'État, se sera trop hâté de punir Ja'far. Tant pis, ce qui est fait est fait.

_ Ja'far avait des ennemis? Lesquels?

Ismaïl hésita.

Nommerait-il Ibn al Hâdi et Al Fadl? A quoi bon? Ce serait agrandir le trou et augmenter les causes de discorde. Il suffisait que Ja'far fût mort.

Ismaïl répondit:

- Vous avez tué Ja'far: c'est un malheur. Si je vous dénonçais ses ennemis, je vous entraînerais à un second malheur. C'est assez d'un! Que le Commandeur des Croyants m'excuse. Vous ne m'avez pas écouté quand j'ai plaidé pour Ja'far; ne m'obligez pas à devenir accusateur. Si mes révélations pouvaient être utiles à l'Empire, je ne me tairais pas. Mais je me tairai, et je supplie Haroun ar Rachid de ne pas considérer mon refus comme une insolence. Au surplus, s'il le considère ainsi, qu'il me punisse! Je garderai mon secret, aux dépens de ma vie.
 - Votre vie nous est chère, notre oncle. Et à

Allah ne plaise que vous nous soyez suspect. Votre refus, même insolent, nous serait une preuve de votre fidélité. Quant à Ja'far, s'il avait seulement relâché Al Alaoui, nous ne l'aurions pas fait mourir. Mais il a commis un crime honteux. Si je vous avais dit son crime, vous auriez été plus pressé que nous de le faire mourir. Ne m'interrogez pas là-dessus. Ainsi que vous le vôtre, je garde mon secret jalousement. Et, si ma main en savait quelque chose, je l'amputerais!

Et, le regard terrible, les joues blêmes, les lèvres tremblantes, il ajouta:

— Ah! ah! Si je pouvais le tuer une seconde fois, je le tuerais!

Ismaïl respecta la colère de Haroun ar Rachid. D'ailleurs, il connaissait son secret.

Mais il fit semblant de ne pas le connaître, bien qu'il brûlât d'avouer au Calife, à ce sujet, sa façon de penser. A quoi bon discuter?

Il était trop tard.

Dehors, les muezzines appelaient les Croyants à la prière de midi.

Haroun ar Rachid se leva.

Ismaïl prit congé et sortit.

Haroun ar Rachid donna des ordres à un esclave.

On lui apporta de l'eau.

Le Calife fit ses ablutions et se rendit à la mosquée où, en présence de la foule assemblée, il pria.

LX

Al Hassan et al Houssaïn

Revenu au Palais de l'Immortalité, après la prière de midi, Haroun ar Rachid fit arrêter le père de Ja'far, son frère et tous leurs enfants, et saisir leurs palais et leurs domaines.

Le Calife déclara que leurs biens n'avaient plus de maîtres.

On pilla, on saccagea, on se disputa les esclaves. Fidèles à Ja'far et à Al Abbassa, Raïhan et Atba résistèrent et furent massacrés.

Masrour partit pour le camp de Nahraouan, avec mission de s'emparer de tout le bagage de Jafar.

Le samedi matin, mille Barmécides ou gens de leur suite étaient morts. Les survivants furent exilés, et défense leur fut faite de rentrer dans le pays.

On enferma Yahya et son fils dans un étroit cachot.

Et le Calife commanda qu'on crucifiât le cadavre de Ja'far sur le Pont de Bagdad.

Enfin délivré de ses inquiétudes, Haroun ar Rachid alla visiter Zoubaïda.

Zoubaïda approuva la rigueur du Calife.

Mais, perfide, elle ajouta:

- Vous avez agi en homme énergique, et purgé l'Empire de ses ennemis. Et les deux enfants de Ja'far, qu'en avez-vous fait?

Haroun ar Rachid baissa la tête et parut réfléchir.

Zoubaïda continua:

- Si vous voulez effacer la honte de leur crime, effacez-la entièrement! Les enfants sont une tache qui reste.
 - Cù sont-ils?
- Dans une maison, sur les bords du Tigre. Ils sont bien gardés.
 - Masrour ira les chercher.



Masrour amena au Palais de l'Immortalité les deux enfants et les conduisit dans une chambre où le Calife attendait, seul.

Ils entrèrent en riant et en gambadant.

Leur visage rayonnait de joie et de candeur.

Ils pensaient qu'ils allaient assister à quelque spectacle ou prendre part à quelque festin.

Devant leur gentillesse et leur ingénuité, Haroun ar Rachid ne put réprimer un mouvement d'horreur. Quoi! Tuerait-il ces pauvres petits?

Il le fallait pourtant.

Les enfants se jetèrent sur lui.

Il demanda à l'aîné:

- Ouel est ton nom?
- Al Hassan.
- Et toi, mon chéri?
- Al Houssaïn.

Haroun ar Rachid frissonna: il retrouvait en eux les traits des Bani Hachem.

Il se taisait.

Al Hassan lui caressait la barbe, et Al Houssain lui posait la main sur le cou.

Haroun ar Rachid songeait à ses enfants.

Il se laissait attendrir.

Il ne pouvait pas tuer ces deux innocentes créatures...

Mais non! il fallait effacer cette honte entièrement! Il fallait les tuer, et les tuer au plus tôt.

Haroun ar Rachid pleurait.

Il dit:

— Mes chéris, votre grâce et votre beauté me touchent. Qu'Allah n'ait point de miséricorde pour ceux qui sont cause de votre malheur.

Puis, à Masrour :

- Où est la clef que je t'avais confiée?
- La voici, ô Commandeur des Croyants!
- Bien. Fais-toi accompagner par quelques esclaves. Mène ces enfants à la tourelle. Qu'on creuse une nouvelle fosse, à côté de l'autre, et...

Il acheva d'un geste.

Et Masrour prit les enfants par la main, tandis que le Calife essuyait ses larmes.

030

Depuis ce jour, il fut interdit de citer les Barmécides dans aucune assemblée et d'adresser la parole aux survivants. Ceux-ci quittèrent le pays, se dispersèrent, errants, pourchassés, affamés, nus, et l'on donna leur malheur en exemple comme on avait donné en exemple leur bonheur.

00

Loué soit Celui qui modifie les circonstances!

FIN

APPENDICE

Appendice

Al Abbassa.

On lit à la page 4 de la Bibliothèque Orientale de M. d'Herbelot (édition de Paris, 1697, in-folio):

« Il est rapporté dans le Divan intitulé Saba, que cette Princesse [Al Abbassa] avoit beaucoup d'esprit, et composoit de très beaux vers : en voicy un échantillon que Ben Abou Hagelah rapporte dans cet Ouvrage. Elle les écrivit à Giafar son époux, duquel elle ne pouvoit joüir à cause du commandement rigoureux de son frère, qui ne l'avoit mariée à son Favori que pour luy donner l'entrée du Serrail, et l'admettre par ce moyen dans tous ses plaisirs. Ces vers sont un sixain en Langue Arabique :

« J'avois résolu de tenir mon amour caché dans mon cœur, Mais il échape, et il se déclare malgré moy.

Si vous ne vous rendez pas à cette déclaration, ma pudeur se [perdra avec mon secret :

Mais si vous la rejettez, vous me sauverez la vie par vôtre refus. Quoy qu'il arrive, au moins je ne mourray pas sans estre vangée, Car ma mort déclarera assez qui a esté mon assassin. »

La gloire des Barmécides.

On lit dans l'Histoire des Arabes sous le gouvernement des Califes, par l'abbé de Marigny, tome III, p. 111-112 (Paris, 1750):

« Ce fut donc en vain que Haroun voulut éteindre la mémoire d'une maison si féconde en grands hommes, qui avoient rendu à l'État les services les plus importans. La voix des peuples les vengea de la cruauté et de l'injustice de ce Prince. Les auteurs, de leur côté, tant poètes qu'historiens, chantèrent hautement leurs louanges; et l'on a remarqué que parmi les Arabes, il n'y a jamais eu ni Prince ni Sultan qui ait eu autant d'écrivains que les Barmécides. Le caractère bienfaisant de cette famille est parfaitement exprimé dans des vers Arabes rapportés par El-Macin. Enfans de Barméki, dit le poète, que vous faisiez de bien au monde, et que vous en eussiez encore fait! La terre étoit votre épouse, elle est aujourd'hui votre veuve. »



Badgad.

Par un scrupule facile à comprendre, les traducteurs ont cru devoir supprimer le premier chapitre du roman de Zaïdan, tout de description. Nous en publions ici l'essentiel:

Pour se garder contre ses ennemis, Al Mansour édifia Bagdad. La ville fut tracée en forme de cercle. Au centre, s'éleva le château de l'Or, résidence du Calife: et autour du château de l'Or s'élevèrent les palais des émirs et des personnages de marque, les bâtiments de l'administration, et les bazars. La ville fut défendue par un triple rempart. La première muraille, celle de l'intérieur, enserrait directement les maisons. Entre cette première muraille et la suivante, un terrain assez vaste où il n'y avait que des fortins. Entre la deuxième muraille et la troisième, il n'y avait rien, que de l'espace libre. Enfin au delà de la troisième muraille, un fossé plein d'eau. — Al Mansour dota Bagdad de quatre portes et leur donna le nom de la ville qu'elles regardaient. On eut ainsi: la porte de Bassorah, la porte de Coufa, la porte de Damas, la porte de Khorassan. Une grande voie partait de chacune des quatre portes pour about à la place principale de la ville.

Plus tard, quand il fut assuré de la paix, Al Mansour se fit construire un palais en dehors de la porte de Khorassan, sur la rive du Tigre. Ce fut le château de l'Immortalité, que Haroun Ar Rachid allait habiter la plupart du temps.

Mais Bagdad ne fut bientôt pas assez vaste pour contenir ses habitants de plus en plus nombreux. Al Mansour fit élever une mosquée et un palais à l'est de la ville, dans une plaine appelée Ar Rassafa. La mosquée devint le centre d'un quartier dont l'importance s'accrut lorsque Al Mansour ordonna à l'armée de son fils Al Mahdi de s'installer à Ar Rassafa. Ar Rassafa s'étendit vers le sud et vers le nord : de là naquirent les quartiers Al Mokarram et Ach Chemassiyya.

On construisit encore des palais à l'extérieur de Bagdad: le palais de Zoubaïda, sur la rive occidentale du Tigre; le palais de Ja'far, sur la rive orientale, et, derrière celui-là, celui de Mohammad al Amine. Puis la ville d'Al Mansour se développa vers l'ouest, d'où le quartier de Karkh, habité par les marchands étrangers, surtout par les Persans; et vers le nord, d'où le quartier de Harbija, habité principalement par des Arabes.

Telle était Bagdad à l'époque de Haroun ar Rachid.



Épitaphe.

La terre est aujourd'hui veuve et pleure, ô Ja'far. Le chêne a succombé, vaincu par la tourmente. Allah ne pouvait pas t'oublier, dit-on, car Il sied que le destin soit fragile et qu'il mente.

Il n'est pas d'autre dieu que Dieu. Le reste est fard Et duperie : il faut s'en souvenir. L'amante Et l'amant ne sont rien. Et qu'importe que par La suite tout un peuple en larmes se lamente?

Tu méconnus la vanité de l'homme, et tu Croyais qu'il suffisait d'avoir de la vertu, Ja'far. Tu méconnus qu'Allah scul est le maître.

Ton front ne s'abaissa devant nul front humain. Ton orgueil aspirait à l'empire, peut-être ? Mais ton cadavre, qu'en restera-t-il demain ?

C. M.

ACHEVĖ D'IMPRIMER

le vingt-sept décembre mil neuf cent douze

PAR

CH. COLIN

A Mayenne

pour

FONTEMOING ET Cio

